

LES VEILLÉES
DU CHÂTEAU,
OU
COURS DE MORALE,

A L'USAGE DES ENFANS.

PAR L'AUTEUR D'ADÈLE ET THÉODORE.

“ Come raccende il gusto il mutare esca,
“ Così mi par che la mia Istoria quanto
“ Or quà, or là più variata fia,
“ Meno a chi-l'udirà nojosa fia.”

Orlando Furioso, Canto terzo decimo.

TRADUCTION LITTÉRALE.

Comme le changement de nourriture ranime le goût,
ainsi il me semble que plus mes récits seront variés,
moins ils paroîtront ennuyeux à ceux qui les enten-
dront.

TOME III.

À LONDRES:

Chez G. G. & J. ROBINSON, Paternostre
Row.

1796.

LES VENTES



D U B A U

COURS DE MORALE

A L'UNIVERSITE DE PARIS

PAR L'UNIVERSITE DE PARIS

THE LIBRARY OF THE
BRITISH MUSEUM
LONDON
PUBLISHED BY THE
UNIVERSITY OF PARIS
1871

TOME II

PARIS

1871

PARIS

PARIS

PARIS

LES VEILLÉES
DU CHÂTEAU,
OU
COURS DE MORALE
A L'USAGE DES ENFANS.

Paméla ; ou, l'Heureuse Adoption.

FÉLICIE, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles, vivoit dans le sein d'une famille aimable qu'elle chérissoit, ne voyant que ses parens & ses amis. Félicie chaque jour s'applaudissoit de son bonheur. Elle avoit le goût de l'occupation & de l'étude, une ame douce & sensible. Elle ne connut jamais la haine, elle abhorroit la vengeance, elle savoit aimer : il n'est point de sacrifices que l'amitié n'eût le droit d'attendre d'elle. Enfin, personne

ne dédaigna jamais plus sincèrement *le faste & la fortune.*

Cependant, les filles de Félicie commençoient à sortir de l'enfance. Camille, l'aînée, atteignoit à peine sa quatorzième année, lorsque Félicie, par la situation de ses affaires, se trouva forcée de la marier. Elle n'avoit point de fortune à lui laisser, elle ne pouvoit l'établir qu'en obtenant pour elle des grâces & des places. Le parti le plus avantageux à tous égards s'offroit pour Camille ; Félicie ne devoit pas balancer, mais elle n'en sentit pas moins vivement combien il est fâcheux d'être obligée de marier sa fille dans un âge si tendre. En effet, c'est un malheur d'autant plus grand pour une jeune personne de quatorze ans, qu'il doit influer sur tout le reste de sa vie. Son éducation n'est qu'ébauchée, & reste à jamais imparfaite. . . . Mais, Maman, interrompit Caroline, si cette jeune personne est bien née, elle sera toujours soumise & obéissante comme avant son mariage : ainsi, sa mère pourra perfectionner son éducation. Il faudra que cette jeune personne ait bien de l'esprit & de la raison, pour conserver la même application avec ses Maîtres, en s'entendant appeler *Madame.* D'ailleurs, ne fera-t-elle pas obligée de quitter ou du moins d'interrompre ses études toutes les fois que son mari viendra dans sa chambre ? Mais si ce mari aime



aime les talens.—A quatorze ans on n'a point encore de talens qui puissent être agréables aux autres ; ainsi vous sentez combien la crainte d'ennuyer son mari, & le plaisir de s'entretenir avec lui, doivent nuire aux études & retarder les progrès. Mais revenons à notre histoire.

Camille, peu de temps après son mariage, tomba dangereusement malade. Félicie éprouva des inquiétudes, qui, réunies aux veilles & aux insomnies, causèrent une altération dans sa santé dont elle se ressentit long-temps après le rétablissement de sa fille. Comme sa poitrine parut s'attaquer, les Médecins lui ordonnerent les eaux de Bristol. Elle fut obligée de laisser sa chère Camille à Paris, entre les mains d'une belle-mère, & elle partit pour l'Angleterre, avec Natalie, sa seconde fille, qui étoit alors dans sa treizième année.

Félicie n'avoit pas eu la précaution de s'assurer d'une maison. Aussi, en arrivant à Bristol, elle ne put trouver qu'un logement d'autant plus désagréable, qu'il n'étoit séparé que par une cloison, d'un autre appartement occupé par une Angloise malade, & dans son lit depuis deux mois. Félicie, qui savoit parfaitement l'Anglois, questionna son hôtesse sur sa voisine, & elle apprit que cette malheureuse Angloise se mouroit de la consomption. Elle étoit veuve : son mari, jeune homme, d'une nais-

sance distinguée, avoit été déshéritée par ses parens, pour avoir fait un mariage peu convenable. En mourant, il n'avoit pu laisser à sa femme qu'une petite pension viagère, circonstance d'autant plus affligeante pour cette femme infortunée, qu'elle avoit une fille âgée de cinq ans, qui perdrait avec sa mère tout moyen de subsister. L'hôtesse termina ce récit par l'éloge de Pamela (c'étoit le nom de l'enfant) & elle assura Félicie qu'il n'existoit pas un plus charmante petite créature. Cette histoire intéressa vivement Félicie, & tout la soirée elle ne s'entretint avec Natalie que de leur malheureuse voisine & de son enfant.

Félicie & sa fille habitoient la même chambre. Il y avoit environ deux heures qu'elles étoient couchées. Natalie dormoit, profondément, sa mère commençoit à s'assoupir, lorsqu'un mouvement extraordinaire qu'elle entendit dans la chambre de l'Angloise malade, la réveilla en sursaut. Elle prête une oreille attentive, & distingue des gémissemens. Alors, se rappelant que la malade n'avoit pour la servir qu'une Femme-de-chambre & une Garde, Félicie imagine que peut-être son secours ne fera pas inutile. Elle se lève précipitamment, prend sa lampe de nuit, & sort doucement, afin de ne pas réveiller Natalie; elle traverse une garde-robe où couchoit sa Femme-de-chambre; en passant, elle lui recommande de ne point quit-

ter

ter Natalie, ensuite elle entre dans le corridor. La porte de la malade étoit ouverte; Félicie entend des accens entrecoupés de sanglots, elle avance en tremblant.... Tout-à-coup une Femme-de-chambre en pleurs, s'élance hors de la chambre, en s'écriant: *c'en est fait ! elle n'est plus !*... O Ciel, dit Félicie, & j'accourois pour vous offrir des secours !..... Elle vient d'expirer, reprit la Femme-de chambre ; ô mon Dieu ! que deviendra sa malheureuse fille ? J'ai moi-même quatre enfans, comment pourrois-je me charger de cette infortunée... Où est elle, cette enfant ? interrompit vivement Félicie..... Hélas, Madame, l'innocente n'est pas en âge de connoître son malheur ? Sait-elle seulement ce que c'est que la mort ? Elle chérissoit sa pauvre mère.... car jamais enfant ne fut plus sensible.... Mais elle dort paisiblement dans la même chambre où sa mère vient de rendre le dernier soupir ! A ces mots, Félicie frémit ; juste Dieu ! s'écria-t-elle ; ah, venez, arrachons cet enfant d'un lieu si funeste ! En disant ces mots, Félicie se précipite vers la chambre, elle entre.... Pour approcher du berceau de l'enfant, il falloit passer à côté du lit de la malheureuse Angloise. Félicie tressaile & s'arrête. Elle fixe un instant ses yeux remplis de pleurs sur ce triste & touchant objet. Ensuite, se mettant à genoux ; ô mère infortunée, dit-elle, quelle

a dû être l'horreur de vos derniers momens !
..... Vous laissez votre enfant sans appui,
sans secours !..... Ah ! du sein de l'éternité,
j'aime à le croire, vous pouvez encore
& me voir & m'entendre. . . . Je me charge
de votre enfant, je ne lui laisserai point oublier
celle qui lui donna la vie ; chaque jour elle
implorera pour sa mère la clémence de
l'Être suprême. En achevant ces paroles,
Félicie se leva, & avec une émotion égale
à son attendrissement, elle s'approcha du
berceau. Un rideau cachoit l'enfant. Félicie,
d'une main tremblante, l'écarte doucement,
& découvre l'innocente petite orpheline.
Félicie contemple avec ravissement sa beauté,
sa figure angélique & touchante. L'enfant
dormoit profondément à côté du lit funèbre
de sa malheureuse mère, elle goûtoit paisiblement
les charmes du repos ! La sérénité de son front,
la candeur de sa physionomie, qu'un doux sourire
embellissoit encore, la fraîcheur & l'éclat de son
teint, formoient avec sa situation un contraste
aussi frappant que pathétique. Hélas, dit Félicie,
comme elle dort ! Dans quel moment & dans
quel lieu !..... Aimable & malheureuse enfant,
en vain, en t'éveillant, tu demanderas ta mère.
..... Mais, du moins l'humanité t'en donne une
autre ; oui, je t'adopte, oui, tu retrouveras dans
mon cœur la sensibilité, l'affection d'une mère !
Alons, continua Félicie, en s'adressant à la
Femme-

Femme-de-chambre, aidez-moi à transporter chez moi ce berceau. La femme obéit avec joie, & l'enfant, sans se réveiller, fût portée doucement sur son petit lit dans l'appartement de Félicie. La jeune Natalie s'étoit levée ; inquiète & troublée, elle accourt au-devant de sa mère, qui lui dit en entrant dans la chambre : Approche, Natalie, je t'apporte une seconde sœur, viens la voir & me promettre de l'aimer. Natalie vole auprès du berceau, elle se met à genoux pour mieux considérer l'enfant. Félicie lui conte, en peu de mots, tout ce qui lui est arrivé. Natalie pleure en écoutant ce triste récit, elle regarde tendrement la petite Paméla, en l'appelant sa sœur ; elle voudroit être au lendemain pour l'entendre parler & pour l'embrasser mille fois. Enfin, il fallut se remettre au lit. Félicie ne put fermer l'œil durant le reste de la nuit ; mais peut-on desirer le sommeil quand c'est le souvenir d'une bonne action qui nous en prive !

A sept heures du matin, on entra dans la chambre de Félicie. Aussi-tôt que les fenêtres furent ouvertes, Paméla se réveilla. Félicie courut à son berceau. L'enfant, en l'apercevant, parut surprise, & puis, la regardant fixement, elle sourit & lui tendit les bras. Félicie la serra dans les siens avec transport. Elle croyoit à la sympathie (c'est la superstition de tous les cœurs sensibles) elle se persuada qu'elle en voyoit les

les effets dans les douces caresses de la petite Paméla, qui lui inspiroit déjà une affection si tendre, & elle l'en aima davantage encore. Cependant, bientôt Paméla demanda sa mère. Ce nom de mère dans sa bouche attendrit vivement Félicie : votre Maman, dit-elle, n'est plus ici... A ces mots, Paméla fondit en larmes. Natalie voulut entreprendre de la consoler ; ah, dit Félicie, laissez lui cette affliction touchante ! j'avois besoin de voir couler ses pleurs ; songez à sa situation, Natalie, & vous éprouverez le même sentiment.

Quand Paméla fut habillée, elle se mit à genoux & fit tout haut ses prières : Félicie tressaillit en lui entendant dire : *mon Dieu, rendez la santé à Maman !* Ne faites plus cette prière, dit Félicie, car votre Maman ne souffre plus... Elle ne souffre plus, s'écria Paméla, ô mon Dieu, je vous en remercie !... Ces paroles déchirèrent l'ame de Félicie : ô mon enfant, interrompit-elle, ne dites que les prières que je vous dicterai : dites, *mon Dieu, daignez faire le bonheur de Maman.* Paméla répéta cette prière avec autant de ferveur que d'attendrissement. Ensuite, se retournant du côté de Félicie, & la regardant d'un air timide & ingénu : permettez-moi, dit-elle, de demander encore à Dieu qu'il me fasse la grâce de rejoindre bien-tôt Maman ! En achevant ces mots, elle s'aperçut que les yeux de Félicie se remplissoient

remplissoient de larmes, elle se leva & fut se jeter à son cou en pleurant. Dans ce moment, on vint avertir Félicie que sa voiture étoit prête, elle prit sa petite Paméla dans ses bras, & suivie de Natalie, elle sortit, monta en voiture, & partit pour Bath (a). Elle ne revint à Bristol qu'au bout de quinze jours; & ne voulant plus retourner dans son premier logement, elle y loua une autre maison.

Chaque jour Félicie s'attachoit davantage à Paméla: la douceur angélique, la sensibilité, la reconnoissance de cette enfant, lui faisoient goûter délicieusement le fruit de ses bienfaits. Après avoir passé trois mois à Bristol, Félicie quitta l'Angleterre & retourna en France; toute sa famille, ainsi qu'elle, adopta l'aimable petite Paméla. Il étoit impossible de la voir sans s'intéresser à elle, & de la connoître sans l'aimer. Lorsqu'elle eut atteint sa septième année, Félicie l'instruisit de son sort, & lui conta l'histoire de la malheureuse Angloise qui lui donna le jour. Ce triste détail fit verser à Paméla des torrens de larmes. Quand Félicie eut cessé de parler, elle se jeta à ses pieds, & lui dit tout ce que la reconnoissance & la plus vive tendresse pourroient inspirer de touchant & de sublime à la personne de vingt ans la plus sensible. Telle

(a) Bath est à quatre ou cinq lieues de Bristol.

étoit Paméla ; son ame l'élevoit fans cesse au-dessus de son âge. Lorsqu'elle parloit de ses sentimens, elle n'avoit plus le langage ni les expressions de l'enfance. On pouvoit citer d'elle mille traits charmans, des réponses fines & délicates, & une foule de mots heureux & touchans que le cœur seul peut inspirer : cette sensibilité vive & profonde répandoit une grâce inexprimable sur toutes les actions de Paméla ; elle donnoit à sa douceur un charme qui pénéroit l'ame, elle embellissoit sa figure. On voyoit mille fois Paméla avant de savoir si ses traits étoient réguliers, si elle étoit belle ou jolie. On n'étoit frappé que de sa physionomie intéressante, ingénue ; on ne remarquoit que l'expression céleste de son visage. On ne pouvoit ni l'examiner, ni la louer comme un autre. Elle avoit de grand yeux bruns, de longues paupieres noires. On ne disoit rien de ses yeux ; on ne parloit que de son regard. Elle avoit toute l'envie de plaire & d'obliger que donne un bon naturel ; elle étoit attentive, généreuse, complaisante, sincere autant que naïve. Enfin, on trouvoit en elle des qualités & des agrémens dont la réunion est bien rare. Elle avoit de la finesse, de la franchise, & de l'ingénuité. Elle étoit aussi gaie que sensible, aussi vive que douce. Les seuls défauts qu'eut Pamela, venoient même de cette extrême vivacité, qui jamais ni lui causa le plus léger mouvement

mouvement d'impatience contre qui que ce fût; mais qui lui donnoit une étourderie que peu d'enfans ont poussée plus loin. En voici un trait qui montrera en même-tems sa douceur, son respect, & sa tendresse pour Félicie. Paméla, beaucoup moins par négligence que par l'effet de sa vivacité & de son étourderie, perdoit sans cesse tout ce qu'on lui donnoit. Alloit-elle se promener, elle ôtoit son chapeau pour mieux courir, & rentrant dans la maison toujours en courant, elle oublioit le chapeau qui restoit sur le gazon. Après avoir travaillé, l'empressement d'aller jouer ne lui permettoit ni de rassembler son dez, ses aiguilles, son étui, ni de les ferrer; elle se levoit précipitamment, le sac à ouvrage, tout ouvert, tomboit à terre, Paméla sautoit par-dessus, & dispa-roissoit en un clin d'œil. On étoit charmé de la voir courir dans les champs & dans un jardin; mais on lui défendoit de courir dans la maison. Paméla, avec le plus grand desir d'obéir, oublioit continuellement cette défense; elle tomboit régulièrement trois ou quatre fois par jour, & laissoit à toutes les portes des lambeaux de robes & de tabliers. Enfin, à force de prières, d'exhortations, & de pénitences, insensiblement elle perdit un peu de cet excès de turbulence. Félicie avoit l'attention tous les matins de lui demander compte de tout ce qu'elle devoit avoir dans les poches

poches & dans son sac à ouvrage, & cet examen journalier contribuoit à rendre Paméla moins étourdie. Un matin que Félicie, suivant cette coutume, visitoit les poches de Paméla, elle n'y trouva point ses ciseaux. Paméla, grondée & questionnée, répondit que du moins ses ciseaux n'étoient pas perdus puisqu'elle savoit où ils étoient. Et où sont-ils, demanda Félicie ? Maman, répondit Paméla, ils sont à terre dans le cabinet de ma sœur.....—Comment, à terre ? Et pourquoi les avez-vous laissés-là ?—Maman, j'étois dans ce cabinet, je me mouchois, en tirant mon mouchoir, mes ciseaux sont tombés de ma poche : dans ce moment, j'ai entendu votre sonnette, aussitôt je me suis mise à courir pour venir dans votre chambre.....—Quoi, sans prendre le temps de ramasser vos ciseaux ?....—Oui, Maman, pour vous voir plus tôt....—Mais, vous saviez bien que je vous demanderois compte de vos ciseaux, & que je vous gronderois en ne les trouvant pas....—Maman.... Je n'ai pas pensé à cela, je n'ai pensé qu'à vous, qu'au plaisir de vous voir. Paméla, en prononçant ces mots, avoit les larmes aux yeux, & elle rougit. Félicie la regarda fixement & d'un air sévère, & elle rougit davantage encore. Cette vive rougeur, & le peu de vraisemblance du récit de Paméla, persuadèrent à Félicie que l'innocente petite Paméla venoit de mentir. Otez-ous de mes yeux, lui dit-elle, je suis sûre qu'il

qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous venez de me dire, sortez sans répliquer. A ce terrible discours, Paméla, baignée de larmes, joint les mains, & tombe aux genoux de Félicie sans proférer une seule parole. Félicie ne vit dans cette action suppliante que l'avou de sa faute. Elle la repoussa avec indignation, & l'accabla de reproches. Paméla, suivant l'ordre qu'elle avoit reçu, gardoit toujours le silence, & n'exprimoit sa douleur que par ses sanglots & ses gémissemens. Félicie étoit à la campagne, elle sortit pour aller à la Messe; & au lieu d'y mener Paméla comme à l'ordinaire, elle chargea sa Femme-de-chambre de l'y conduire, & la quitta précipitamment. Félicie, arrivée à la Chapelle, eut, malgré elle, bien des distractions; elle tourna plusieurs fois la tête du côté de la porte, & vit enfin arriver Paméla, qui, les yeux rouges & remplis de pleurs, se mit humblement à genoux sur les marches de l'escalier. La Femme-de-chambre lui dit de ne pas rester-là avec les Domestiques, & d'avancer. La triste Paméla répondit d'une voix basse : *cette place est encore trop bonne pour moi.* Cette humilité toucha Félicie, elle fit signe à Paméla d'approcher, qui pleura de joie en reprenant sa place à côté de Félicie. Après la Messe, la Femme-de-chambre de Félicie s'approcha d'elle. Paméla, dit-elle, n'avoit point menti... — Comment, interrompit Félicie ? Non, Madame, reprit la Femme-de-

Tomel II. B chambre;

chambre ; elle m'a priée de descendre avec elle dans le cabinet, & nous y avons trouvé les ciseaux à terre comme elle l'avoit dit. O ma charmante Paméla, s'écria Félicie, en la prenant dans ses bras ! Et tu te laissois accuser, maltraiter sans rien dire pour ta justification ? — Ma chère Maman, vous m'aviez défendu de parler. — Et tu tombois à mes genoux, tu paroissais me demander pardon ! — Je dois toujours demander pardon quand Maman est fâché contre moi. Quand elle me gronde j'ai sûrement tort. — Mais j'étois injuste. — Non, ma bienfaitrice, ma tendre mère ne peut jamais l'être avec moi. — Qui pourroit ne pas adorer une enfant capable d'un semblable attachement, & qui prouve une soumission si touchante, une douceur si enchanteresse.

Paméla souffrit beaucoup *de ses dents de sept ans*. Elle eut à cette époque une maladie de langueur qui dura plus d'un an. Félicie, pour pouvoir la mieux soigner, la fit coucher tout ce temps dans sa chambre. Paméla, voyant l'inquiétude de Félicie, cherchoit à lui cacher ses souffrances. Elle avoit des insomnies cruelles. Félicie se relevoit souvent, la prenoit dans ses bras, lui donnoit à boire. Paméla ne recevoit jamais de semblables soins sans verser des larmes d'attendrissement & de reconnaissance. Elle conjuroit Félicie de se coucher promptement. Dormez, Maman, disoit-elle, votre sommeil me fait du bien. Quand j'entends

j'entends à votre respiration que vous êtes endormie, je souffre mille fois moins.

Il n'est point de sentiment honnête qui fût étranger au cœur de Paméla, même ceux qui semblent ne devoir être que le fruit de la réflexion & de l'éducation. A peine se souvenoit-elle de l'Angleterre, elle chérissoit trop Félicie pour ne pas aimer la France; mais elle savoit qu'elle étoit Angloise, & elle conservoit pour sa patrie un attachement d'autant plus vertueux, qu'elle n'auroit pu sans désespoir envisager la nécessité d'y retourner pour s'y fixer. Un jour (elle avoit huit ans) Félicie écrivoit, & Paméla jouoit tranquillement à côté de sa table. On étoit alors en guerre avec l'Angleterre; tout-à-coup Félicie entend le bruit du canon : elle écoute & s'écrie : *voilà peut être l'annonce d'un avantage sur les Anglois !* En disant ces mots, ses regards tombent sur Paméla, & sa surprise est extrême en la voyant pâlir, rougir, & baisser les yeux. Dans ce moment plusieurs personnes entrèrent dans la chambre, on vint avertir que le dîner étoit servi. Paméla paroissoit toujours tremblante & troublée. Félicie voulant absolument lire au fond de son âme : il faut, dit-elle, savoir pourquoi on a tiré le canon ? Je me flatte encore que nous *avons battu les Anglois* A peine Félicie achevoit-elle ces paroles, que Paméla, fondant en larmes, se précipite à ses

B 2

pieds.

pieds. O Maman, s'écria-t-elle, pardonnez-moi de pleurer. Je n'en aime pas moins les François.... Mais je suis née en Angleterre !.... Ce mouvement si singulier pour son âge, toucha profondément Félicie. Ame pure & sensible, dit-elle, un instinct touchant & sublime t'inspire mieux que ne pourroit faire la raison ! En croyant commettre un faute, tu remplis un devoir sacré : conserve toujours à ton pays, à celui de tes pères, cet intérêt si tendre ! Aime les François, tu le dois ! Mais n'oublie jamais que l'Angleterre est ta patrie. Ces paroles ravivèrent Paméla, & la pénétrèrent de joie ; & le soir même, avant de se coucher, elle ajouta à ses prières celle-ci : *mon Dieu, faites que les Anglois & les François ne se haïssent plus, & qu'ils ne se fassent jamais de mal.* Avec autant de sensibilité, il étoit impossible que Paméla n'eût pas une piété sincère & tendre. Certaine que Dieu la voyoit & l'entendoit dans tous les instans de sa vie, elle ne faisoit jamais de faute sans lui en demander pardon avec les larmes touchantes du repentir le plus vrai. Mais avant d'implorer ce pardon, elle s'accusoit à Félicie : Dieu, disoit elle, pourroit-il me pardonner si je manquois de confiance en Maman ? D'ailleurs, une faute me pèse tant quand Maman l'ignore ? & puis il est si doux d'ouvrir son cœur à ce qu'on aime !.... Maman me donnera peut-être une petite pénitence :

pénitence ; mais elle causera, elle raisonnera avec moi, elle louera la sincérité de sa Pamela, elle l'embrassera mille fois, & ce soir en me couchant, quand je lui demanderai sa bénédiction, elle me la donnera avec encore plus de tendresse qu'à l'ordinaire. . . s'il est possible. Après ces réflexions Pamela voloît dans les bras de sa mère, & elle y trouvoit le prix de sa candeur & de son affection. Ne pouvant se séparer de Félicie, préférant à tout autre plaisir celui d'être avec elle, même sans lui parler ; établie dans sa chambre, tandis que Félicie lisoit, écrivoit, ou faisoit de la musique, Pamela s'amusoit en silence & sans faire le moindre bruit, dans la crainte de troubler Félicie. De temps en temps cependant, elle se levoit doucement & sur la pointe des pieds, elle s'approchoit de Félicie, elle l'embrassoit, & puis elle retournoit à sa place. Plus d'une fois, quittant brusquement ses joujoux, elle fut se précipiter, en pleurant, dans les bras de Félicie ; au lieu de jouer, disoit-elle, je pensois à vous, Maman, à vos bienfaits . . . En parlant ainsi, Pamela tomboit aux pieds de sa Bienfaitrice, elle embrassoit ses genoux, elle les arrosoit de larmes ; & avec l'expression passionnée & toute l'énergie du sentiment & de la reconnoissance, elle se rappeloit tout ce qu'elle lui devoit.

Une enfant si extraordinaire & si attachante, ne pouvoit être par la suite une personne

médiocre ; aussi Pamela à dix-sept ans, justifia-t-elle toutes les espérances que son enfance avoit fait concevoir. Elle avoit de l'instruction, des talens agréables, & toute l'adresse qui sied si bien à une femme. Il n'y avoit point d'ouvrages qu'elle n'eût appris & qu'elle ne fût faire. Elle pouvoit également se passer de brodeuse, de lingère, & de marchande de modes. D'ailleurs, elle dessinoit bien, elle peignoit parfaitement des fleurs ; elle jouoit supérieurement de la harpe, talent charmant & précieux pour elle, parce qu'elle le devoit uniquement à sa mère, qui avoit été sa seule maîtresse de harpe. Pamela aimoit la lecture, l'histoire naturelle, la botanique. Elle avoit une écriture charmante, & pour son style on n'avoit pas eu de peine à le former. Avec une ame si délicate & si sensible, pouvoit-elle écrire sans goût, ou manquer de force & d'imagination ? Elle avoit conservé l'ingénuité & toutes les grâces de son enfance, des manières caressantes, une gaîté franche & communicative, & cette douceur attrayante qui lui gagnoit tous les cœurs. Comme l'amusement favori de son enfance avoit été de s'exercer à courir & à sauter, elle jouissoit d'une excellente santé ; elle avoit, avec des traits délicats & une taille mince & légère, une force étonnante. Il étoit impossible de la surpasser à la course ; personne ne marchoit mieux qu'elle & ne dansoit

soit de meilleure grâce. Elle joignoit à tous ces agrémens une bonté qui ne se démentit jamais. Comme Sydonie, elle travailloit souvent en secret pour les pauvres ; elle méritoit l'éloge charmant qu'une Auteur célèbre a fait d'une Reine infortunée, & sur-tout des femmes en général ; on pouvoit dire de Paméla *qu'elle montrait ces vertus douces & bienfaisantes que la philosophie enseigne aux hommes, & que la nature donne aux femme* (a).

Natalie, plus âgée que Paméla de sept ans, étoit dans le monde depuis quelques années, ainsi que sa sœur Camille ; elle faisoit le bonheur de sa mère par sa tendresse pour elle, sa conduite & sa réputation ; enfin ces trois objets si chers & si dignes de l'être, Camille, Natalie, Paméla, rendoient Félicie la plus heureuse personne de la terre. Cette félicité si pure fut troublée par un événement qui plongea Félicie dans la plus juste affliction. Elle avoit une jeune belle-sœur nommée Alexandrine, & qui, par ses vertus, ses talens, & ses charmes, faisoit les délices de sa famille. Attaquée depuis six mois d'une maladie de langueur, que d'abord on ne jugea pas dangereuse, Alexandrine prit la résolution d'aller passer un an dans les provinces méridionales. Félicie

(a) M. Gaillard, Supplément à l'Histoire de la Rivalité.

éprouva le double chagrin de voir partir sa mère avec Alexandrine. Cette mère, aussi vertueuse que tendre, consentit à se séparer de sa fille, à supporter les fatigues d'un triste voyage & les peines d'une longue absence, pour suivre une belle-fille à laquelle ses soins devenoient nécessaires. Hélas ! elle emportoit du moins des espérances consolantes ; mais elle les perdit bientôt sans retour. Le voyage ne fit qu'augmenter les maux d'Alexandrine..... Enfin les symptômes les plus funestes achevèrent de ravir un reste d'espoir... Félicie, instruite par sa mère de ces douloureux détails, cherchoit encore à s'abuser lorsqu'elle reçut d'elle une lettre conçue en ces termes :

De N.....ce....Septembre, 1782.

“ Elle existe encore !... mais peut-être,
 “ hélas ! quand vous recevrez cette lettre
 “ O ma fille, que deviendra votre mal-
 “ heureux frère !..... que deviendrai-je moi-
 “ même avec sa douleur & la mienne
 “ & je suis à deux cent lieues de vous !....
 “ Cette créature angélique que nous allons
 “ perdre, nous en la connoissons qu'impar-
 “ faitement : une vie tranquille & fortunée,
 “ telle qu'étoit la sienne, ne pouvoit faire
 “ briller aux yeux des autres les vertus sub-
 “ limes qu'elle possède Vous n'avez
 “ point d'idée de son courage, de sa piété,
 “ de sa patience, de sa parfaite résignation.
 “ Je

“ Je vous ai mandé qu'elle s'abusoit sur son
“ état ; j'étois dans l'erreur. Elle étoit
“ éclairée même en partant de Paris ; elle
“ le dit alors en secret à sa femme-de-cham-
“ bre ; je tiens ce détail de Julie elle même !
“ Pour adoucir l'horreur de notre situation,
“ l'infortunée vouloit du moins nous per-
“ suader qu'elle conserve l'illusion que nous
“ avons perdue : mais hier elle s'est trahie
“ avec moi. Nous étions tête-à-tête, elle
“ m'a dit qu'elle desiroit recevoir ses sacre-
“ mens le surlendemain, & qu'elle me con-
“ juroit de l'annoncer à son mari avec les
“ précautions & les ménagemens nécessaires,
“ pour qu'il n'en fût point alarmé. En-
“ suite elle est tombée dans une profonde rê-
“ verie. Afin de l'arracher à ses réflexions,
“ j'ai repris la parole : j'ai dit que je vous
“ écrirois ce matin. A ces mots elle a paru
“ vouloir me dire quelque chose, & je me
“ suis apperçue qu'elle balançoit. J'ai fer-
“ ré sa main dans les miennes, en lui de-
“ mandant si elle desiroit me donner une
“ commission pour vous. Oui, m'a-t-elle
“ répondu. J'ai une inquiétude qui me
“ tourmente, & la voici : *Vous savez, a-*
“ *t-elle continué. qu'à treize ans j'ai eu le*
“ *malheur de perdre ma mère ; on me mit alors*
“ *au Couvent : peu de jours après une pauvre*
“ *femme me fit demander au parloir ; elle étoit*
“ *paralytique, & m'apprit que ma mère, pen-*
“ *dant les deux dernières années de sa vie, l'a-*
“ *voit*

“ voit fait subsister. J’embrassai cette malheu-
“ reuse femme en pleurant ; depuis ce temps je
“ prends soin d’elle. Daïgnez, Maman, pour-
“ suivit-elle avec émotion, daïgnez recom-
“ mander cette femme à ma sœur, & lui dire de
“ ma part que mon amitié l’en charge. Julie
“ vous donnera son adresse, &, de grâce, en-
“ voyez-la demain à ma sœur. Je n’ai pu
“ répondre à ce discours que par des larmes.
“ Elle m’a baïsé la main avec une expres-
“ sion déchirante.... Dans ce moment cette
“ petite chienne que vous lui connoissiez, &
“ qu’elle aime tant, Zémire, a voulu monter
“ sur son lit. Je l’ai prise sur mes genoux,
“ Votre sœur s’est penchée pour la baïser.
“ Pauvre Zémire, a-t-elle dit, Maman, vous
“ aimez les chiens, je vous la donne..... pro-
“ mettez moi de la garder toujours.... Vous
“ saurez, ma fille, apprécier de tels traits.
“ Au moment de tout quitter, penser à tout !
“ n’oublier rien ! A vingt-quatre ans,
“ belle, heureuse, jouissant d’une réputation
“ sans tache, prête à se séparer pour tou-
“ jours du mari le plus aimé, d’un enfant
“ charmant, d’une tante chérie, qui fut à la
“ fois pour elle une bienfaitrice généreuse
“ & l’amie la plus aimable ! Enfin, en
“ consommant le plus douloureux sacrifice,
“ conserver une humanité si touchante ! en
“ s’occupant du soin vertueux d’assurer un
“ sort à l’infortunée dont elle étoit le
“ seul appui ; en vous léguant sa pauvre
“ femme,

“ femme (a), s’occuper encore des petits
 “ détails dont une légère maladie suffiroit
 “ pour distraire tout autre, ne pas même
 “ oublier son chien !..... Ah, comment ne
 “ pas admirer une bonté si prévoyante, un
 “ courage si héroïque !..... Adieu, ma fille,
 “ je vous envoie la seule consolation que je
 “ puisse vous offrir dans ce moment, c’est
 “ l’adresse de la pauvre femme, qu’il vous
 “ fera bien doux de voir & de soigner.”

Aussi-tôt que Félicie eut lu cette lettre,
 elle sortit sur le champ, & , suivie de Pamé-
 la, elle monta en voiture & fut dans la rue
 du *Fauxbourg Saint-Jacques*. C’étoit où
 demouroit la pauvre femme, nommée *Ma-*
dame Busca, & qu’on n’appeloit dans son
 quartier que *la sainte Femme*. L’étonne-
 ment de Félicie & de Paméla en la voyant
 & en l’écoutant, fut égal à la pitié mêlée
 d’admiration qu’elle leur inspira. Cette
 malheureuse femme paralytique, avoit les
 jambes & les mains entièrement desséchées.
 Ses doigts horriblement allongés paroif-
 soient disloqués, & avoient perdu tout forme
 humaine. Son visage n’offroit rien de hi-
 deux, mais il étoit d’une maigreur & d’une
 pâleur frappantes. Elle ne pouvoit ni sou-
 lever ni tourner la tête ; elle la portoit in-
 clinée sur sa poitrine, & dans cet affreux

(a) Ce legs honorable rappelle celui d'*Eudamidas*.
 Voyez *Annales de la Vertu*, tome I. page 340.

état depuis dix-sept ans, elle avoit cependant conservé toute sa connoissance & toute sa raison. Elle couchoit dans une grande chambre proprement arrangée ; un Ecclésiastique, d'une figure vénérable, étoit assis à côté de son lit. Félicie en entrant dit qu'elle étoit la belle-sœur d'Alexandrine. A ces mots la pauvre femme leva les yeux au ciel, & dans le même moment son visage se couvrit de larmes. Ah, Madame, s'écria-t-elle, quel Ange vous avez pour sœur ! Elle est bien jeune, & il y a cependant onze ans qu'elle me tient lieu de tout ! Si vous saviez, Madame, quels soins j'ai reçus d'elle — Elle venoit souvent vous voir — Avant son mariage, comme elle ne pouvoit sortir du Couvent, je me faisois porter trois fois la semaine à son parloir : alors elle demandoit la permission de passer la grille, afin d'être avec moi dans la même chambre ; elle m'apportoit mon déjeuner qu'elle avoit préparé elle-même. Je ne peux pas me servir de mes mains, c'étoit elle qui me faisoit manger, & avec une bonté, une amitié ! Enfin, Madame, savez-vous la plus grande pénitence que pouvoit lui donner sa bonne ? c'étoit de lui dire ; *Demain vous ne ferez pas manger Madame Busca ; ce sera moi qui la servirai toute-seule.* Alors elle devenoit obéissante comme un mouton. Elle me faisoit toujours l'honneur de m'appeler sa

mère.

mère, & elle vouloit que je l'appelasse ma fille : eh bien, quand je voyois que la Bonne n'étoit pas contente d'elle, je l'appelois *Mademoiselle*. Cette chère enfant ne tenoit pas à cela, les larmes lui rouloient dans les yeux, & elle alloit aussi-tôt demander pardon à sa Bonne. Vous pleurez, Mesdames, poursuivit la bonne femme, que seroit ce donc si je vous disois tout ce qu'elle a fait pour moi depuis son mariage. Une jeune & charmante Dame comme elle, venir tous les deux ou trois jours s'enfermer des heures entières avec une pauvre paralytique comme moi ! Elle m'apportoit du linge, des fruits, des confitures, & souvent elle me lisoit un chapitre des saints Evangelies Vous savez, Madame, comme elle chante divinement. Un jour je la priai de chanter. Je ne fais, dit-elle, que de vilaines chansons mondaines qui ne plairoient pas à ma mère ; mais j'apprendrai pour elle quelque beau Cantique. En effet, quatre ou cinq jours après, elle vint me chanter plusieurs Noël's d'une beauté !. . . En vérité, Madame, je croyois voir, je croyois entendre un Ange !. . . . Une autre fois elle apporta sa harpe, & elle en joua pour moi plus de deux heures Mais, ce n'est pas tout, Madame ; vous voyez l'état où je suis, il faut que vous sachiez encore que tous mes membres sont aussi douloureux qu'ils sont déformés, & que je ne passe pas de semaine sans avoir des con-

vulsions terribles Si ce n'étoit, Madame, pour vous faire connoître votre digne sœur, je n'oserois vous faire un semblable détail Ah, parlez, interrompit vivement Félicie, en versant un ruisseau de larmes, parlez Eh bien, Madame, reprit la Femme, l'humanité Chrétienne de ce cher Ange est telle, qu'il n'y a point de services que je n'aye été forcée d'accepter d'elle. Par exemple, puisque vous l'ordonnez, je vous dirai qu'on ne peut me couper les ongles sans me faire éprouver une très grande souffrance, à moins d'une extrême adresse ; & voilà le soin dont elle se chargeoit régulièrement Surement, Madame, vous aurez remarqué ses petites mains si blanches & si délicates, mais vous ignorez que toutes les semaines ces jolies mains lavoient les pieds d'une pauvre infirme !....Après avoir prononcé ces mots, la femme s'arrêta, & ses larmes recommencèrent à couler. Félicie & Paméla n'étoient pas en état de parler. Il y eut un moment de silence. Au bout de quelques minutes, une jeune fille entra dans la chambre, & demanda à la pauvre femme si elle n'avoit besoin de rien. La femme la remercia ; & la jeune fille sortit. Alors l'Ecclésiastique, qui étoit toujours resté au chevet du lit de la femme, prit la parole, & s'adressant à Félicie : Madame, dit-il, apprendra sûrement avec intérêt que cette jeune personne qui of-

froit

froit ses services à Madame Busca, est la fille d'une de ses voisines; & toutes les autres voisines de Madame Busca sont aussi obligantes. L'une vient travailler auprès d'elle, l'autre arrange sa chambre, une troisième se charge de lui apporter de la lumière & d'entretenir son feu; enfin, Madame, l'esprit de charité de votre respectable sœur semble animer toutes les personnes qui habitent cette maison. Il est vrai que l'exemple de cette jeune & vertueuse Dame n'a pas peu contribué à redoubler l'activité d'une zèle si louable... Ah, dit Félicie, quelle profonde, quelle utile admiration je remporte d'ici!... En effet, Madame, reprit l'Ecclésiastique, ce que vous venez d'entendre, & l'objet qui est sous vos yeux, méritent bien d'inspirer de semblables sentimens... Cette femme malheureuse! si vous connoissiez, Madame, sa piété & la sublimité de sa résignation!..... Elle ne vous a pas dépeint tous ses maux; ce corps desséché & sans mouvement est couvert de plaies & d'ulcères..... J'épargne à votre sensibilité des détails que vous n'entendriez pas sans frémir..... Ah, l'infortunée! s'écria Félicie, eh quoi, ne peut-on soulager ses souffrances, n'est il point de remèdes?.... — Non, Madame, il n'est point d'art humain qui puisse les adoucir; mais admirez-la d'autant plus qu'elle ne se trouve point à plaindre... — Ah, se peut-il!.... Oui, Madame,

reprit la femme, non-seulement j'accepte avec résignation ces maux passagers, mais je les endure avec joie... Eh, comment peut-on s'en étonner... Pour des souffrances d'un moment, supportées avec patience, obtenir un bonheur éternel ! nos récompenses seront proportionnées à nos mérites. Quelle reconnoissance je dois à Dieu de m'avoir mise dans une situation où je puis avoir un mérite continuel à ses yeux, celui de souffrir sans me plaindre ; dans une situation où rien ne peut me distraire de lui, où tout m'invite à ne m'occuper que de l'éternité !.... Oh, que mes maux me sont chers ! ils ont expié les fautes de ma jeunesse, ils ont purifié mon cœur, ils m'ont détachée de tous les faux biens !..... Le monde n'existe plus pour moi ; il ne peut plus ni me séduire ni me corrompre, ni me perdre : mon ame n'habite plus cette terre étrangère, elle est déjà unie à son Créateur.... Mon Dieu, je vous vois, j'entends votre voix paternelle, elle m'élève, elle me fortifie, elle m'ordonne de me soumettre sans murmure, elle me promet à ce prix une couronne immortelle !... O mon Dieu, je vous obéis avec transport, j'adore vos décrets, je bénis ma destinée, & je ne la changerois pas pour le sort le plus brillant de l'univers. En parlant ainsi, cette femme s'exprimoit avec autant de force que de sentiment : le son de sa voix n'annonçoit

n'annonçoit plus l'état de foiblesse & d'épuisement où la réduisoient ses souffrances ; ses yeux, naturellement éteints & languissans, brilloient alors d'un feu extraordinaire. Félicie & Paméla l'écoutoient & la contemploient avec ravissement. Eh bien, Madame, dit l'Ecclésiastique, auriez-vous pu croire que dans un semblable état il fût possible de se trouver heureuse ? Cette femme, qui bénit sa destinée, que deviendrait-elle sans la Religion ? Quelle seroit l'horreur de sa situation, si elle pouvoit douter des vérités éternelles dont elle est pénétrée ? Ah ! l'Athée barbare autant qu'insensé, qui cherche à faire des profélytes, que pourroit-il répondre à cette femme, lorsqu'elle lui diroit : *Vous voulez m'arracher l'unique consolation qui me reste & que je puisse goûter ! vous voulez me plonger dans le plus affreux desespoir ! Cruel, voyez mes maux, voyez mon courage, ma patience, ma résignation ; voyez le calme de mon ame, & frémissez de votre horrible dessein !*

Félicie applaudit à la justesse de cette réflexion ; ensuite elle se leva & quitta la femme, en se promettant bien de revenir la voir aussi souvent que ses occupations & ses devoirs pourroient le lui permettre. Félicie & Paméla ne s'entretenrent tout le reste du jour que d'Alexandrine & de la *sainte femme*. Comment se peut-il, disoit Paméla, que jamais ma Tante ne nous ait parlé de

cette femme ? Voilà, reprit Félicie, ce qui doit mettre le comble à notre admiration. Tel est le caractère de la véritable vertu. Quand c'est la raison seule qui fait faire une bonne action, alors on est tenté de s'enorgueillir des efforts qu'il en coûte ; mais quand c'est le sentiment qui nous porte au bien, au lieu de s'admirer soi-même, on se dit : je ne mérite pas d'éloges, je n'ai fait que suivre mon inclination & les mouvemens de mon cœur. . . . Avez-vous jamais vu un Avare se décider à faire un présent ? C'est toujours avec une pompe & une emphase qui prouvent combien cette action lui est peu familière, & combien il en tire de vanité. En effet, elle lui coûte tant, qu'il faut bien lui pardonner le sot orgueil qu'il en montre. Remarquez, au contraire, avec quelle noble simplicité une personne généreuse fait donner. C'est ainsi que les âmes communes tirent vanité de leurs bonnes actions, parce que les trouvant pénibles, elles y attachent un mérite extrême : tandis que les grandes âmes sont préservées de cet orgueil par leur élévation même, & par le penchant sublime qui les entraîne à tout ce qui est honnête & vertueux. Cette réflexion, dit Pamela, devrait bien faire aimer la modestie, ou du moins engager ceux qui en manquent à cacher avec soin leur orgueil, & à ne jamais se vanter de ce qu'ils ont fait de louable, puisqu'une conduite différente

ne

ne sert qu'à décélér la petitesse de leur ame, & leur peu de goût pour la vertu.

Peu de jours après cet entretien, Félicie reçut l'accablante nouvelle de la mort d'une belle sœur qu'elle avoit toujours tendrement aimée, & que les détails contés par la *sainte femme* lui avoient encore rendue plus chère. Quoiqu'elle fût préparée depuis trois mois à cet événement, elle en ressentit une profonde douleur. Elle alla chercher la *sainte femme*; elle goûta la triste consolation de pleurer avec elle, & d'entendre un éloge funèbre digne de celle qui en étoit l'objet.

Paméla voulut remplacer auprès de la pauvre femme l'intéressante & vertueuse Alexandrine. Elle lui rendoit les mêmes soins, & alloit régulièrement chez elle deux fois la semaine. Il y avoit près d'un an qu'elle remplissoit les devoirs touchans qu'elle s'étoit imposés à cet égard, lorsqu'un matin qu'elle étoit chez la sainte femme, & qu'à genoux devant son fauteuil elle lui lavait les pieds, la porte de la chambre s'ouvrit tout-à-coup, & un homme de cinquante ans, d'une figure imposante & noble, parut, & après avoir fait quelques pas, s'arrêta en regardant fixement le spectacle qui s'offroit à ses regards.... Paméla étoit à genoux, elle tenoit les jambes desséchées de la pauvre femme, & les essuyoit. Dans cette attitude elle avoit la tête penchée, & ses longs cheveux retombant sur son visage en ca-
choient

choient une partie Au bruit que fit l'Inconnu, elle leva la tête. En l'apercevant elle fit un mouvement de surprise; une vertueuse rougeur se répandit sur son visage, & rendit plus intéressante encore sa figure & son action. Elle se retourna vers une femme-de-chambre Angloise qui l'avoit accompagnée, & la gronda un peu en Anglois d'avoir oublié de fermer le verrou de la porte. Aussi-tôt que Paméla eut cessé de parler, l'Inconnu transporté, s'écria en Anglois: *Grace au Ciel, cet Ange est une Compatriote. . . .* L'étonnement de Paméla fut extrême, & son embarras s'accrût aussi lorsqu'elle vit l'Inconnu s'approcher, prendre une chaise & s'asseoir gravement vis-à-vis d'elle. Tandis qu'elle se pressoit d'envelopper les jambes de la bonne femme, afin de s'en aller, l'Inconnu reprit la parole: Céléste créature! dit-il, ô qui n'a pas contemplé ce tableau, n'a qu'une imparfaite idée de l'impression que peuvent produire la jeunesse & la beauté! Après cette exclamation, l'Inconnu cessa de parler, regardant fixement Paméla. Il étoit tellement absorbé dans sa rêverie, qu'il n'avoit pas l'air de s'apercevoir de l'embarras & de l'étonnement que causoit sa présence. Enfin Paméla se leva, elle dit adieu à la femme; ensuite, passant devant l'Inconnu, elle lui fit une profonde révérence, & sortit précipitamment,

ment, laissant l'Inconnu tête-à-tête avec la femme. Quelques jours après cette aventure, Paméla retourna chez la femme ; & cette dernière conta que l'Inconnu étoit resté près d'une heure avec elle, & qu'il lui avoit fait mille questions sur Paméla ; qu'il avoit voulu savoir son nom & celui de la personne qui l'avoit élevée. Le soir même Félicie reçut une lettre qu'elle montra à Paméla, & qui étoit conçue en ces termes :

“ Madame, prêt à retourner en Angle-
“ terre, je ne puis me résoudre à partir sans
“ prendre les ordres de la personne géné-
“ reuse qui a daigné adopter une orpheline
“ *Angloise*. L'aimable Paméla fait trop
“ d'honneur à sa patrie & à l'éducation
“ qu'elle vous doit, Madame, pour ne pas
“ inspirer le plus vif intérêt à un Anglois
“ qui n'est pas indigne de jouir du bonheur
“ de contempler de près la vertu. J'ai cin-
“ quante ans, ainsi, Madame, j'ai le droit
“ de vous dire sans détour, que le spectacle
“ dont j'ai été témoin il y a quelques jours,
“ a fait sur mon cœur la plus profonde im-
“ pression. La charmante Paméla à genoux,
“ & lavant les pieds de cette malheureuse
“ femme paralytique, ne s'effacera jamais
“ de mon souvenir. On m'a dit qu'elle
“ avoit des parens en Angleterre qui refu-
“ soient de la reconnoître : daignez me con-
“ fier le secret de sa naissance, je vous offre
“ pour

“ pour elle les services & le zèle du père le
“ plus tendre.

“ Je suis, avec respect, &c.

“ CHARLES ARESBY.”

Ah, Maman, s'écria Paméla, après avoir lu ce billet, ne voyez point cet Anglois. Vous êtes tout pour moi ; ne cherchez point à me faire reconnoître par des parens qui m'ont abandonnée : je suis à vous, que manque-t-il à mon bonheur !.... Mais, mon enfant, reprit Félicie, si vos parens vous reconnoissoient, vous auriez un nom, un état.... — Vous me donnez le doux nom de fille, vous me permettez de vous consacrer ma vie, que pourrois je encore désirer ? — Laissez-moi recevoir cet Anglois ; j'avoue que son admiration pour ma Paméla me donne le desir de le connoître. Il fait apprécier mon enfant ; quel titre auprès de moi ; Mais je te promets de ne jamais lui confier ton nom sans ton aveu. A cette condition Paméla donna son consentement à la visite de l'Anglois, & dès le lendemain M. Aresby fut reçu chez Félicie. Après les premiers complimens, M. Aresby renouvela ses offres de services, & conjura Félicie de lui confier le nom de famille de Paméla. Félicie lui avoua naturellement que Paméla elle-même s'opposoit à cette confiance. M. Aresby soupira. Je perds, dit-il, avec chagrin, l'espoir de

de lui être utile. Du moins, Monsieur, reprit Paméla, ne doutez point de ma reconnaissance. Je ne puis envisager sans effroi le moindre changement dans mon sort, puisque je trouve dans la tendresse de ma chère & généreuse bienfaitrice, un félicité qui remplit tous les desirs de mon cœur ; mais je n'en suis pas moins touchée de vos bontés. A ces mots M. Aresby regarda Paméla avec attendrissement, & se retournant vers Félicie : Je pars, dit-il, sur la fin de cette semaine, oserois-je espérer, Madame, que vous daignerez me permettre de me rappeler quelquefois à votre souvenir ?.... Félicie interrompit M. Aresby, pour lui promettre de lui écrire, & pour lui demander son adresse. Je n'habite plus Londres, dit M. Aresby, & je voyage souvent : mais si vous voulez bien, Madame, adresser vos lettres à Londres sous l'enveloppe de Madame *Selwin*, elles me parviendront sûrement. A ce nom de *Selwin*, Félicie s'émut, & Paméla se troubla. M. Aresby, qui regardoit Félicie, remarqua surprise, & lui demanda si Madame *Selwin* avoit l'avantage d'être connue d'elle. Je connois son nom, répondit Félicie. Ce nom, reprit M. Aresby, est le mien....—Comment ?—Oui, Madame ; je l'ai quitté en épousant une héritière dont on ne pouvoit obtenir le main qu'en prenant le nom de sa famille ; je suis veuf depuis dix ans, & je
n'ai

n'ai point d'enfans....Aviez-vous un frère, demanda Félicie avec une extrême émotion ? Hélas, Madame, répondit M. Aresby, j'en ai eu deux, & je les ai perdus ! Madame Selwin est veuve du premier, & le second — Et bien, Monsieur ? — Ah, Madame, cet infortuné, égaré par une passion funeste, méconnut l'autorité paternelle il fut déshérité. . . . Le repentir, le chagrin abrégèrent ses jours....Notre malheureux père le suivit de près dans la tombe J'étois absent alors.....un nouvel enchaînement de malheurs me força de prolonger mes voyages. Je ne revins en Angleterre qu'au bout de quatre ans. J'appris la mort de la veuve de mon second frère.... Elle avoit laissé une fille ; je formai le projet de chercher cette enfant & de l'adopter. La femme qui s'en étoit chargée venoit de mourir ; mais le mari de cette femme m'apprit qu'il tenoit d'elle que la malheureuse petite orpheline n'avoit survécu que de quelques mois à sa mère ; cet homme ajouta qu'il n'avoit revu sa femme que six mois après la mort de sa belle-sœur, & que déjà l'enfant n'existoit plus....En prononçant ces paroles, M. Aresby s'aperçut que Paméla cherchoit en vain à cacher les larmes dont son visage étoit baigné. Surpris de son agitation, de sa pâleur, il la considère avec émotion. Félicie, aussi troublée que Paméla, tenoit une de ses mains
dans

dans les siennes, & ferroit tendrement cette main tremblante !.... Tout-à-coup, Paméla éperdue, se lève, & s'avancant d'un pas chancelant vers M. Aresby : Oui, dit-elle, je dois me faire connoître au frère de mon père.... Juste Ciel ! s'écrie M. Aresby, en se précipitant vers elle. . . . Paméla, saisie d'un effroi qu'elle ne peut vaincre, recule & se jette dans les bras de Félicie. O ma mère ! dit-elle, en versant un torrent de pleurs, ma bienfaitrice ! c'est à vous seule que j'appartiens ! gardez votre enfant ! ne l'abandonnez point !.... Si vous cédez vos droits sur moi, vous me donnerez la mort ! En achevant ces mots, Paméla laisse tomber sa tête sur le sein de Félicie, ses yeux se ferment, elle s'évanouit. . . . Félicie, hors d'elle-même à cette vue, baigne de pleurs le visage de Paméla ; elle appelle du secours. Paméla bientôt reprend sa connoissance, elle ouvre les yeux. M. Aresby saisit une de ses mains : O Paméla, lui dit-il, bannissez des craintes insensées & qui m'outragent ! je n'ai ni le droit, ni le desir inhumain de vous arracher des bras de votre bienfaitrice ; vous devez lui consacrer tous les momens de votre vie ! . . . Ah, s'il est vrai que vous soyez cette enfant, cette infortunée Selwin, dont j'ai si long-temps déploré la perte, vous ne trouverez en moi qu'un ami, qu'un tendre père, incapable d'exiger de vous le plus léger sacrifice !....

A ce discours Paméla embrassa Félicie avec transport, & elle exprima sa joie & sa reconnoissance pour M. Aresby, avec cette grace, cette sensibilité passionnée qui la caractérisoient. Félicie fut chercher une cassette qui contenoit les preuves de la naissance de Paméla. M. Aresby lut des lettres & différens papiers que la femme-de-chambre de Madame Selwin avoit jadis remis à Félicie. Cette femme ayant reçu alors quelques présens de Félicie, on devina facilement qu'afin de ne pas les partager avec son mari, elle avoit supposé la mort de la jeune Selwin, sûre d'ailleurs que cette enfant ne reparoitroit jamais en Angleterre.

M. Aresby, au comble de ses vœux de retrouver sa nièce dans cette même jeune personne dont les vertus avoient fait sur son cœur une si profonde impression, voulut qu'elle prit son nom dès le jour même : par la suite, son affection pour Paméla devint si tendre qu'il s'établit en France. Paméla fut mériter ses bienfaits par son attachement & sa reconnoissance. Elle ne quitta jamais Félicie ; & le soin de la rendre heureuse fut toujours pour elle le premier & le plus doux de ses devoirs.

Madame de Clémire ayant cessé de parler, la Baronne donna le signal de la retraite. Cependant, comme il n'étoit pas tard, on obtint une prolongation de *Veillée*. On fit quelques réflexions sur l'histoire de Paméla ;

on admira le caractère de l'héroïne, & surtout sa sensibilité : on convint que la reconnaissance est la plus touchante de toutes les vertus. On ne pouvoit se lasser de parler de la vertueuse Alexandrine. On remarqua qu'elle avoit inspiré à Paméla cette espèce d'admiration qui caractérise les belles ames, celle qui excite le desir d'imiter une conduite sublime. Enfin, on fut également frappé & de l'heureuse influence qu'avoit eue sur le sort de Paméla sa bienfaisance à l'égard de la femme paralytique, & du pouvoir de la Religion, qui fait donner des vertus si touchantes, un courage inébranlable, & les seules consolations qui puissent faire supporter sans murmure, pendant dix-huit ans, le comble des misères humaines (a).

Après qu'on eut ainsi raisonné sur l'histoire de Paméla, la Baronne se leva, & on fut se coucher. On passa plusieurs jours sans entendre de nouvelles histoires ; mais on n'en veilla pas moins. Le plus beau clair de lune invitoit à la promenade, & tous les soirs, en sortant de table, on alloit se promener dans le jardin jusqu'à dix heures. Madame de Clémire faisoit admirer à ses enfans la beauté des cieux parsemés d'étoiles. Cette contemplation inspira bientôt le desir

(a) Madame Busca, qui vit encore (au mois d'Août, 1783) est depuis 18 ans dans l'état qu'on a dépeint.

de connoître les constellations ; & l'étude du globe céleste, qui, jusqu'alors, avoit été fort négligée, devint tout-à-coup un des amusemens favoris de l'après-midi. César, sur-tout, s'en occupa avec ardeur, & parut tirer quelque vanité des éloges qu'on donnoit à sa mémoire.

Madame de Clémire s'en apperçut, & lui en parla : Quoi donc, lui dit-elle, avez-vous déjà oublié les réflexions de Paméla sur la modestie ? Il est vrai que ces réflexions ne blâmoient que la vanité qui nous porte à nous vanter de nos bonnes actions ; mais elles pourroient s'appliquer de même à l'orgueil fondé sur l'instruction & les talens : une personne véritablement instruite, ne cherche point à faire parade de sa science ; un mérite qui ne peut être ni douteux, ni disputé, n'inspire point l'envie de l'étaler. On peut se croire beaucoup d'esprit & n'être qu'un sot ; & chacun en s'abusant à cet égard, fait cependant qu'il peut s'abuser. Cette espèce de doute, quelque foible qu'il soit, donne toujours une certaine inquiétude sur l'opinion des autres, qui produit souvent les prétentions & le desir de montrer de l'esprit. Mais on fait positivement si on est instruit ou ignorant, parce que c'est une chose de fait. Si on est réellement savant, on est bien certain que cet avantage ne sera point contesté ; quand il le seroit, on ne s'en embarrasseroit guères : une accusation

ne touche que foiblement lorsqu'on peut prouver qu'elle est fausse. Voilà pourquoi il y a beaucoup plus de prétention & de véritable pédanterie (c'est-à-dire d'envie de briller) parmi les beaux-esprits que parmi les Savans. Mais les demi-savans ne sont que trop communément tourmentés du desir d'en imposer sur leur instruction ; à la faveur de quelques connoissances superficielles, ils voudroient persuader qu'ils en ont de profondes, & ne sont occupés que du soin fatigant de faire naître les occasions d'étaler tout leur savoir. Ainsi vous devez comprendre que cette affectation ridicule n'est le partage que de la médiocrité, & que l'amour-propre qui la donne devrait au contraire en préserver. Voilà ce qui existe en général, & ce qui suffit pour inspirer du moins le desir de paroître modeste. Cependant, on a vu quelquefois des personnes de mérite montrer l'orgueil le plus révoltant ; mais cet exemple est bien rare, & même je ne croirai jamais que ces personnes eussent un mérite véritablement supérieur. Enfin l'orgueil est de tous les vices celui qui rend l'homme le plus infociable, puisqu'il lui ôte les agrémens & les qualités qui font le charme de la société. En quoi consistent la politesse & l'usage du monde ? A savoir s'oublier soi-même ; à s'occuper des autres ; à saisir les occasions de les faire valoir ; à leur témoigner le desir de les obliger, de

leur plaire ; à leur montrer de la douceur, de la complaisance & des égards ; à persuader sur-tout qu'on se compte pour rien, puisqu'il faut paroître surpris & reconnoissant des attentions les plus simples, & des complimens les plus communs. On écrit même à son inférieur qu'on est *son très-humble & très-obéissant serviteur*. Toutes les formules de complimens sont d'une humilité aussi remarquable : *Je vous supplie de ne pas prendre garde à moi (a) . . . Je vous supplie de me traiter avec plus de bonté. . . Auriez-vous la bonté de. . . Oserois-je vous prier de. . . &c. (b)*. Et quand on reçoit des éloges, il

(a) Il est même à remarquer que cette phrase, toute humble quelle est, n'est cependant guères employée que par une personne qui parle à ses inférieurs ; car le raffinement de la politesse (qui est toujours un raffinement d'humilité) trouvé dans cette phrase *d'égal à égal*, je ne fais quoi d'impératif, & un certain ton de supériorité que ne plairoient pas aux personnes délicates sur ce point.

(b) Il faut remarquer encore que la manière de demander une chose qui annonce le plus le doute de l'obtenir, est toujours la manière la plus polie, parce qu'elle prouve que la personne qui demande n'a point de présomption. On en jugera par les phrases suivantes : *Donnez-moi*. Voilà le ton impératif. *Ayez la bonté de me donner* est plus honnête. *Voulez-vous bien avoir la bonté, &c.* Il n'y a rien d'impératif dans cette phrase, elle est encore plus honnête que la précédente : *Auriez-vous la bonté de me donner, &c.* annonce un doute plus marqué ; aussi cette manière de s'exprimer est-elle infiniment plus polie que les autres.

faut

faut nécessairement les écouter en riant, y répondre en plaisantant, les prendre pour des *moqueries*, ou paroître convaincu qu'on ne les doit qu'à une extrême indulgence. La même humilité se fait remarquer dans les actions. Il faut sans cesse céder la meilleure place, passer le dernier, & avoir toujours l'air de l'étonnement, & se confondre en remerciemens quand on est l'objet de ces mêmes attentions. Il est clair que les inventeurs de ces différens usages ont pensé que le plus sûr moyen de rendre la société agréable, étoit d'imposer à chaque individu qui la compose, l'obligation de cacher son amour-propre, & d'affecter la plus grande modestie : vous concevez donc qu'il est impossible d'avoir une véritable politesse en montrant de l'orgueil. Mais l'orgueil est un vice qu'on ne sauroit dissimuler. Le son de la voix, les manières, les gestes, la physionomie, tout le décèle. Il faut donc ne rien négliger pour se préserver ou pour se corriger d'un vice si haïssable, puisqu'on ne peut le déguiser.

Mais, Maman, dit César, avec de l'esprit on fait du moins réprimer assez son orgueil pour ne rien dire de ridicule?—Point du tout; car l'orgueil rend absurde, il ôte absolument le jugement, & fait oublier toutes les bienséances. Enfin, il n'y a point de folies & de sottises qu'il ne puisse faire dire. Je vais vous en citer un exemple assez remarquable,

marquable. Charles Dumoulin (a) étoit un fameux Jurisconsulte. On le consultoit de toutes les Provinces du Royaume, & les Tribunaux s'écartoient rarement de ses décisions, qui avoient plus d'autorité au Palais que les Arrêts même. Mais il termit toute cette gloire par un orgueil aussi ridicule qu'insensé. Il s'appeloit lui-même le *Docteur de la France & de l'Allemagne*, & il écrivoit à la tête de toutes ses consultations cette phrase : *Moi qui ne cède à personne, & à qui personne ne peut rien apprendre.....* Jugez donc si l'on doit avoir de l'aversion & du mépris pour un vice qui peut faire dire à un homme d'esprit des absurdités aussi révoltantes. César fut frappé du résultat de cette conversation, & il prit la résolution la plus sincère de s'observer à l'avenir avec le plus de soin, pour qu'on ne pût jamais le soupçonner un instant d'avoir de la suffisance.

Cependant les enfans de Madame de Clémire lui procurèrent un grand plaisir. Ils lui prouvèrent que les histoires des Veil-

(a) Il naquit à Paris en 1500, d'une famille noble & allié à la Reine Elisabeth d'Angleterre du côté de Thomas de Boulen, Vicomte de Rochefort, ayeul maternel de cette Princesse. Son livre sur l'Edit de Henri II, contre les *petites dates*, lui fit la plus grande réputation. Il mourut en 1566. On voit son tombeau dans le cimetière de Saint-André-des-Arcs. *Causés célèbres, tome V.*

lées, & l'exemple de Sydonie, avoient fait une profonde impression sur leurs cœurs. Caroline & Pulchérie apprirent qu'une pauvre femme, qui habitoit un village voisin, étoit prête d'accoucher. Elles imaginèrent de faire elles-mêmes la layette de son enfant. César & le Vannier se chargèrent de fournir les corbeilles qui devoient contenir le linge destiné à l'enfant; & en outre César, aidé du Menuisier, voulut faire une grande armoire pour la femme. Madame de Clémire approuva ces projets. On rassembla tout le vieux linge, fin de la maison, on le livra à Caroline & à Pulchérie, qui, sur le champ, se mirent à l'ouvrage avec ardeur. D'un autre côté, César, Augustin, & Morel, sous la direction du Menuisier, travaillèrent à l'armoire; & quand tout fut prêt, les ouvriers & ouvrières demandèrent la permission de porter eux-mêmes leurs présens chez la pauvre paysanne. J'y consens, dit Madame de Clémire; mais, comment ferez-vous, il y a une demie lieue d'ici chez la femme?—Maman, j'irai en charette avec mon armoire, si vous le permettez.—Volontiers, répondit Madame de Clémire. Ah, Maman, s'écria Pulchérie, souffrez que nous portions notre layette sur des ânes. . . . De tout mon cœur, reprit Madame de Clémire; & moi qui ne porterai qu'un peu d'argent, je vous suivrai à pied, & nous partirons ensemble demain matin, après le déjeuner.

Cet

Cet arrangement excita des transports de joie inexprimables. On conçoit en effet combien il est doux de pouvoir réunir au plaisir de faire une bonne action, celui d'aller en charette & sur des ânes !

Caroline, Pulchérie, César, & Augustin passèrent le reste de la journée dans une extrême agitation. Les payfans qui devoient fournir les ânes & la charette, eurent au moins vingt messages dans la soirée. Caroline & Pulchérie arrangèrent la layette dans deux corbeilles : on l'avoit ainsi partagée en deux parts, afin que l'ouvrage de l'une ne fût pas confondu avec celui de l'autre. On imagine bien que le soin d'attacher tous les petits paquets de linge *avec de la faveur couleur de rose & bleue* ne fut pas négligé, & qu'il y avoit dans les corbeilles pour le moins autant de rubans que d'ouvrage. Le lendemain matin tous les enfans étoient réveillés avant le jour. On attendit l'heure du lever avec une vive impatience. Les toilettes ne furent pas longues. On déjeûna à la hâte, & enfin, on descendit dans la cour, où l'on trouva les ânes & la charrette attelée de quatre bœufs. Caroline & Pulchérie montèrent sur leurs ânes, dont les paniers renfermoient la layette. Elles avoient chacune pour conductrice une jeune paysanne qui marchoit à côté d'elles ; César s'établit dans sa charrette ; il s'assit sur son armoire avec Augustin &

& Morel ; & jamais vainqueur dans son char de triomphe n'eût un maintien plus fier, & un visage plus satisfait. Madame de Clémire, à laquelle l'Abbé donnoit le bras, se plaça entre ses deux filles, de manière à pouvoir causer avec elles, & l'on partit dans cet ordre. Malgré le desir qu'on éprouvoit d'arriver à la chaumière, le chemin ne parut pas long : la gaieté la plus franche rendoit la conversation aussi bruyante qu'animée. On chantoit, on crioit avec d'autant plus de liberté, qu'on y étoit excité par Madame de Clémire elle-même, que l'innocente joie de l'enfance n'importuna jamais. On pouvoit entendre la marche long-temps avant de la voir : les éclats de rire, les chants & les cris l'annonçoient au loin ; & plus d'une fois dans sa course elle attira, des près voisins sur sa route, les jeunes filles qui filoient à l'ombre des saules & les pâtres qui gardoient leurs troupeaux.

Le bruit ne cessa que lorsqu'on aperçut la cabanne de la pauvre femme. Cependant alors la joie redoubla, mais elle changea de caractère ; une emotion douce succéda à la gaieté ; & quand on arriva à la porte de la maison, les enfans étoient aussi silencieux qu'ils avoient été bruyans un demi-quart-d'heure auparavant. On met pied à terre ; deux hommes prennent l'armoire, &, suivis de César, de Morel, & d'Augustin, ils entrent les premiers dans la chaumière.

Caroline

Caroline & Pulchérie se faisoient de leurs corbeilles, & avec un battement de cœur d'une force inexprimable, elles vont les offrir à la bonne femme. Madame de Clémire donna de l'argent, & promit de revenir voir la femme quand elle seroit en couches. Cette pauvre paysanne montra une joie & une reconnoissance qui pénétrèrent Madame de Clémire & ses enfans.

En revenant au Château on ne parla que d'elle, on s'en entretint encore tout le reste du jour ; & Madame de Clémire dit à ses enfans : Souvenez-vous du bonheur que vous avez goûté aujourd'hui. Pourquoi les passions ont-elles tant d'attraits pour les hommes ? C'est qu'elles arrachent à l'ennui, c'est qu'elles occupent vivement. On aime mieux s'égarer, souffrir, & même se perdre, que s'ennuyer ; mais les passions ne procurent qu'une agitation pénible, que des jouissances que l'inquiétude corrompt toujours, ou que le remords empoisonne. La vertu seule peut nous offrir une source inépuisable de plaisirs & de félicité. Eh, si l'on veut être ému, agité, touché profondément, peut-on l'être plus délicieusement que par elle ! Rappelez-vous, mes enfans, la douce satisfaction que vous avez éprouvée en formant le projet de secourir cette femme ; le charme des conversations dont elle étoit l'objet ; le plaisir que vous goûtiez à travailler pour elle ; l'activité que vous inspiroit cette intéressante

intéressante occupation ; l'agitation où vous étiez hier ; le moment charmant du départ, la gaité folle du voyage ; rappelez-vous l'émotion que vous avez ressentie en apercevant la chaumière, l'attendrissement dont vous avez été pénétrés en voyant la femme, & soyez bien sûrs que jamais les passions n'ont produit des plaisirs si piquans & un semblable bonheur. D'ailleurs, les plaisirs que les passions peuvent faire goûter, ne sont que des illusions dangereuses & fragiles, qu'il faut nécessairement perdre, & qui, en se dissipant, laissent un vuide affreux dans l'ame, des souvenirs importuns, & souvent des regrets amers. Au lieu de cela, quelle satisfaction intérieure n'éprouvez-vous pas ! Quels doux souvenirs vous restent ! Quels éloges flatteurs vous avez su mériter !

A ces mots, les trois enfans embrassèrent leur mère, en lui protestant qu'ils étoient pénétrés jusqu'au fond du cœur de la justesse de ces réflexions, & qu'ils étoient sûrs de ne pouvoir trouver le bonheur que dans la tendresse & dans la vertu. César ensuite supplia instamment sa mère de lui accorder une grâce : il lui demanda la permission de tenir sur les Fonts de Baptême, avec une de ses sœurs, l'enfant dont la femme accoucherait. Vous êtes bien jeune, dit Madame de Clémire, pour être parrein....—Mais, Maman, j'ai vu des enfans plus jeunes que moi.....—Je le fais, & je ne puis approuver cet

usage. Car, enfin, devenir le parrein d'un enfant c'est en quelque manière l'adopter, & cette espèce d'adoption est d'autant plus respectable que la religion la consacre..... —Maman, apprenez-moi quelles sont les obligations d'un parrein ; je vous promets de les remplir toutes. —On s'engage à protéger l'enfant auquel on donne un de ses noms ; à s'occuper de son établissement ; à le tirer de la misère s'il y tombe ; enfin à lui donner toujours tous les secours dont il a besoin... —Ah, Maman, à présent, j'ai bien plus d'envie encore d'être le parrein d'un enfant, puisque ce sera m'engager à faire de si bonnes actions !.... Eh bien, j'y consens.... Et qui de nous fera la marreine ? s'écrièrent à la fois, Caroline & Pulchérie. Cet honneur, reprit Madame de Clémire, appartient à l'aînée : mais je vous promets, Pulchérie, que vous serez aussi marreine l'été prochain. A cette assurance tout le monde fut content ; & pour que rien ne manquât à la satisfaction qu'avoit procurée cette agréable journée, le soir on reprit les Veillées, & la Baronne conta l'histoire suivante :

OLIMPE ET THÉOPHILE;

Cu, les Herneutes.

Sur les bords de la Vézère, on voit encore aujourd'hui, dans le fond du Limousin, un vieux Château, qui n'est remarquable que par son air antique, & la beauté de sa situation ; environné de prairies remplies de bestiaux, il est bâti sur le penchant d'une colline de laquelle on découvre la rivière, & en perspective la jolie ville d'Uzerche, qui forme, à cette distance, un point de vue aussi singulier qu'agréable (a). C'est dans cette solitude que le Baron de Soligny, veuf depuis plusieurs années, s'occupoit uniquement de l'éducation d'un fils unique & chéri. Le Baron avoit passé dans le monde tout sa jeunesse : né avec de l'ambition, la nécessité, beaucoup plus que le penchant, le fixoit dans sa retraite. Ayant dis-

(a) La petite Ville d'Uzerche est bâtie sur un rocher escarpé, au pied duquel coule la rivière de la Vézère. On remarque dans cette Ville qu'il n'y a point d'Habitant qui n'ait la vue de la rivière de sa maison ou de son jardin, & que chaque maison, vue en perspective, paroît être un petit château à l'antique avec des tourelles & des pavillons couverts d'ardoises. Cette Ville est à 109 lieues de Paris. Limoges, sur la Vienne, à 97 lieues de Paris, est la capitale du Limousin.

sipé une partie de sa fortune, & perdu les brillantes espérances qui l'avoient si longtemps séduit, il s'étoit enfin déterminé à quitter le monde. Il le regrettoit encore malgré lui, quoiqu'il n'en parlât qu'avec humeur. Il prenoit son dépit pour de la Philosophie: il se croyoit désabusé, il n'étoit qu'abattu & découragé. Cependant il avoit de la sensibilité, il chérissoit son fils; & Théophile (c'étoit le nom de cet enfant) eût été digne, par les vertus qu'il annonçoit, de tenir lieu de tout à son père, & de faire le bonheur de sa vie. Le Baron avoit pour amie intime une de ses voisines nommée Euphrasie. Théophile voyant presque tous les jours la jeune Olimpe, nièce d'Euphrasie, prit pour elle des sentimens que son père vit naître avec plaisir. Olimpe étoit orpheline & sans fortune; mais Euphrasie n'avoit pour héritiers que des collatéraux, & le Baron n'ignoroit pas qu'elle étoit décidée à laisser tout son bien à sa nièce. Olimpe n'avoit que deux ans de moins que Théophile. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, le Baron s'expliqua sans déguisement avec Euphrasie; & le même jour Olimpe & Théophile apprirent que leur mariage étoit arrêté. Quinze jours après on signa les articles; Euphrasie prit avec plaisir l'engagement de laisser toute sa fortune à une nièce qu'elle avoit élevée & qu'elle aimoit uniquement.

Théophile,

Théophile, au comble de ses vœux, attendoit avec la plus vive impatience le jour fixé pour son mariage. Rien ne manquoit à son bonheur ; il étoit aimé, il le savoit : en présence de son père & d'Euphrasie, il avoit obtenu d'Olimpe un aveu si nécessaire à sa félicité.

Enfin, on touchoit à la veille du jour heureux où Théophile & l'aimable Olimpe dévoient s'unir pour jamais, lorsqu'Euphrasie tomba malade, & le cinquième jour de sa maladie, le Baron reçut une lettre de Paris, qui lui apprenoit qu'un parent très-éloigné, mais de même nom que lui, venoit de mourir, après avoir fait un testament par lequel il instituait le Baron son légataire universel. Cet événement, qui rendoit le Baron possesseur d'une fortune considérable, le forçoit à partir sans délai pour Paris. Il étoit impossible de conclure le mariage d'Olimpe & de Théophile avant son départ. Euphrasie, depuis deux jours, n'avoit plus sa tête, ainsi elle ne pouvoit signer le contrat de mariage. Théophile, obligé de suivre son père, montra une douleur si vraie & si touchante, que le Baron, pour en adoucir l'amertume, conjura la triste Olimpe de lui écrire. C'est un père, jouta-t-il, qui vous en prie, & c'est à votre époux que vous écrirez. Olimpe promit en pleurant, *de donner des nouvelles de sa tante.* Le Baron, de son côté, s'engagea à ne relier que six

semaines à Paris, & le jour même il partit avec Théophile.

Arrivé à Paris, le Baron prit possession d'une magnifique hôtel, & d'un riche héritage. Sa maison fut bientôt remplie d'une foule d'*Amis intimes*, dont il avoit été entièrement oublié pendant plus de douze ans. Le Baron se dit d'abord : *C'est ma fortune, c'est un bon souper qui rassemble cette troupe de lâches déjerteurs.* Mais bientôt l'amour-propre, qui fait plus de dupes qu'un bon cœur n'en peut faire, fut lui persuader qu'il ne devoit qu'à son mérite les marques d'intérêt & les soins dont il étoit l'objet. Théophile, jeté tout-à-coup dans un monde si nouveau pour lui, ne goûtoit aucun de plaisirs qu'on s'empressoit de lui procurer. Uniquement occupé d'Olimpe, il attendoit avec la plus vive impatience l'effet de ses promesses : elle avoit promis de lui écrire, & cependant cette lettre, si passionnément désirée, n'arrivoit point ! Enfin, le Baron reçoit des nouvelles du Limousin ; on lui mande qu'Euphrasie n'est plus, & qu'étant morte sans avoir recouvré sa connoissance, & sans avoir fait de testament, la malheureuse Olimpe se trouve réduite à une petite pension qui suffit à peine à sa subsistance, & qu'elle s'est retiré à Tulle^(a), dans un Couvent.

(a) C'est une Ville considérable du Bas-Limousin située en partie sur une montagne, au confluent des rivières de Salant & de Corèze, dans une pays plein de

A cette nouvelle, Théophile conjure son père de terminer promptement ses affaires, afin de partir pour le Limousin : il ajoute que les malheurs d'Olimpe la lui rendent encore plus chère s'il est possible. Le Baron paroit approuver ses sentimens, & lui promet de hâter son départ. Théophile sur le champ écrit à Olimpe la lettre la plus touchante & la plus tendre, & il finissoit en lui protestant qu'il feroit à ses pieds avant qu'un mois fut écoulé. Théophile n'avoit pas été surpris qu'Olimpe, dans les premiers momens de sa douleur, ne lui eût point écrit ; mais, quinze jours après cet événement, n'ayant pas encore reçu de nouvelles d'Olimpe, il se livra aux plus cruelles inquiétudes. Le Baron le consoloit un peu, en l'assurant qu'il étoit au moment de terminer toutes ses affaires. Enfin, un jour que Théophile, plus affligé que jamais, étoit seul enfermé dans sa chambre, le Baron vint le trouver, & s'asseyant auprès de lui d'un air grave : J'ai reçu, dit-il, des nouvelles d'Olimpe. A ces mots, Théophile, transporté, veut saisir une lettre que tenoit son père. Un moment, dit le Baron, modérez cette impatience ; je n'ai rien d'heureux à vous annoncer.....—Ciel ! Olimpe est-elle malade ? —Non, elle jouit d'une santé parfaite....Mais elle n'est plus digne de vous. . . . —Elle ! Olimpe !

de montagnes & de précipices ; elle est à 114 lieues de Paris.

non, il est impossible. . . — Ecoutez ce que m'écrivit un homme respectable, & dont l'austère probité vous est connu. En disant ces paroles, le Baron montre à son fils l'écriture & la signature d'un vieux gentilhomme du Limousin dont le témoignage en effet ne pouvoit être suspect. Ensuite le Baron lut l'article de la lettre qui concernoit Olimpe, & qui étoit conçu en ces termes :

“ Puisque vous me demandez la vérité
“ avec tant de confiance, je dois vous la
“ dire sans déguisement. Je vous avoue
“ que le jeune personne en question se conduit avec une imprudence préjudiciable à
“ sa réputation. Elle avoit pris d'abord, à
“ la mort de sa tante, un parti très-sage, celui de se retirer dans un Couvent ; mais
“ elle en est sortie au bout de quinze jours,
“ pour aller demeurer chez une de ses amies
“ qu'elle voyoit autrefois à Uzerche, & qui,
“ mariée depuis deux ans, habite une petite
“ terre aux environs de Tulle. Cette amie
“ n'a pas vingt ans, & malheureusement
“ elle a été l'objet de plusieurs histoires
“ fâcheuses, qui ne la font pas regarder
“ de bon œil dans la Province. Enfin, elle
“ a un frère, jeune homme présomptueux,
“ dont la société ne sauroit convenir à une
“ jeune Demoiselle attachée à sa réputation.
“ Au reste, tout ceci ne tire point encore
“ à conséquence. On ne doute pas que la
“ nièce

“ nièce de la vertueuse Euphrasie n’ait des
“ principes honnêtes & solides. On n’at-
“ tribue sa démarche inconsidérée qu’à son
“ innocence même, au manque d’expéri-
“ ence, & à l’indifférence condamnable de
“ son Tuteur, qui la laisse maîtresse absolue
“ de toutes ses actions. Mais si vous écri-
“ vez à ce sujet, Monsieur & cher Ami, je
“ suis certain qu’on se rendra sur le champ
“ aux justes représentations que vos engage-
“ mens vous donnent le droit de faire ; &
“ tout sera réparé si la jeune Demoiselle re-
“ tourne promptement dans son Couvent :
“ car je puis vous assurer que jusqu’ici on
“ ne voit dans sa conduite que de l’étour-
“ derie, & une imprudence bien excusable
“ à son âge,” &c.

Cette lettre déchira le cœur de Théo-
phile. Agité, troublé par la jalousie, il
voyoit dans le frère de l’amie d’Olimpe un
rival dangereux. Cependant il dissimula
l’inquiétude qui le dévorait, il affecta de
montrer la plus grande sécurité. Mais ce
n’est pas tout, lui dit son père ; la lettre que
vous venez de lire est d’un homme circon-
spect, qui ne dit pas tout ce qu’il pense.
En voici une autre de mon Intendant, qui
s’explique sans aucun détour, & qui me
mande que vous avez un rival : qu’Olimpe
ne peut ignorer une passion connue de tout
le monde ; qu’elle l’autorise en restant chez
son amie, & qu’enfin le jeune homme s’est
vante

vanté publiquement qu'Olimpe lui avoit sacrifié toutes vos lettres....—C'est un imposteur ! s'écria Théophile : je ne croirai jamais qu'Olimpe soit capable d'une telle perfidie !... Elle est inconstante, reprit froidement le Baron, mais elle n'est point perfide ; elle ne cherche pas à vous tromper : elle n'a répondu ni à vos lettres, ni aux miennes : ce silence explique assez son changement. . . . Non, interrompit Théophile, je ne me laisserai point abuser par de fausses apparences. . . . Olimpe est innocente...elle est calomniée, je dois la venger ; mon père, laissez-moi partir, je me meurs ici : souffrez que j'aille m'expliquer avec elle ; je veux l'entendre, je veux punir l'audacieux....le monstre qui ose flétrir sa réputation !....

En parlant ainsi, le malheureux Théophile versoit un torrent de larmes : l'excès de sa douleur ne décéloit que trop sa jalousie. Son père, qui lisoit facilement tout ce qui se passoit dans son ame, parut le plaindre & s'attendrir. Envoyons, dit-il un Courier à Tullé, il portera votre lettre, & il attendra la réponse. Si cette réponse ne vous satisfait pas, je vous permettrai alors de partir ; mais accordez-moi ce délai. Théophile, quoiqu'à regret, y consentit. Il écrivit au moment même la lettre la plus détaillée : il instruisoit Olimpe de tout ce qu'on disoit contre elle. Un seul mot, ajoutoit-il, pourra vous justifier.

Rester

Restez si vous voulez chez votre amie ; mais daignez me dire que vous êtes prête à remplir l'engagement sacré qui nous lie, & je ferai le plus heureux des hommes.

Le Baron approuva cette lettre, & la fit partir sur le champ. Enfin ce Courier dont Théophile attendoit le retour avec tant d'impatience, ce Courier dépositaire de la destinée de Théophile, revint au bout de huit jours. Théophile alloit se coucher ; il entend claquer un fouet : il tréssaille ; il vole chez son père. Un instant après, le Courier entre dans la chambre. Eh bien, s'écrie Théophile, avez-vous une réponse ? — Oui, Monsieur. — Eh, donnez ! — Monsieur, elle n'est pas pour vous. . . . — Comment ? . . . — Elle est pour M. le Baron. En disant ces paroles, le Courier remet au Baron une cassette & une lettre, & il sort. Que signifie ceci, dit le Baron, d'un air surpris ! . . . Que peut renfermer cette cassette ? Théophile ne répondit pas ; il étoit immobile & tremblant, & n'osoit presser son père d'ouvrir la lettre. Après un moment de silence, le Baron brise le cachet, déploie la lettre, & lit tout bas. Théophile, les yeux fixés sur le visage de son père, frémit en voyant l'étonnement & indignation qui s'y peignent. O Ciel ! s'écrie-t-il, d'une voix entre-coupée, que vous mande-t-elle ? Ah, mon fils, reprit le Baron, armez-vous de courage ! Mais, que dis-je ? Vous, n'en aurez.

aurez pas besoin ; pourriez-vous regretter un objet si méprisable?... A ces mots, Théophile pâlit, il tombe dans un fauteuil ; & prenant la fatale lettre que lui présenta son père, ses yeux se remplirent de larmes en reconnoissant l'écriture & la signature d'Olimpe. Mais que devint-il en lisant ce qui suit ?

“ Puisqu'on me laisse maintenant la liberté de disposer de mon sort, je dois, Monsieur, vous déclarer sans détour que l'obéissance seule m'obligeoit à former des nœuds qui n'auroient pu faire mon bonheur. Cet aveu nous dégage l'un & l'autre. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous renvoyer les présens que ma chère & respectable Tante m'ordonna d'accepter!..... Recevez, Monsieur, l'assurance de l'attachement respectueux avec lequel je suis, &c. OLIMPE.”

Après avoir lu cette lettre, Théophile garda un instant le silence : ensuite regardant son père d'un air égare : je me vengerai, dit-il ; oui, je me vengerai.....—Et comment?—Comment ! Juste Ciel ! J'ai un rival.... il mourra !..... —Sans doute vous avez un rival aimé : mais que vous importe ? Ne devez-vous pas mépriser & oublier à jamais une femme indigne de vous?—Oui, je la méprise, je la hais ; je l'oublierai sans peine ; je serois, en effet, le plus vil des hommes si je conservois pour elle le tendre sentiment.... La perfide !
sous

sous des traits si doux, avec cet air d'innocence & de candeur, cacher une ame si fausse....—Encore une fois, elle ne vous a point trompé; elle ne vous aime pas, elle le déclare sans déguisement...—Elle m'aimoit, elle me l'a dit... Mon père, j'en suis certain, elle m'a aimé!..... On l'a séduite, on l'a trompée; peut-être s'abuse-t-elle encore! Ah, si je pouvois la voir! lui parler!..... Laissez-moi partir! que je la voie! que je l'entende!.....—Insensé! reprenez cette lettre, relisez-la, & rougissez d'une passion qui ne peut désormais que vous avilir.—O mon père, je ne me connois plus! plaignez-moi, guidez-moi, je m'abandonne à vous!

Le Baron & le malheureux Théophile passèrent ensemble le reste de la nuit. Théophile ne se coucha qu'un jour: il ne trouva dans son lit ni le sommeil ni le repos, & le soir il s'enferma dans sa chambre, & ne parut point, parce que son père avoit du monde à souper. Le lendemain, Théophile se retrouva seul avec le Baron; & en lui promettant d'oublier Olimpe, il ne parla que d'elle: tantôt il la dépeignoit sous les traits d'un monstre digne de toute sa haine; tantôt il cherchoit à l'excuser, & vouloit du moins lui conserver un reste d'estime.

Mais, en effet, Maman, interrompit Caroline, je ne trouve pas qu'Olimpe soit méprisable. S'il est vrai qu'elle n'eût jamais aimé Théophile, on ne pouvoit l'accuser

d'inconstance : d'ailleurs, Olimpe étoit sans fortune, Théophile en avoit une considérable, & cependant Olimpe ne vouloit point l'épouser, parce qu'elle ne croyoit pas pouvoir le rendre heureux. Je trouve cela noble....—En supposant qu'Olimpe n'eût jamais aimé Théophile (ce qui ne paroît pas bien prouvé) ne lui avoit-elle pas dit qu'elle l'aimoit ? n'avoit-elle pas reçu sa foi & promis de s'unir à lui ?...—Cela est vrai ; mais elle dit que sa Tante l'avoit forcée de prendre cet engagement.—Dès qu'elle avoit pu se décider à épouser Théophile par obéissance, elle auroit dû, après la mort de sa Tante, persister dans cette résolution, par respect pour sa parole. Enfin, si Théophile lui eût inspiré une aversion invincible, que ne l'avoit elle dit à sa Tante ? Que n'avoit-elle demandé du temps, ou même déclaré qu'elle ne pouvoit consentir à cette union ? Elle n'étoit pas sous l'autorité sacrée d'une mère, ce qui eût rendu sa résistance plus excusable....—Oui, je commence à comprendre qu'elle avoit tort.....—Souvenez-vous sur-tout que rien ne peut jamais nous dispenser de remplir les engagements que nous avons contractés. Cette phrase, *l'engagement que j'ai pris n'étoit pas volontaire*, est une excuse que la conscience désavoue, & que la probité n'a jamais fait valoir. Vous savez que votre parole doit être inviolable, que vous ne pouvez la trahir sans vous déshonorer :

rer :

rer; préférez donc, s'il le faut, la mort à l'infamie d'y manquer. En un mot, si la crainte, si les menaces vous arrachent une promesse, n'ajoutez pas à cette foiblesse la honte ineffaçable qu'imprime la parjure. Mais revenons à Théophile.

Le Baron n'épargnoit rien pour le distraire de sa douleur. Il le menoit souvent chez la Vicomtesse de Lisbé, maison brillante où se rassembloit la meilleure compagnie. La Vicomtesse avoit une fille âgée de dix-sept ans, & dont le Baron vanitoit avec enthousiasme la figure & la grâce. Cependant, Mademoiselle de Lisbé n'étoit point jolie; mais la recherche de sa parure annonçoit la prétention de le paroître. Elle parloit beaucoup, rioit souvent, dansoit bien: on savoit d'ailleurs qu'elle avoit des maîtres de toute espèce; c'en étoit bien assez pour autoriser les amis de la maison à dire que Mademoiselle de Lisbé étoit *piquante, jolie, aimable, & remplie de talens*. Mais Théophile ne lui donnoit pas de semblables éloges, il la trouvoit *affectée, maniérée*; il étoit excédé de ses rires forcés, choqué de sa coquetterie; & elle lui paroissoit surtout insupportable, lorsque, malgré lui, il se rappeloit la conversation remplie de charmes & les grâces naturelles d'Olimpe.

Sur la fin de l'hiver, Théophile entra dans le régiment du frère de Mademoiselle de Lisbé; & au printemps, il suivit son Co-

lonel à sa garnison. Au bout de cinq mois, il revint à Paris : son père lui retrouva le même fond de mélancolie. Cependant il remarqua, avec plaisir, qu'il ne parloit plus d'Olimpe. Près d'un an s'étoit écoulé depuis que Théophile avoit quitté le Limousin. Il n'y avoit que huit jours qu'il étoit revenu de sa garnison, lorsqu'un soir le Baron l'emmena dans son cabinet, & lui fit part de l'intention où il étoit de le marier incessamment. Il ajouta qu'il desiroit lui faire épouser Mademoiselle de Lisbé. A ces mots, Théophile avoua sans détour, qu'il avoit un éloignement invincible pour le mariage ; & de plus, une aversion particulière pour Mademoiselle de Lisbé. Le Baron lui détailla avec emphase tous les avantages brillans de l'établissement qu'il lui proposoit. Théophile l'écouta froidement, & répondit qu'il n'avoit d'autre ambition que celle de se distinguer. Alors le Baron se fâcha, & il déclara qu'il avoit donné sa parole à la famille de Mademoiselle de Lisbé. Théophile, consterné autant que surpris, demanda du temps pour se déterminer à former un engagement si contraire à son inclination ; & il ne put obtenir qu'un délai de huit jours. Retiré dans sa chambre, Théophile passa une partie de la nuit à réfléchir sur son sort. Il se rappela tous les éloges que le Baron donnoit depuis si long-temps à Mademoiselle de Lisbé ; ses liaisons intimes avec la
famille

famille de cette jeune personne ; liaisons formées avant que le Baron eût reçu la lettre d'Olimpe. Beaucoup d'autres circonstances se retracèrent à sa mémoire, qui lui persuadèrent qu'il y avoit eu de l'artifice dans la conduite du Baron, & qu'il avoit formé le projet de lui faire épouser Mademoiselle de Lisbé, dans le temps même où il paroïssoit vouloir remplir ses engagements avec Olimpe. Mille soupçons confus s'offrirent alors à son esprit ; il imagina qu'il n'étoit pas impossible qu'on eût soustrait ses lettres, & peut-être celles d'Olimpe, & qu'enfin on ne fût parvenu à le perdre auprès d'Olimpe, tandis qu'on la calomnioit auprès de lui.

Il ne se livra pas sans scrupule à des soupçons si outrageans pour son père ; mais chaque réflexion sembloit les confirmer ; & ne pouvant supporter une semblable incertitude, il prit la résolution de partir secrètement la nuit suivante, & d'aller en Limousin s'expliquer avec Olimpe elle-même. Il ignoroit absolument la destinée d'Olimpe ; depuis six mois il n'avoit pas même osé prononcer son nom. Il frémissait en pensant qu'il la trouveroit peut-être mariée. Mais cette crainte affreuse ne put le retenir. Le lendemain il sut cacher à son père son agitation & son trouble. Il confia une partie de son secret à au des ses amis, qui lui donna un de ses gens pour l'accompagner ; &

sur les deux heures après minuit, il sortit furtivement de la maison de son père; il monta à cheval, & prit la route du Limousin.

Il alla droit à Tulle : il y arriva au déclin du jour. Il descendit dans une Auberge, & questionna en tremblant son hôte sur Olimpe. Il apprit avec une joie inexprimable qu'Olimpe n'étoit point mariée; mais cette joie fut bien troublée par tout ce que l'hôtesse lui dit d'ailleurs. Elle lui conta que personne ne doutoit qu'Olimpe n'eût aimé le frère de son amie; qu'elle étoit restée huit mois chez cette dernière; & qu'enfin le jeune homme auquel elle avoit sacrifié l'établissement le plus avantageux, n'ayant pas voulu l'épouser, Olimpe, au désespoir, s'étoit décidée à retourner dans son Couvent, mais que les religieuses ayant refusé de la recevoir, elle étoit partie pour Uzerche; qu'elle s'étoit réfugiée chez son Tuteur, qui avoit une Terre aux environs d'Uzerche; que cette dernière démarche achevoit de la perdre dans l'opinion publique, parce que son Tuteur n'étoit point marié; qu'on le regardoit comme un homme sans principes & sans mœurs, & qu'il avoit chez lui une femme déshonorée, avec laquelle Olimpe vivoit dans la plus grande intimité. Malgré cet affreux détail, Théophile persista dans la résolution de voir Olimpe,

Olimpe, & il partit sur le champ pour Uzerche.

On le conduisit à la Terre du Tuteur d'Olimpe. Il laissa ses chevaux dans le village : il s'enveloppa d'une redingote, mit sur sa tête un chapeau rabattu ; & avec un trouble impossible à dépeindre, il prit le chemin du Château. On lui dit à la porte que le Maître de la maison étoit absent depuis plus de six semaines, qu'il n'y avoit au Château que Madame du Rocher (cette femme dont l'hôtesse avoit parlé) & Mademoiselle Olimpe. Il étoit huit heures du soir. Théophile traversa une grande cour fort obscure. Il rencontra une servante qui le conduisit à l'appartement d'Olimpe. Son émotion étoit si vive, qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes ! &, malgré le desir qu'il éprouvoit de revoir Olimpe, il ne fut pas fâché de ne point la trouver dans sa chambre, afin de pouvoir respirer un moment. La servante, à laquelle il se garda bien de dire son nom, sortit pour aller chercher Olimpe, & Théophile resta seul. Il ne put regarder sans attendrissement & sans intérêt tous les objets qui l'environnoient : le clavecin d'Olimpe, son écritoire, sa toilette, & sur-tout son serin enfermé dans une cage. Il reconnut dans l'instant ce petit oiseau qu'Olimpe avoit reçu de lui la veille de leur séparation. Eh quoi, pauvre petit animal, s'écria Théophile, tu venois de moi.

&

& cependant Olimpe a pu se conserver ! En disant ces mots, Théophile, attendri malgré lui, ouvrit la cage, prit l'oiseau & le mit dans son sein. Le serin se débattant sur le cœur palpitant de Théophile, prononça distinctement ces mots : *J'aime Théophile.....* Ces paroles retentirent jusqu'au fond de l'âme de Théophile. Eperdu, hors de lui, il n'oisoit croire qu'il eût bien entendu, lorsque l'oiseau répéta encore deux fois de suite : *J'aime Théophile.. ..* Ah, je n'en puis douter maintenant, s'écria Théophile ! Quoi, ces mots si chers, c'est Olimpe qui les a dictés ! Combien de fois elle a dû les répéter pour les apprendre à cet oiseau ! & elle pensoit, hélas, que je ne les entendrois jamais !.... Olimpe ! chère Olimpe ! vous êtes fidelle à vos premiers sermens ! Vous êtes innocente !.... Sans doute vous me croyez coupable, & cependant vous m'aimez encore ! Vous gardez cet oiseau ! vous daignez l'écouter !.... En disant ces paroles, Théophile baisoit avec transport le petit serin, & le baignoit de larmes, & l'oiseau, à qui l'on n'avoit appris qu'une seule phrase, répondoit aux caresses passionnées de Théophile, en battant des ailes, & en répétant toujours : *J'aime Théophile.*

Tout-à-coup Théophile tressaille, il entend marcher, il ne peut méconnoître le pas léger d'Olimpe, & croit reconnoître encore jusqu'au bruit que fait sa robe en marchant !

.... Il

.....Il s'élance vers la porte : cette porte s'ouvre, Olimpe paroît. Théophile se précipite à ses genoux. Le serin s'échappe des mains de Théophile, & vole dans les bras de sa maîtresse en prononçant le nom de *Théophile*. Olimpe pousse un cri perçant, elle veut fuir ; Théophile l'arrête. Pâle & tremblante, Olimpe tombe sur une chaise, elle est prête à s'évanouir ; elle n'a pas la force de proférer un seule parole. Théophile, toujours à ses pieds, ne peut s'exprimer que par des pleurs. L'oiseau seul conserve la faculté de parler ; & charmé de revoir sa maîtresse, il redit mille fois sa leçon.Olimpe troublée, confuse autant qu'irritée, rompt enfin le silence ; & d'une voix entrecoupée : Ne croyez que moi, dit-elle, je dois vous haïr, vous mépriser ; j'ai dû vous oublier.....Olimpe ! au nom du Ciel, daignez m'entendre !....Je suis libre, je suis fidèle : on nous a trompés l'un & l'autre ; cet oiseau chéri vient de me faire connoître mon erreur. Ecoutez à votre tour ma justification !....—Mais comment pourrez vous vous justifier de n'avoir pas répondu à mes lettres ?.. Vos lettres !.. Je n'en ai pas reçu une seule, & je vous en ai écrit plus de vingt !..

Ces mots achevèrent de dissiper les doutes d'Olimpe : elle avoit trop d'innocence & de candeur pour n'être pas facile à persuader. Elle ne put retenir ses larmes ; & levant les yeux au Ciel : Ah, Théophile, dit-elle,

LES VEILLES

elle, puisque vous êtes toujours le même, je ne me plaindrai plus des trahisons & des perfidies que j'ai éprouvées ! Ces paroles rendirent Théophile le plus heureux des hommes. Après avoir exprimé sa joie & sa reconnoissance, il entra dans le détail de tout ce qui lui étoit arrivé. Olimpe l'écoula avec autant de surprise que d'attendrissement. Ensuite, reprenant la parole, elle lui dit que, dénuée de guides & de conseils, elle n'avoit pas cru faire une démarche nuisible à sa réputation, en se rendant aux instances de son amie qui la pressoit d'aller loger chez elle : que d'ailleurs elle n'avoit alors aucun doute sur la parfaite honnêteté de cette jeune personne ; que dans le Château de son amie, toujours renfermé dans sa chambre avec son ferin, elle n'y avoit reçu qu'un de ses parens, qui, sous le voile de l'intérêt & de l'amitié, cachoit les plus noirs desseins ; qu'elle avoit pris de la confiance en cet homme : qu'elle lui avoit fait part du chagrin qu'elle éprouvoit de ne point recevoir de nouvelles de Théophile ; & qu'enfin ce perfide confident lui avoit annoncé que Théophile ne l'aimoit plus, & qu'il étoit amoureux de Mademoiselle de Lisbé. Il me montra, poursuivit Olimpe, plusieurs lettres de M. votre père, qui achèverent de me convaincre que l'honneur seul pourroit vous déterminer à remplir vos engagements avec moi. Alors je n'hésitai point

point à rompre sans retour avec vous ; & trop fière pour vous laisser voir les sentimens de mon cœur, j'écrivis la lettre que vous avez lue. Accablée de tristesse, & croyant vous haïr, cet innocent petit oiseau me devint odieux. Je ne pouvois plus écouter sans colère ce que j'avois eu tant de plaisir à lui apprendre. Un soir j'ouvris ma fenêtre, & je lui rendis la liberté. Après l'avoir ainsi sacrifié, malgré moi je le regrettai. J'en rougissois ; mais cherchant à me persuader que je l'aimois pour lui-même, je me levai au milieu de la nuit, je rouvris ma fenêtre, je l'appelai mille fois ; ce fut en vain, il ne revint pas ; je passai le reste de la nuit à le pleurer ; & le lendemain matin je descendis dans le parc. Je m'assis, & je pleurois, quand tout-à-coup j'entendis une petite voix plaintive prononcer doucement le nom de *Théophile*..... Imaginez quel fut mon saisissement !..... voilà, Théophile, le seul mouvement de joie que j'aie éprouvé dans votre absence !... Je trouvai mon pauvre petit serin sur un rosier : il avoit souffert ; il étoit tremblant, effarouché, & le rosier étoit couvert des plumes qu'il avoit perdues. Je le repris, je le soignai, & je me décidai à le garder jusqu'au moment où j'apprendrois votre mariage. J'étois bien déterminée à ne jamais vous revoir ; mais en même-temps je renonçois à tout engagement, & au fond de l'ame je ne pouvois me persuader

persuader que vous fussiez capable d'en former un nouveau. Je me disois : Il aura des remords, il ne pourra se résoudre à épouser celle qu'il me préfère. Je n'accorderai point de pardon, je serai inflexible ; mais je puis bien conserver mon serin ; il ne le fera jamais. Je cacherai mon serin à tous les yeux, moi seule je l'entendrai parler !..... Telles furent les raisons que je me donnai à moi-même pour m'autoriser à garder mon cher petit oiseau.

Je restai fix mois chez mon amie. Durant cet espace de temps, l'indigne confident que j'avois choisi me proposa de m'épouser. Alors il me devint justement suspect. Je lui déclarai que je ne le verrois plus. Pour se venger, il m'apprit qu'on déchiroit sa réputation ; que la personne chez laquelle j'étois avoit perdu la sienne, & qu'on m'accusoit d'aimer son frère. Je ne regardai des avertissemens si tardifs que comme des calomnies. Cependant j'examinai avec attention la conduite de mon amie, & bientôt mes yeux commencèrent à s'ouvrir. Je pris la résolution de retourner à Tulle, dans le Couvent que j'avois si imprudemment quitté. Les Religieuses, prévenues contre moi, ne voulurent pas me recevoir. Humiliée, trahi, abandonnée, & soutenue par ma seule innocence, je vins dans cette terre demander des conseils à mon Tuteur. Mon intention n'étoit que de le

prier de m'accorder un asyle, parce que la décence ne me permettoit pas de demeurer avec un homme qui n'avoit point de femme chez lui; mais je fus plus heureuse que je ne l'avois espéré. En arrivant ici, je trouvai mon Tuteur prêt à partir pour un voyage de deux mois; il me présenta à une Dame de ses parentes, qui a éprouvé de grands malheurs, & qui est retirée dans ce château pour quelques mois. Madame du Rocher (c'est son nom) me paroît aussi aimable qu'elle est vertueuse. Elle m'a conté son histoire, qui feroit le sujet du Roman le plus intéressant, & je compte demeurer ici tant qu'elle y restera.

Olimpe cessa de parler. Théophile, attendri autant qu'ému, fut un instant sans répondre; ensuite poussant un profond soupir: Hélas! dit-il, nous ne devons attribuer nos malheurs qu'à cette innocence, à cette candeur touchante qui vous caractérisent! ...Ce sont ces vertus angéliques qui ont fourni des prétextes pour vous noircir & pour vous colomnier: ce sont elles qui vous aveuglent!... Par exemple, vous croyez être ici dans un asyle honnête & sûr?...— Eh bien?...— Eh bien, cette femme que vous estimez est l'objet le plus méprisable! ...— Juste Ciel!...— Ce qu'on m'en a dit à Tulle vient encore de m'être confirmé dans la maison même que j'habite dans ce Village.

O ma Tante ! s'écria Olimpe, en fondant en larmes, je n'ai senti en vous perdant que la douleur qu'inspire la plus tendre affection & la plus juste reconnoissance ; mais je ne comprenois pas encore toute l'étendue de mon malheur !....insensée, je ne savois pas à quel point un guide m'étoit nécessaire !....Eh quoi, avec des intentions si pures on peut détruire sa réputation, on peut se perdre ?.....Il est donc impossible que l'amour de la vertu puisse tenir lieu d'expérience !....Au nom du Ciel ! calmez-vous, interrompt Théophile ; songez que tous nos maux sont finis ; nous sommes désabusés l'un & l'autre. L'engagement le plus sacré, le plus saint, nous lie....—Mais votre père veut le rompre, il a soustrait mes lettres & les vôtres avant même qu'on eût cherché à me noircir....—N'en doutez pas, il a voulu d'abord éprouver nos sentimens l'un pour l'autre ; ensuite il a cru des rapports infidèles, & cette erreur, justifiée par de fausses apparences, est l'excuse de sa conduite. Mais quand il apprendra tout ce que vous m'avez dit, quand il saura seulement l'histoire du petit serin, vous le verrez, soyez-en sûre, vous conjurer lui-même de remplir un engagement que la reconnoissance, l'honneur, & l'amour me rendent également cher.

On croit facilement ce qu'on désire, surtout lorsqu'on a dix-sept ans. Olimpe ne douta point que le Baron, en connoissant

son

son erreur, ne brûlât du desir de réparer son injustice. Tranquillisée sur l'avenir, elle s'occupa du présent. Elle ne vouloit plus rester chez son Tuteur; mais quel asyle choisir en attendant que Théophile se fût expliqué avec son père? Elle ne connoissoit que deux ou trois vieux amis de sa Tante, qu'elle avoit absolument perdus de vûe depuis la mort d'Euphrasie, & qui surement prévenus contre elle, refuseroient de la recevoir. Il n'y avoit point de Couvent à Uzerche, enfin, elle se décida à partir le lendemain pour Brives (a), de s'y mettre dans un Couvent, & d'y attendre des nouvelles de Théophile, qui, de son côté, retourneroit le même jour à Paris. Théophile obtint d'Olimpe qu'elle le recevrait encore le lendemain, & qu'ils ne partiroyent l'un & l'autre qu'après avoir concerté ensemble toutes les mesures qu'ils avoient à prendre. De retour à son auberge, Théophile apprit de fâcheuses nouvelles. Son laquais lui dit qu'il avoit vu rôder autour de la maison quatre ou cinq hommes qui paroissoient être déguisés, & qui avoient fait beaucoup de questions à leur hôte.

Comme le laquais achevoit ce récit, Théophile entendit du bruit. On va venir m'arrêter, s'écria-t-il; en disant ces mots,

(a) Surnommée *la Gaillarde*, à cause de l'agrément de sa situation. Cette Ville est à 118 lieues de Paris.

il saisit deux pistolets chargés, & il s'avance vers la porte. Dans cet instant il vit paroître l'homme d'affaires de son père, qu'il avoit laissé à Paris. M. Dumond, dit Théophile, venez-vous me chercher de la part de mon père ? Oui, Monsieur, répondit M. Dumond, un peu déconcerté à la vue des pistolets. Avez-vous le projet de m'emmener de force, reprit Théophile ?.... — Monsieur.... j'espère.... que votre soumission pour M. de Baron... mais enfin... je ne dois pas vous cacher que.... je suis porteur d'un ordre du Roi.... — Un ordre de mon père eût suffi. Il veut que je vous suive, je vous suivrai ; mais je vous déclare que je ne partirai point sans avoir revu la personne pour laquelle je suis venu ici.... — Monsieur..... — Point d'objections, elles seroient inutiles.... — Mon ordre porte de vous faire partir sur le champ.... — Un devoir sacré me retient pour quelques heures..... Il faut que je retourne au château. Il est onze heures, les portes du château maintenant sont fermées, tout le monde est couché ; je ne veux ni faire de scène, ni sur-tout causer d'effroi, ainsi je ne réveillerai personne. Par conséquent, je passerai la nuit ici, dans l'attitude où vous me voyez. A la pointe du jour je me rendrai au château, j'y resterai trois quarts-d'heure ; ensuite je vous suivrai.... — M. votre père sera fort mécontent..... — Il daignera m'entendre & m'excuser.

.... Je

.....Je prends tout sur moi. Vous pouvez, Monsieur Dumond, si vous voulez, m'attendre dans cette chambre. Je n'ai nulle envie de vous échapper, & même je vous donne ma parole d'honneur de ne le pas tenter.

M. Dumond voyant Théophile fermement décidé à ne partir que le lendemain, & à ne pas quitter ses pistolets, consentit à l'attendre. Il s'établit dans un cabinet voisin; & Théophile passa le reste de la nuit à se promener dans sa chambre, & à réfléchir à la conversation qu'il auroit avec Olimpe. Aussitôt que parut l'aurore, Théophile appela M. Dumond, & lui proposa de le suivre, s'il le desiroit, jusqu'aux portes du château. M. Dumond fit encore quelques représentations; mais Théophile montra tant de fermeté, que M. Dumond fut obligé de céder. Accompagné de deux hommes, il suivit de loin Théophile, qui promit de ne rester qu'une heure avec Olimpe. En arrivant au château, Théophile apprit qu'Olimpe venoit d'en sortir. Le château étoit situé à un quart de lieue de l'Eglise où reposoient les cendres d'Euphrasie. Olimpe, la veille, étoit convenue avec Théophile qu'elle le recevrait à dix heures, & qu'ensuite elle partiroit pour Brives. Elle avoit voulu, avant de s'éloigner des environs d'Uzerche, rendre un dernier hommage à la mémoire de sa tante.

Malgré les murmures de M. Dumond, Théophile quitta sur le champ le château, & fut retrouver Olimpe. En entrant dans l'Eglise, il s'arrêta à la porte pour contempler Olimpe, seule au milieu du chœur, & prosternée sur le tombeau d'Euphrasie. Cet objet intéressant, la sainteté du lieu, la vue de cette Eglise, où, sans la mort d'Euphrasie, Théophile aurait reçu la foi d'Olimpe, un spectacle & des souvenirs si touchans, firent sur le cœur de Théophile la plus profonde impression. Il s'avança vers Olimpe. Au bruit qu'il fit en marchant, Olimpe leva la tête, & lui montra un visage baigné de larmes. Théophile approche, & tombe à genoux à côté d'elle. Olimpe, surprise de le voir, & sur tout frappée de l'altération qu'elle remarque dans ses traits, le regarde avec un étonnement mêlé d'effroi. Théophile saisit une des mains d'Olimpe, & la serrant fortement dans les siennes : O respectable Euphrasie ! dit-il, d'une voix étouffée, hélas, si vous viviez, c'est ici que j'aurois reçu cette main chérie que vous m'aviez promise ! C'est ici qu'un serment sacré eût uni pour toujours le sort d'Olimpe à celui de Théophile !..... Ah, du moins ce serment si cher sera prononcé sous ces voûtes !.... Oui, je jure, Olimpe, de n'être jamais qu'à vous, j'en atteste l'Etre suprême qui nous entend & qui lit dans mon cœur...
...Arrêtez, s'écria la tremblante Olimpe,
arrêtez

arrêtez Théophile ! craignez, hélas, craignez de faire un serment téméraire !....— C'est parce qu'il est inviolable que je le prononce avec transport !....—Et si votre père le réprouve !....—Il n'en a pas le droit : peut-il vouloir briser des nœuds qu'il a formés lui-même ?...Olimpe, s'il est vrai que vous m'aimiez, daignez m'en donner la preuve la plus chère. Dans cette Eglise où nos parens promirent de nous conduire, devant cet Autel où j'ai dû recevoir votre foi, enfin, sur la tombe révérée de celle qui vous tint lieu de mère, & qui vous ordonna de m'accepter pour époux, promettez-moi d'unir votre destinée à la mienne !.... Ah, qu'exigez-vous, dit Olimpe ? Hélas, pouvons nous disposer de nous-mêmes.... En disant ces mots, Olimpe voulut retirer sa main, cette main tremblante que Théophile retenoit dans les siennes....Olimpe, s'écria Théophile, voulez-vous m'abandonner ? Formez-vous le projet de renoncer à moi ? ...Craignez mon désespoir !... Le ton dont il prononça ces paroles fit tressaillir Olimpe, elle pâlit, & jetant sur Théophile un regard languissant & timide : Eh bien, dit-elle, d'une voix foible, je m'engage par les mêmes sermens que vous venez de faire.... A ces mots, Théophile joignit les mains, en remerciant, dans les termes les plus passionnés, & le Ciel & la triste Olimpe, qui, toujours pâle, interdite, & troublée par de funestes

funestes pressentimens, les yeux fixement attachés sur la tombe, partageoit les sentimens de Théophile, mais sans pouvoit goûter la joie qu'il éprouvoit.

Dans cet instant, le Sacristain entrant dans l'Eglise, Théophile supplia Olimpe de lui accorder un moment d'entretien chez le Curé, dont la maison étoit à côté de l'Eglise, & Olimpe s'y laissa conduire. Là, Théophile instruisit Olimpe de l'arrivée de M. Dumond. Cette nouvelle consterna Olimpe. Ah, Théophile, dit-elle, en versant un déluge de pleurs, quel serment m'avez-vous arraché ! & dans quel moment ? lorsque votre père irrité vous rappelle pour vous ordonner de m'oublier !.... Vous oublier ! interrompit Théophile, vous êtes à moi, la mort seule peut nous désunir. Chère Olimpe, bannissez des craints outrageantes pour mon père ; quand il vous connoitra, quand l'amour, l'honneur, & la vérité vous auront justifiée par ma voix, il approuvera mes sentimens : il m'aime, il n'est ni vil ni barbare !.... Mais il est ambitieux ! — L'ambition peut-elle l'emporter sur la justice & sur la nature ? Je suis sûr d'obtenir son consentement ; je ne crains que des délais, des retardemens.... Vous pourriez dissiper toutes mes inquiétudes. — Comment ? En osant me suivre à Paris. — Que dites-vous ? ... — Cette proposition ne peut blesser ni la décence, ni votre délicatesse :

catelle : nous ne partirons point ensemble.—Et quel seroit mon asyle à Paris ?....— J'y puis disposer de la maison d'un de mes amis ...—Quoi, loger chez un homme, & sans doute chez un homme de votre âge ?... Non, jamais !.... Ici Théophile, pour déterminer Olimpe, se permit un mensonge : il dépeignit Derval comme un grave personnage d'un âge mûr ; & il assura qu'il étoit également respectable par son expérience & par son caractère. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous ne le verriez point, il ne seroit pas chez lui, & vous ne resteriez dans sa maison que vingt-quatre heures tout au plus. Durant ce temps je chercherois un appartement dans un Couvent.... Enfin, je ne puis me résoudre à vous quitter ; il ne m'en a déjà que trop coûté pour être séparé de vous. Mon père ne peut rien opposer à tout ce que j'ai à lui dire ; mais ne nous exposons point à devenir encore les victimes de quelques nouveaux artifices. Au nom du Ciel, Olimpe, suivez votre époux ! suivez l'heureux mortel auquel le plus saint des sermens vous engage, afin que dans l'instant même où j'aurai le consentement de mon père, vous puissiez paroître, & qu'il soit impossible de nous tromper, ou de trouver des prétextes pour différer de nous unir. Ah, dit Olimpe, que sont devenues toutes mes résolutions ! Cette nuit, en pensant à vous, je m'affligeois que mon indiscret petit serin

vous

vous eût fait connoître des sentimens que je devrois cacher : je me repentois de vous avoir écouté si long-temps ; je me décidais à ne plus vous revoir aujourd'hui, à partir avant l'heure que je vous avois indiquée..... Hélas ! dans l'Eglise même où vous m'avez surprise, au pied de l'autel où je promettois à Dieu de sacrifier, s'il le falloit, un malheureux penchant, ma bouche a prononcé l'imprudent serment que vous m'avez dicté !....& maintenant vous exigez que je vous suive, que j'aie m'exposer aux mépris, aux refus de votre père qui me rejette !..... — Vous oubliez toujours qu'il est dans l'erreur, qu'il sera désabuse...Olimpe, rendez-lui plus de justice ! Vous le verrez à vos pieds, n'en doutez pas !.....Enfin, vous n'êtes plus à vous-même, nous sommes engagés l'un à l'autre par des nœuds que nul pouvoir humain ne peut rompre.....Ne nous séparons plus !.....Olimpe !.....les momens nous sont chers !... On m'attend....il faut que je vous quitte....Je vais partir désespéré, si vous refusez de me suivre....Eh quoi, s'écria douloureusement Olimpe, vous ne me laissez pas même le temps de réfléchir sur les conséquences d'une démarche si téméraire !..... Ah, Théophile, vous abusez de votre ascendant sur moi !....

Olimpe n'en put dire davantage, ses larmes lui coupèrent la parole. Théophile redoubla ses instances, & il obtint enfin la promesse

promesse qu'il sollicitoit avec tant d'ardeur. Olimpe reçut de lui l'adresse de la maison où elle devoit descendre à Paris, sous un nom supposé. Elle s'engagea, en pleurant, à le suivre & à partir le lendemain. Alors Théophile, au comble de ses vœux, fut rejoindre M. Dumond. Il monta avec lui dans une chaise de poste qui les attendoit, & il prit sur le champ la route de Paris. Il partit le plus satisfait de tous les hommes, n'imaginant pas qu'il fût possible que son père, après l'avoir écouté, désapprouvât ses sentimens. Mais à mesure qu'il approchoit de Paris ses espérances s'affoiblissoient; il se rappeloit avec effroi l'ambition & la conduite artificieuse de son père. Le doute, la crainte, l'inquiétude succédoient insensiblement à sa sécurité, & il arriva à Paris dans un état de découragement qui différoit peu du désespoir. Il étoit neuf heures du soir lorsqu'il entra dans la maison paternelle.

Le seul accueil des domestiques ne lui annonça que trop l'indignation de son père, il ne vit que des visages mornes & sévères. Les uns venoient l'examiner avec un curiosité maligne; plusieurs haussioient les épaules en le regardant; d'autres s'arrêtoient gravement pour le laisser passer en baissant les yeux d'un air triste & consterné. Personne ne lui parloit. Au haut de l'escalier, il trouva le vieux Valet-de-chambre du Baron, qui, lui remit mystérieusement un billet.

Théophile

Théophile voulut entrer chez son père. Non, Monsieur, dit le Valet-de-chambre, d'une ton brusque, vous ne pouvez le voir aujourd'hui...—Quoi, mon père refuse de m'entendre?...—Il vous écrit...Ah, je suis perdu, s'écria Théophile! En disant ces paroles, il prit le chemin de sa chambre, & là il ouvrit, en tremblant, le billet du Baron; il y trouva ces mots:

“ Un ingrat, un rébelle n'est plus mon
 “ fils, vous n'êtes maintenant que mon pri-
 “ sonnier. Je ne vous verrai point que
 “ vous ne m'ayiez formellement promis par
 “ écrit une obéissance sans bornes.”

Théophile, après avoir lu ce terrible arrêt, frappé comme d'un coup de foudre; demeure un moment immobile; ensuite rassemblant toutes ses forces: eh bien, dit-il, je resterai prisonnier! mais bientôt une réflexion douloureuse anéantit tout le courage de Théophile. Olimpe devoit arriver dans deux jours; qu'imagineroit-elle en ne voyant pas Théophile? Cependant, comme il avoit pensé qu'il ne pourroit peut-être pas s'échapper sur le champ pour aller prévenir Derval (cet ami chez lequel Olimpe devoit loger) le laquais que ce même ami avoit prêté à Théophile étoit chargé d'une lettre qui contenoit le détail du service que demandoit Théophile. Sans nommer Olimpe, Théophile apprenoit à Derval, qu'une jeune personne, sous le nom de Madame de Forlis, arriveroit

arriveroit chez lui sous deux jours, & qu'il s'agissoit de la loger pour vingt-quatre heures seulement. Le laquais, muni de cette lettre, s'étoit séparé de Théophile après avoir passé les barrières, en promettant d'aller porter la lettre au moment même. Certain qu'Olimpe seroit logée, si par hasard elle arrivoit le lendemain, Théophile se décida à passer deux jours sans faire de réponse à son père, espérant que cette apparence de fermeté pourroit engager le Baron à se montrer moins sévère, & enfin à le recevoir sans imposer de conditions.

Théophile passa ces deux mortels jours renfermé dans sa chambre, se flattant à toute heure que son père viendrait ou l'enverroit chercher : chaque fois qu'un domestique entroit pour le servir, chaque fois qu'on ouvrait la porte, il se levoit en tressaillant, il croyoit entendre la voix de son père, ou il croyoit qu'on lui apportoit l'ordre de descendre chez lui. Vers le milieu du second jour, son agitation devint plus violente encore; l'idée qu'Olimpe arriveroit vraisemblablement le soir même, la rendoit insupportable. Il étoit dans cette situation, lorsqu'un nouvel incident détruisit toutes ses irrésolutions. Le laquais qui le servoit, fort mécontent que Théophile eût donné sa confiance à un valet d'emprunt, montrait, depuis le retour de son jeune maître, autant d'insolence que d'humeur. Il découvrit avec

beaucoup de joie que le Baron avoit fait renfermer à Bicêtre ce même domestique qui avoit suivi Théophile, & il n'eût rien de plus pressé que d'apprendre cette nouvelle à Théophile....Et depuis quand, demanda Théophile en tremblant?...—Oh, le jour même de votre arrivée! l'ordre étoit obtenu d'avance. Le pauvre garçon vous a quitté aux barrières, & à deux pas de-là il a été arrêté & conduit sur le champ en lieu de sûreté.

Cette nouvelle acheva d'accabler Théophile. Si Olimpe étoit arrivée, Derval n'étant pas prévenu ne l'auroit sûrement pas logée; que pense-t-elle? qu'étoit-elle devenue? D'ailleurs, si l'on avoit fouillé le laquais arrêté, le Baron auroit vu la lettre que Théophile écrivoit à Derval; toutes ces réflexions étoient désespérantes. Théophile voulant enfin connoître son sort, prit le seul parti qui pouvoit lui rendre la liberté, & lui assurer les moyens d'offrir un asyle à Olimpe, ou de la tirer peut-être, du plus mortel embarras, en supposant qu'elle fût arrivée. Il écrivit à son père; sa main tremblante traça en frémissant ce peu de mots: *Mon père, je vous promets une obéissance sans bornes; mais du moins daignez m'écouter.* Un instant après avoir envoyé ce billet, Théophile entendit frapper à sa porte; c'étoit le valet-de-chambre de son père qui venoit le chercher.

Pâle,

Pâle, tremblant, hors de lui, mais décidé à feindre, Théophile descendit au moment même chez le Baron, qui vint au devant de lui, l'embrassa, le prit affectueusement par la main, & le fit asseoir à côté de lui. Il y eut un instant de silence, causé par un embarras mutuel. Cependant le Baron, tâchant de prendre un air ouvert & satisfait : Mon fils, dit-il, oublions le passé ; vous me promettez une obéissance sans bornes, j'y compte, & je vous rends ma confiance & ma tendresse. Je me doute bien que la personne que vous avez vûe dans le Limousin, n'aura rien épargné pour vous séduire & vous aigrir contre moi : elle vous aura sans doute appris que ses lettres & les vôtres ont été soustraites. Voilà le seul artifice que je me sois permis. Votre intérêt & ma tendresse pour vous en font l'excuse. Du reste, je n'ai rien exagéré dans tout ce que je vous ai dit d'une personne que sa conduite a rendue indigne de vous. Je suis bien sûr qu'elle a su vous persuader qu'elle est innocente ; mais elle n'a pu nier qu'elle avoit perdu sa réputation. La dernière retraite qu'elle a choisie, son intimité actuelle avec la plus vile des femmes, achevent de la flétrir ; ainsi, que sa conduite soit l'effet de l'imprudence ou du vice, elle est déshonorée, & il suffit : son alliance seroit un opprobre pour vous. D'ailleurs, je n'avois pris un engagement avec sa Tante que sous la condition expresse

qu'elle feroit son héritière. Euphrasie est morte fans lui laisser son bien ; circonstance qui, de droit, annulle la parole que j'avois donnée.

A ce discours, dicté par l'ambition, la cupidité, & la mauvaise-foi, Théophile auroit pu répondre : que le Baron exagéroit les torts d'Olimpe, que sa réputation étoit attaquée, mais non perdue sans retour ; que son âge, la malheureuse indépendance dont elle avoit joui, dispoient à l'indulgence tous les gens raisonnables ; qu'il étoit surtout injuste de la condamner sans l'entendre ; qu'il avoit été plus étrange encore de la rejeter, de soustraire ses premières lettres avant qu'on eût pu la croire coupable : qu'à l'égard du manque total de fortune, le Baron avoit senti lui-même qu'il étoit impossible d'alléguer cette raison pour rompre des engagemens pris avec tant d'éclat & d'une manière si solennelle, & pour détruire des sentimens si profonds ; puisque dans le temps de la mort d'Euphrasie, il n'avoit pas même fait mention de ce prétexte de manquer à sa parole ; prétexte que les lois admettroient peut-être, mais que la vertu & l'honneur, toujours plus sévères & plus délicats que la loi, dédaigneroient de faire valoir. Qu'enfin, en supposant qu'Olimpe eût hérité de sa Tante, comme il n'y auroit toujours eu alors aucune proportion entre ce petit héritage & la fortune actuelle du Baron,

ron, cet événement n'eût rien ajouté aux convenances d'intérêt. Théophile fit toutes ces réflexions ; mais voyant, à n'en pouvoir douter, que le parti du Baron étoit irrévocablement pris ; & d'ailleurs, brûlant d'impatience d'obtenir sa liberté, de sortir & de voler chez Derval, il ne répondit rien, & ne s'occupa que du soin de pénétrer si le Baron avoit eu connoissance de la lettre adressée à Derval, & dont le laquais de ce dernier s'étoit chargé. Il fut bientôt rassuré à cet égard.

Déguisant ses mortelles inquiétudes & le chagrin le plus amer, sous un air humble & soumis, Théophile, d'une voix basse, assura son père de son obéissance. A ces mots, le Baron l'embrassa encore. Le plus pressant remords fit sentir à Théophile dans ce moment combien il est affreux de tromper, & sur-tout un père, lors même que l'injustice, l'artifice, & la violence semblent y forcer. Mon fils, dit le Baron, vous connoissez mes engagements avec la famille de Mademoiselle de Lisbé, il faut les remplir & sans délai. Ces paroles firent frémir Théophile ; & le Baron n'ayant pas l'air de le remarquer, Madame de Lisbé, poursuivit il, est à Versailles, elle reviendra après-demain ; le soir même vous serez présenté à sa fille en qualité d'époux ; le lendemain on signera les articles. Mon père, répondit le malheureux Théophile, je vous le répète, je suis prêt à vous obéir. Cette nouvelle assu-

rance valut à Théophile des éloges qui achevèrent de lui percer le cœur. Enfin voyant clairement, d'après cette conversation, qu'on n'avoit pas remis au Baron la lettre écrite à Derval, il en vint à l'objet qui le touchoit le plus dans ce moment. Puis-je sortir dès ce soir, dit-il ; j'ai grand besoin de dissipation, puis-je aller voir mes amis ? Vous êtes libre, reprit le Baron ; je ne vous cache pas que, jusqu'à votre mariage, vous serez observé, mais vous êtes le maître de sortir. J'exige seulement que ce soit en voiture, & que vos gens vous suivent.

Théophile profita avec empressement d'une permission qu'il attendoit avec tant d'impatience. Pendant qu'on met les chevaux de Théophile, voyons ce qui se passe chez son ami Derval. Il avoit chassé ce jour-là ; il étoit revenu de la chasse à trois heures, & il avoit donné à dîner à sept ou huit jeunes gens de ses amis. Cette société, aussi bruyante qu'étourdie, devoit passer la journée chez Derval. Vers la fin du repas, dans l'instant où le vin de Champagne commençoit à échauffer toutes les têtes, un domestique vint dire à Derval qu'une Dame en voiture demandoit à entrer dans la maison. Et quel est son nom, dit Derval ? — Elle s'appelle Madame de Forlis. O Ciel ! interrompit Pulchérie, c'étoit le nom supposé d'Olimpe ! Justement, reprit Madame de

de Clémire, c'étoit Olimpe elle-même, qui, croyant Derval prévenue, s'attendoit à être reçue dans la maison, & à y loger vingt-quatre heures, tandis que le grave & respectable Derval (car c'est ainsi que l'avoit peint Théophile) en seroit absent. Madame de Forlis ? dit Derval en riant, c'est un nom de Comédie ; mais quelle tournure a-t-elle, cette Madame de Forlis ?.... — Elle est toute jeune & fort jolie.... Qu'elle vienne ! qu'elle vienne ! s'écria tout la compagnie. Je vais la chercher, reprit le laquais, & je suis fort trompé si je ne l'ai pas déjà vue, il y a trois ou quatre ans, chez Audinot : elle dançoit dans les Ballets, à ce que je crois. En disant ces mots le laquais sortit.

Olimpe avec sa femme-de-chambre dans sa voiture, attendoit à la porte ; elle voit les battans de cette porte s'ouvrir, sa voiture entre dans la court, un laquais vient la recevoir ; il la conduit & la fait passer par un petit escalier dérobé. Olimpe tremblante, troublée, & fatiguée du voyage, s'appuyoit sur le bras de sa femme-de-chambre, grosse & grande Limousine, fille d'un laboureur, & qui avoit conservé le ton, le langage, & les manières d'une bonne & franche paysanne. Elle tenoit d'une main le paquet de nuit de sa maîtresse, & de l'autre bras elle traînoit Olimpe, qui ne pouvoit se soutenir. Enfin, après avoir traversé un long corridor, le laquais ouvre une porte, il se retire. Olimpe
& sa

& sa femme-de-chambre passent cette fatale porte qui se referme sur elles. Mais figurez-vous, s'il est possible, la surprise & le saisissement d'Olimpe, en se trouvant tout à-coup au milieu d'une troupe de jeunes gens à moitié ivres, & dont le plus vieux n'avoit pas vingt-cinq ans ! Elle fait un cri perçant, elle veut fuir ; on l'arrête, on l'entoure : O Ciel, s'écrie-t-elle, où suis-je ! Messieurs, mon postillon s'est trompé ; je croyois entrer dans la maison d'un homme respectable, de M. Derval..... Cette épithète d'homme *respectable* excita de grands éclats de rire.

Derval s'avança : On ne vous a point trompée, Madame, dit-il, en affectant un air grave, car c'est moi qui suis ce Derval. A ces mots Olimpe resta pétrifiée & prête à s'évanouir ; elle s'appuya sur le dos d'un fauteuil. Mais elle est véritablement charmante, continua Derval ; *it is a romantic girl indeed* (a), dit un autre, qui étoit resté seul à table, & qui buvoit encore : réellement, ajouta un troisième, sa petite sauvagerie, naturelle ou non, lui sied fort bien..... Oh, Catherine ! dit Olimpe, d'une voix étouffée, Catherine, tirez-moi d'ici !.... Je suis fâché, s'écria l'homme qui étoit à table, que la suivante s'appelle Catherine, le nom n'est pas

(a) C'est une romanesque fille : expression souvent employée dans les Romans Anglois.

Romantic . . . Venez, Mademoiselle, dit la femme-de-chambre, donnez moi le bras, laissons-là tous ces étournaux. Ici les risées & les moqueries recommencèrent. On ne manqua pas aussi de remarquer que la *suivante* appeloit *Madame de Forlis*, Mademoiselle. Olimpe confondue, anéantie, fit en chancelant un mouvement pour s'échapper ; Derval la retint par sa robe. Allons donc, dit-il, c'est assez jouer la crainte & l'embarras, restez avec nous de bonne grâce. Comme il achevoit ces mots, Olimpe, accablée de honte & saisie d'effroi, sentit que ses jambes tremblantes ne pouvoient plus la soutenir, & elle tomba sur un chaise. Dans ce moment, un valet-de-chambre paroît, & s'adressant à Derval en riant : Monsieur, dit-il, il y a là-bas le petit laquais de *Madame de Forlis* qui traîne un grande portemanteau, & qui nous demande dans quelle chambre *Madame* doit coucher, parce que son intention est de s'établir ici. A ces paroles tout le monde à la fois éclata de rire : Il y a dans ce procédé, dit Derval, un fond de gaîté & une aisance qui me charment ; & puis cette manière de faire connoissance abrège les complimens & le cérémonial. Là dessus un des jeunes gens remarqua que la *suivante* portoit le paquet de nuit de sa maîtresse, ce qui donna lieu à de nouvelles plaisanteries également plattes & insultantes. Enfin, Derval s'asseyant auprès d'Olimpe,

limpe, saisit une de ses mains & la baissa. Alors Olimpe rappela tout son courage, l'indignation & la colère l'emportèrent sur la honte ; elle se leva, & s'arrachante impétueusement des mains de Derval, elle s'élança à l'autre bout de la chambre : là, voyant une porte, elle l'ouvrit, elle sortit & se trouva dans une galerie ; cependant Derval la suivoit ; Olimpe se mit à courir de toutes ses forces, & avec une telle vitesse que Derval ne put l'atteindre. Au bout de la galerie Olimpe appercevant un cabinet entrouvert, s'y précipite ; elle ferme la porte sur elle, & après avoir mis les verrouils, elle va tomber sur un canapé, & donne un libre cours à ses pleurs. Derval frappe en vain en disant mille extravagances ; enfin, il menace de faire enfoncer la porte : Olimpe frémit, elle ouvre la fenêtre ; mais cette fenêtre, à un second étage, ne donnoit que sur le jardin ; n'importe, Olimpe désespérée se décide à se précipiter dans le jardin si Derval force la porte du cabinet. Déjà elle s'appretoit à monter sur le balcon, lorsque, n'entendant plus la voix de Derval, elle s'arrête & se contente de s'asseoir sur la fenêtre. Un instant après, sûre que Derval n'étoit plus dans la galerie, elle imagina qu'il étoit allé chercher ses gens afin de faire enfoncer la porte : O malheureuse Olimpe ! s'écria-t-elle, en répandant un torrent de larmes, où t'ont conduite ton imprudence
& ta

& ta crédulité ! indignement trompée, trahie, abandonnée, réduite à choisir entre la mort & l'infamie.... Je n'hésiterai pas !... Hélas, en perdant la vie qu'aurai-je à regretter !... La mort me délivrera des sentimens funestes qui font mon tourment & ma honte !... Que dis-je ?... qui, moi ? je pourrois aimer encore le perfide seducteur qui, en me promettant un asyle honorable & sûr, m'a fait venir dans cette horrible maison !... Je ne puis croire qu'il ait eu l'affreux dessein de m'exposer à tant d'affronts, de me perdre : sans doute des raisons que j'ignore le justifient à cet égard.... Mais enfin il m'a trompée : il m'avoit peint cet indigne Derval comme un homme respectable !....

Olimpe, en prononçant ces derniers mots, tressaille & s'arrête ; elle entend marcher dans la galerie, elle se met à genoux sur la fenêtre.... Ciel, dit-elle, on va forcer cette porte ! O mon Dieu, daignez me pardonner mes fautes ; ma conduite fut imprudente, mais mon cœur est pur ! Approuvez, ô mon Dieu, une résolution désespérée que l'honneur m'inspire !... Comme Olimpe achevoit cette prière, elle entend prononcer son nom, & elle reconnut, avec une joie inexprimable, la voix de sa femme-de-chambre qui lui crioit d'ouvrir la porte, & qu'elle le pouvoit sans aucun danger. Olimpe hésita quelques instans. Alors Catherine lui protesta que Derval & ses amis venoient de sortir de la

maison. Olimpe courut à la porte & l'ouvrit : aussi-tôt un homme s'avance impétueusement, & se précipite aux pieds d'Olimpe éperdue, qui reconnoît Théophile. A cette vue elle se recule avec indignation, ses forces épuisées l'abandonnent entièrement, & elle tombe évanouie dans les bras de sa femme-de-chambre.

En reprenant l'usage de ses sens, le premier objet qui frappa ses regards, ce fut Théophile, baigné de larmes, & à genoux devant elle. Olimpe détourne la tête, & s'adressant à Catherine : soutenez-moi, dit-elle, sortons de cette odieuse maison. La femme-de-chambre répondit que Derval n'y étoit plus, & n'y reviendrait que lorsqu'Olimpe en seroit partie. Dans ce cas, dit Olimpe, il peut y rentrer tout-à-l'heure. Eh quoi, reprit Théophile d'une voix basse & tremblante, refuserez-vous de m'écouter ? A ces mots, Olimpe éclata : elle accabla Théophile des plus cruels reproches. Théophile, consterné, l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut cessé de parler, il prit la parole : il dit que s'il en avoit imposé sur l'âge & le caractère de Derval, du moins Derval étoit le seul homme sur la discrétion duquel il pût compter ; qu'il avoit de grands défauts ; mais qu'il étoit ami fidèle & sûr : ensuite Théophile supplia Olimpe d'écouter sans témoins le détail de tout ce qu'il avoit éprouvé depuis son retour à Paris.

Après

Après beaucoup de résistance, Olimpe consentit à renvoyer Catherine dans la chambre voisine. Alors Théophile, certain qu'il dissiperoit la colère d'Olimpe, puisqu'elle consentoit enfin à l'entendre, commença le triste récit des persécutions qu'il avoit éprouvées. Il ne déguisa & ne cacha rien, pas même la promesse formelle qu'il avoit faite l'épouser Mademoiselle de Lisbé. Olimpe, à ce détail, pâlit, & malgré elle ses yeux se remplirent de pleurs. J'en atteste le Ciel, poursuivit Théophile, s'il n'eût fallu perdre que la vie, jamais on n'eût arraché de ma bouche cet affreux consentement désavoué par mon cœur ; mais il falloit ou tromper un moment un père qui abusoit de ses droits, ou perdre ma liberté & la possibilité de voler à votre secours. Hélas ! j'étois loin d'imaginer à quels indignes outrages vous exposoit ma captivité : je n'aurois pu, sans succomber au plus affreux désespoir, me représenter un semblable tableau. Mais je vous voyois arriver dans une Ville inconnue pour vous, & demander un asyle dans une maison où l'on refuseroit de vous recevoir ; c'en étoit assez pour me déterminer à feindre un instant, puisqu'enfin la plus injuste violence m'y contraignoit.

Non, non, interrompit Olimpe, en versant des larmes qu'elle s'efforçoit vainement de retenir ; non vous devez remplir les engagements que vous avez pris avec votre

Tome III. L père !

père!.....—Je remplirai ceux qui furent volontaires. Mon père, en effet, a reçu de moi une parole sacrée; il m'ordonna de m'attacher à vous, je le promis; je serai fidèle à ce serment, le seul qui doit être inviolable....—Et quel est votre espoir?....—Que vous tiendrez le serment solennel que j'ai reçu de vous....—Et le puis-je, grand Dieu! quand vous dépendez d'un père inflexible, quand vous avez promis d'obéir....& dans trois jours!....Ce délai suffit pour nous affranchir à jamais d'une insupportable tyrannie....—Quel peut être votre dessein?.....De vous sacrifier ma fortune, mon état, ma patrie....—Que dites-vous, ô Ciel!... De fuir enfin....—Qu'osez-vous me proposer!....—S'il est vrai que vous m'ayez aimé, vous ne balancerez point; votre foi m'est dûe, c'est un bien qui m'appartient....Vous ne pouvez me la donner que sous un Ciel étranger; osez me suivre en Angleterre....Juste Ciel! interrompit Olimpe, dans quel abîme voulez-vous m'entraîner? Qui, moi! j'enleverois un fils à son père, je consentirois à former des nœuds illégitimes que les lois pourroient briser! Je fuirais avec vous! je vous sacrifierois la décence, ma réputation, & l'honneur! Ah, plutôt mourir!.....Eh bien, s'écria Théophile avec emportement, recevez donc un éternel adieu!....Olimpe, je ne puis vivre sans vous!....en renonçant à moi, vous rompez

pez tous les liens qui m'attachent à la vie.,
A ces mots, Olimpe, pénétrée de terreur,
retint Théophile désespéré, qui faisoit un
mouvement pour sortir. Ecoutez-moi, dit-
elle; cessez de me causer ce mortel effroi
qui me glace !.....Théophile, prenez pitié
de l'état où je suis !....Voulez-vous que la
crainte & l'épouvante m'arrachent un funeste
consentement qui nous perdrait tous deux ?
...—Mais songez-vous à ma situation ; - son-
gez-vous que dans trois jours, si je suis ici,
il me faudra renoncer à ce que j'aime, épou-
ser une personne que je déteste, ou me voir
ravier ma liberté. La Lettre de cachet est
obtenue, vous ne l'ignorez pas....Et vous,
Olimpe, alors que deviendrez-vous ? Pri-
vée du seul ami que vous ayez sur la terre,
exposée à d'affreuses persécutions, pour sui-
vie par la haine, par la vengeance Ah,
fuyons ! dérobons-nous à tant d'horreur....
J'ai déjà tout prévu. Mon plan est formé,
il est sûr....En abandonnant notre Patrie,
nous ne regretterons point la fortune, &
nous n'aurons point à craindre l'indigence ;
je puis, sans blesser l'honneur, vous y souf-
traire....Mais ne perdons plus de temps, il
faut agir, & sans délai....

A ce discours pressant, Olimpe levant
vers le Ciel ses deux mains fortement join-
tes : ô mon Dieu, dit-elle, daignez m'in-
spirer !....Hélas : en vain je desirer un con-
seil salutaire, en vain je sens, je connois ma

foiblesse & mon imprudence; isolée, livrée à moi-même, je vois un précipice entrouvert sous mes pas ! Une main secourable pourroit m'empêcher d'y tomber ; mais je n'ai ni protecteur, ni guide !..... Ah, ma perte est inévitable ! Olimpe, suffoquée par ses larmes, ne put continuer cette triste plainte. Théophile se jette encore à ses pieds, il demande son arrêt ; il jure de renoncer à la vie si cet arrêt n'est pas favorable. Olimpe, épouvantée, prononce avec désespoir la promesse fatale qui fixe à jamais sa destinée.

Mais, dit la Baronne, en interrompant sa narration, la veillée, ce soir, a été beaucoup plus longue qu'à l'ordinaire ; demain vous saurez le reste des aventures de Théophile & de la malheureuse Olimpe. M. de la Palinière vint le lendemain à Champcèry. Comme il devoit y passer quelques jours, les enfans lui contèrent l'histoire de Théophile ; il témoigna le plus grand desir d'en apprendre le dénouement. Jamais les veillées n'étoient suspendues pour lui ; le soir, la Baronne reprit ainsi son récit.

Théophile, après avoir arraché le consentement d'Olimpe, la quitta sur le champ, & la laissa en proie à la plus profonde douleur & au repentir le plus amer.

Théophile retourna chez son père. Il eut assez d'empire sur lui-même pour montrer un visage tranquille. Un entretien qu'il
eut

eut le soir avec le Baron, acheva de rassurer ce dernier, qui ne douta point que Théophile n'eût enfin pris son parti, & que l'ambition & la vanité ne l'emportassent sur l'amour. Il fut d'autant plus crédule, qu'il le jugeoit d'après lui-même. Les ames communes sont souvent dupes de ce calcul. Le lendemain, Théophile parut occupé des soins les plus frivoles. Son père apprit avec un plaisir inexprimable, qu'il avoit passé une partie de le matinée avec des Tailleurs & des Brodeurs, & qu'il n'étoit sorti que pour aller chez un Sellier voir ses voitures neuves. Théophile, sachant à quel point ses démarches étoient observées, eut le courage de ne point aller chez Derval de la journée, & de se coucher sans avoir vu Olimpe. Cette conduite dissipa totalement les inquiétudes de son père, qui se livra à toute la joie qu'un tel changement pouvoit lui causer. Théophile, qui, le jour de l'arrivée d'Olimpe, avoit eu un moment de conversation avec Derval, l'avoit revu depuis en secret chez son Sellier, & lui avoit fait une demie confidence, en ne lui cachant pas le vrai nom de *Madame de Forlis*. Il ajouta qu'elle-même l'avoit déterminé à sacrifier une passion malheureuse, qu'il étoit décidé à épouser Mademoiselle de Lisbé ; qu'Olimpe avoit pris le parti de se rendre dans un Couvent, à douze lieues de Paris, dont un de ses tantes étoit Abbessé,

& qu'elle partiroit dans la nuit; la veille du jour où Théophile devoit recevoir la main de Mademoiselle de Lisbé.

Enfin, le jour de l'entrevue arriva. Le Baron conduisit son fils chez Madame de Lisbé. Théophile composa son visage & son maintien de manière que le Baron fut parfaitement content de lui. On convint que les articles seroient signés le lendemain. En sortant de chez la Vicomtesse, Théophile dit à son père qu'il éprouvoit une agitation qui ne lui permettroit pas de dormir; & que, pour se distraire de ses réflexions, il iroit passer une partie de la nuit au bal de l'Opéra. Le Baron trouva de la franchise & du naturel dans cet aveu, & il l'exhorta lui-même à aller au bal. Théophile ajouta qu'il souperoit chez Derval. En effet, à huit heures du soir, il demanda ses chevaux, & il se renferma dans sa chambre. Là, tombant dans un fauteuil, & ne pouvant plus étouffer des sentimens & des remords qui déchiroient son cœur, il versa un torrent de larmes. En vain il vouloit écarter de son imagination une foule de réflexions accablantes; en vain il cherchoit à se déguiser l'excès de son repentir; ses yeux s'ouvroient malgré lui; l'illusion commençoit à se dissiper, le charme fatal étoit presque rompu; mais, hélas! trop tard. L'infortuné Théophile ne connut enfin ses devoirs & ses égaremens que pour se plonger

ger avec plus d'amertume & plus d'effroi au fond de l'abîme affreux que ses passions avoient creusé. Cependant neuf heures sonnent à sa pendule. Il frémit ! Cette heure, dit-il, sera la dernière que j'entendrai sonner dans la maison paternelle ! . . . ô, cette maison si calme à présent, dans quelle horrible agitation sera-t-elle demain ! . . . Ses sanglots lui coupèrent la parole . . . En fin, rassemblant toutes ses forces, il essuie ses yeux, il s'arme de résolution ; & ne pouvant se résoudre à partir sans embrasser son père, il sort brusquement de sa chambre, & se rend à l'appartement du Baron. Ce dernier s'aperçut qu'il avoit pleuré, & n'en fut pas surpris ; connoissant sa sensibilité, il voulut le consoler par sa tendresse. Mon fils, lui dit-il, je ne vous ai point assez parlé de la reconnoissance que m'inspire votre soumission ; mais croyez que j'en sens vivement tout le prix. O mon cher Théophile ! ta piété filiale assure le bonheur de mes jours ; elle doit assurer encore la félicité de ta vie. Le Ciel exaucera les vœux que je forme pour toi : sa justice sévère poursuit & punit les enfans rebelles ; mais par cette raison même, quelles récompenses, quelles bénédictions un fils, tel que toi, n'a-t-il pas le droit d'attendre ! A ce discours, qui pénétra & déchira le cœur de Théophile, cet infortuné jeune homme, égaré, hors de lui, tombe aux genoux de son père. Le

Baron

Baron attendri, l'embrasse, le bénit.....
Quoi, s'écria Théophile, d'une voix entre
coupée, je reçois dans ce moment.....la bé-
nédiction paternelle !....Ah, mon père, pro-
mettez-moi de ne jamais la rétracter !.....Si
par la suite mes sentimens...ne répondoient
pas à votre attente.....; mon père...alors
plaiguez Théophile..... il sera digne de com-
passion.....; daignez le plaindre, hélas ! ne
le maudissez pas....Je lis dans ton cœur, re-
prit le Baron ; tu crains de ne pas rendre heu-
reuse l'épouse que je t'ai choisie ; mais cesse de
t'abuser, mon fils ; va, ce n'est pas l'amour, ce
n'est pas un sentiment si fragile qui peut ren-
dre fortunée une union qui doit être éternelle.
Je connois ta vertu, ta raison ; je suis sans in-
quiétude. En disant ces mots, le Baron re-
leva Théophile, & l'embrassant tendre-
ment : vous m'avez avoué tantôt, poursui-
vit-il, que vous aviez quelques dettes ; je
vous ai fait donner vingt mille francs, j'y
veux ajouter encore une somme destinée à
vos plaisirs. J'ai dans ce bureau cinq cent
Louis, prenez les, & portez les dans votre
chambre ; ils sont à vous ; c'est un bien
foible témoignage, mon enfant, de la satis-
faction que me cause votre conduite.....Ah,
dit Théophile, je ne puis à ce titre accep-
ter cet argent !.....Non, mon père....ce que
j'ai me suffit. Le Baron, étonné d'une dé-
licateffe dont il ne pouvoit pas connoître le
motif, fit d'inutiles efforts pour engager
Théophil :

Théophile à recevoir cette somme. Enfin, Théophile éperdu s'arrache, en gémissant, des bras de son père. Ce qu'il éprouva en le quittant, en traversant les anti-chambres, & en montant en voiture, est impossible à décrire : & lorsqu'il sortit de la maison, & qu'il songea qu'il n'y rentreroit jamais, il sentit son cœur se briser.... Regrets tardifs, d'autant plus amers qu'ils étoient superflus ! Le malheureux Théophile arriva chez Derval dans un état digne de pitié. Cependant, en revoyant Olimpe, il oublia, du moins pour quelques instans, & sa douleur & ses remords. Olimpe abattue, consternée, gardoit un morne silence. On voyoit sur son visage la trace des maux affreux qu'elle avoit soufferts depuis trois jours. Elle étoit dans un tel accablement, qu'elle n'avoit plus la force de se plaindre, ni même la faculté de réfléchir.

Derval ne soupait point chez lui. Théophile avoit apporté tous ses bijoux, & de superbes boucles de diamans que son père lui avoit données la veille. Il vendit le tout à un Juif. Il n'avoit jamais fait de dettes. Ainsi il possédoit les vingt mille francs que son père lui avoit accordés pour payer des dettes imaginaires. Cet argent, joint à celui qu'il reçut du Juif, forma une somme de quarante mille livres, & que Théophile se promettoit bien d'augmenter, & de faire valoir avec avantage dans le pays commerçant où

où il alloit s'établir. Le Juif, qui partoît le soir même pour l'Angleterre, en demandant son passeport, en avoit obtenu un second pour Théophile & Olimpe, sous les noms de Signor & de la Signora *Andrazzi*. Il remit à Théophile le passeport & le prix convenu pour les bijoux & les diamans, ensuite il partit sur le champ, environ deux heures avant Théophile.

Ma bonne Maman, interrompit César, je suis fâché que Théophile ait fait ce mensonge à son père ; déclarer des dettes qu'il n'avoit pas, & pour avoir de l'argent ; cela est vilain.... — Cette action est sans doute bien blâmable ; cependant Théophile avoit une ame noble & délicate ; vous pouvez en juger par le refus qu'il fit des cinq cent Louis que vouloit lui donner son père.... Oh, oui, son père ne les donnoit qu'à titre de récompense, Théophile ne pût se résoudre à les accepter : ce trait m'a fait plaisir.... L'admirez-vous—Non ; je le trouve tout simple.—Vous avez raison. Théophile avoit vingt mille francs & des diamans, par conséquent Olimpe étoit à l'abri de la misère ; il eût été affreux, dans le moment même où il abandonnoit son père pour toujours, d'accepter un bienfait qu'on ne lui offroit que comme une preuve de la satisfaction qu'inspiroit son obéissance. Il y auroit eu dans cette action la bassesse & la perfidie la plus avilissante : mais reprenons notre histoire.

A mi-

À minuit, Théophile quitta Olimpe, & fut au bal de l'Opéra. Il s'y déguisa, & renvoya ses gens, en leur disant que Derval le rameneroit du bal. Un moment après il sortit masqué, monta dans un fiacre, & retourna chez Derval. Il y trouva une voiture avec des chevaux de poste qu'Olimpe, suivant la convention faite entr'eux, avoit envoyé chercher. Il conduisit, ou plutôt il traîna la tremblante & malheureuse Olimpe dans la chaise de poste, & il partit à l'instant même. Théophile ne fut point poursuivi. Il avoit pris plusieurs précautions qui l'assuroient que, lorsqu'on découvreroit son évasion, le Baron n'hésiteroit pas à croire qu'il ne se fût réfugié en Espagne ; & en effet, cet artifice lui réussit. Il arriva sans accident à Londres. Son premier soin fut d'y chercher un Prêtre Catholique ; au milieu de la nuit, en présence de deux domestiques, il reçut avec transport la main & la foi de la triste Olimpe, qui, baignée de larmes pendant toute la cérémonie, n'offroit en rien l'image d'une jeune personne qui s'unit à l'objet qu'elle aime : elle ne paroïssoit être qu'une victime de l'obéissance.

Quelques jours après son mariage, Théophile ne se croyant pas en sûreté dans une ville remplie de François quitta Londres, & partit avec Olimpe pour Edinbourg. Mais laissons Olimpe & Théophile au fond de l'Ecosse : qu'il vous suffise de savoir qu'ils

qu'ils passèrent les plus belles années de leur jeunesse dans l'obscurité, les regrets, & l'infortune.

Revenons au malheureux père de Théophile. Il fut assez long-temps sans se douter de la fuite de son fils. Théophile étoit parti à l'heure où le Baron se couchoit : le lendemain, en se réveillant, le Baron apprit que Théophile n'étoit pas rentré. Il ne s'en inquiéta point, & il imagina que Derval, en sortant du bal, l'avoit engagé dans quelque parti. Cependant, à dix heures, il envoya chez Derval, & on lui dit que Derval, en quittant le bal de l'Opéra, étoit allé, avec plusieurs de ses amis, dîner à sa maison de campagne, à une lieue de Paris. Alors le Baron n'attendit plus son fils que pour le dîner ; mais à trois heures il commença à s'inquiéter, d'autant plus que Théophile, naturellement sage & réglé dans sa conduite, n'avoit jamais fait de semblables parties. Le Baron, surpris & troublé, monte à cheval, & va lui-même à la maison de campagne de Derval, & là, il apprend que Théophile n'est pas dans la maison. Il ne put tirer d'ailleurs aucun éclaircissement de Derval, qui, dans la crainte de faire une indiscretion nuisible à son ami, répondit avec précaution aux questions du Baron, & lui laissa même croire qu'il avoit passé toute la nuit au bal avec Théophile.

Cette

Cette circonstance rassura un peu le Baron ; il revint chez lui, & s'avisa d'entrer dans l'appartement de son fils. Il en fit ouvrir les armoires, & n'y trouvant ni ses bijoux, ni ses diamants, se rappelant alors l'état affreux où il avoit vu la veille Théophile à l'instant de leur séparation, il ne douta plus de son malheur. Toutes les informations qu'il fit, lui persuadèrent que son fils étoit parti pour l'Espagne. Théophile, avec beaucoup d'art, avoit laissé une foule d'indices qui devoient naturellement produire cette erreur. Aussi le Baron n'hésita point à le croire, & il se décida à passer en Espagne, & à suivre lui-même les traces de son fils. Il partit aussi-tôt, il fit le voyage d'Espagne ; mais la fatigue & le chagrin le forcèrent de s'arrêter à.... Il y tomba dangereusement malade. Sa convalescence fut longue. On l'assura que les eaux de Barège pourroient seules lui rendre la santé, & il se détermina à y passer trois mois. Les réflexions douloureuses qu'il eut le loisir de faire dans cette solitude, aggravèrent encore ses maux. Le repentir le plus amer y vint mettre le comble. Il perdoit un fils unique & cher, & par sa faute ! Il étoit la dupe de tous ses artifices, & la victime de la violence qu'il avoit exercée contre son fils : ce fut alors qu'il connut combien il est dangereux d'abuser de ses droits, & combien il est absurde de sacrifier à l'ambition, la justice,

l'honneur, & la nature. Une fortune immense lui restoit ; mais pouvoit-il en jouir ? Il n'avoit plus de fils ! Il se rappeloit les charmes, la douceur, les vertus d'Olimpe ; il ne pouvoit se dissimuler qu'elle eût fait le bonheur de son fils & le sien : il ne pouvoit condamner dans Théophile une passion qu'il avoit fait naître lui-même ; & ce qui achevoit de le désespérer, c'étoit la certitude que Théophile n'auroit jamais abandonné son père & sa patrie si l'on n'eût voulu le contraindre à former d'autres nœuds. En effet, si le Baron se fût borné à déclarer qu'il ne consentiroit point à l'union de Théophile & d'Olimpe, s'il n'eût pas menacé Théophile de lui ravir à jamais sa liberté s'il s'obstinoit à refuser la main de Mademoiselle de Lisbé, Théophile, en gémissant de l'injustice de son père, se fût soumis à sa volonté ; & s'il étoit vrai qu'Olimpe fût estimable & digne de tout l'attachement qu'elle avoit inspiré, elle eût elle-même, avec le temps, engagé Théophile à sacrifier une passion malheureuse.

Le Baron fit toutes ces réflexions. Il n'avoit jamais formé le projet barbare de faire enfermer son fils ; il n'avoit voulu que l'intimider par cette terrible menace ; il comprit, mais trop tard, que la crainte produit la dissimulation & non l'obéissance. Le malheureux Baron passa quatre mois à Barège, ensuite il revint à Paris, se flattant encore

encore de pouvoir retrouver son fils. Quoique près d'un an se fût écoulé depuis sa fuite, il n'épargna rien pour découvrir le lieu de sa retraite. Il envoya en Angleterre, en Suisse, en Hollande, un homme de confiance qui fit en vain à ce sujet les plus exactes perquisitions. Alors le Baron perdit toute espérance. Il tomba dans une mélancolie profonde. Plusieurs personnes l'exhortèrent à se remarier. Madame de Lisbé, devenue son amie intime, lui répétoit sans cesse qu'une femme aimable pourroit seule lui faire oublier un fils ingrat. Le Baron rejeta d'abord ce conseil ; mais il étoit jeune encore ; il n'avoit pas quarante-cinq ans : isolé, ambitieux, & malheureux, il se laissa séduire aisément. L'offre d'une alliance brillante, le desir d'avoir des enfans, le déterminèrent enfin à épouser Mademoiselle de Lisbé, cette même jeune personne qui avoit dû s'unir à Théophile. Le Baron se flatta qu'elle le dédommageroit des malheurs dont elle étoit la cause innocente ; mais cette illusion dura peu.

L'infortuné Baron ne put s'abuser longtemps sur le caractère de sa femme. Elle avoit assez peu d'esprit pour se vanter de sa coquetterie & de son goût pour l'indépendance. Egalement ignorante & désœuvrée, sa conversation étoit aussi frivole qu'insipide. Elle avoit d'ailleurs tous les vices d'une coquette qui manque absolument d'esprit &

qui ne peut se dissimuler qu'elle n'est pas belle. Elle étoit envieuse, médisante, inégale : elle avoit une mauvaise tête, une imagination déréglée, une ame froide ; enfin, dépourvue de raison, de principes, & de sensibilité, elle ne pouvoit ni faire le bonheur d'un mari, ni profiter des conseils d'une mère, ni même être éclairée par ses fautes & par l'expérience.

Aussitôt qu'elle eut la liberté d'aller seule dans le monde, on ne la vit presque plus chez elle. Elle faisoit des visites, non pour remplir des devoirs, mais pour consommer trois ou quatre heures de la journée. Elle alloit aux spectacles par la même raison. Elle n'aimoit ni la Comédie, ni la Musique ; mais un spectacle dure trois heures, & en entrant dans sa loge elle trouvoit un grand plaisir à penser qu'elle alloit se débarrasser de cet espace de temps. Elle avoit naturellement du goût pour le *Loto Dauphin* ; cependant, quelque attrayant que lui parût ce jeu, elle n'y auroit pas joué d'habitude jusqu'à trois heures après minuit, sans l'idée agréable qu'en se couchant aussi tard, elle se lèveroit le lendemain à une heure, & que par conséquent elle n'auroit point de matinée. C'est ainsi qu'elle calculoit toujours ; & c'est ainsi qu'on voudroit pouvoir abréger sa vie, lorsqu'on ne fait pas faire un utile emploi du temps.

Le Baron, au désespoir, en gémissant de travers de sa femme, se rappeloit souvent, malgré lui, que Théophile n'avoit pris la fuite qu'afin de n'être pas obligé d'épouser cette même personne qui faisoit le tourment du père après avoir causé la perte du fils. O Théophile ! s'écrioit le Baron je ne fus pour vous qu'un tyran ; je vous sacrifiois à ma vanité : le Ciel m'en punit aujourd'hui de la manière la plus sensible & la plus équitable. Ah, je ne sens que trop maintenant, combien je m'étois abusé dans le choix que j'avois fait par vous, & combien votre résistance étoit fondée ! l'orgueil, l'ambition m'aveugloient ; j'en suis doublement la victime. J'ai perdu mon fils, & je souffre toutes les peines qu'il auroit éprouvées s'il m'eût obéi !

Le temps ne fit qu'accroître les chagrins du Baron ; & enfin sa femme se déshonora avec tant d'éclat, que le Baron, de concert avec sa famille, la fit enfermer dans un Couvent, où cette infortunée mourut avant la fin de l'année. Ainsi le Baron vit rompre, au bout de cinq ans, un noeud funeste & justement détesté. Il n'avoit point eu d'enfant de ce second mariage. Il se retrouva plus isolé que jamais. Accablé de tristesse & d'ennui, fatigué de son existence, poursuivi par le souvenir ineffaçable du fils chéri qu'il avoit perdu, il résolut de voyager, & de chercher, dans des pays nouveaux

pour lui, une dissipation qui pût le distraire de ses peines, & l'arracher du moins pour quelque temps à des réflexions déchirantes. Il partit pour le Danemarck. Il vit Copenhague (a), Roschild, Fridericksbourg, l'Isle de Fionie (b), & beaucoup d'autres lieux. Ensuite il se rembarqua sur un petit vaisseau marchand. Un violent coup de vent le jeta sur les côtes de Norwège. Le bâtiment se trouva engagé au milieu d'une multitude de petites Isles. Il fut secouru par les Pilotes-côtiers. On conduisit le vaisseau dans un petit golphe environné d'énormes montagnes qui le mettent à l'abri des vents & des tempêtes. Le Baron descendit dans une maison faisant partie d'un village dont la singularité fixa toute son attention.

Ce village est composé d'une trentaine de maisons, toutes posées sur des points de rochers qui s'avancent dans la mer, & derrière lesquelles s'élèvent jusqu'aux nues des montagnes couvertes de sapins & de genévriers. Chaque habitation est isolée, & séparée de l'habitation voisine par un précipice, ou par la mer. Les maisons sont très-peu distantes les unes des autres; mais elles manquent de communication par terre, à moins que les habitans, en faisant un détour

(a) Située sur la côte orientale de l'Isle de Zelande, à 279 lieues de Paris.

(b) Sa Capitale est Odensee.

excessivement long, ne gravissent des rochers & des montagnes presque inaccessibles. L'été, toutes les relations s'établissent par le moyen des barques qui servent à la pêche, & qui tiennent lieu de voiture pour aller visiter un voisin auquel on peut parler de sa maison, & qu'on ne peut aller voir chez lui sans s'embarquer. Aussi, dans cette petite République, les enfans même savent conduire une nacelle ; on y voit les petits garçons & les jeunes filles délier hardiment la barque attachée à leur maison, prendre un petit aviron, & arriver ainsi chez le voisin. L'hiver, la glace produit une communication plus prompte & plus facile. Ce peuple ne se nourrit que de poisson, de pain de seigle, & d'une espèce de gâteaux faits avec du miel, des raisins secs, & de la farine. Ils sont tous dans la plus grande aisance. Les hommes, excellens navigateurs, ne se marient qu'après avoir voyagé. L'argent qu'ils gagnent durant cette expatriation passagère, sert à embellir leurs maisons, qui sont toutes peintes & vernies extérieurement, & ornées dans l'intérieur comme les plus jolies habitations des villages de Hollande. Aussitôt qu'un jeune garçon revenu ses voyages, a fait choix d'une compagne, il se fixe pour jamais sur le rocher qui l'a vu naître. Il y trouve le bonheur, & ne conçoit pas qu'on puisse le chercher loin de ses parens, de sa femme, & de ses enfans. Tous les habitans
de

de ce village sont vêtus uniformément. Les hommes ont des habits bleus, les femmes portent des justes & des jupons de belle toile blanche, bordés d'un petit galon de soie ou de laine bleu : les jeunes filles n'ont pour coëffures que leurs cheveux nattés & rattachés sur la tête avec une longue épingle d'or. Enfin ce peuple est aussi intéressant par ses vertus & par la pureté de ses mœurs, que par la singularité du lieu qu'il habite (a).

Là maison où le Baron fut reçu, appartenoit à une homme qui parloit bien l'Allemand. Le Baron savoit cette langue, de manière qu'il n'eut pas besoin d'interprète. Cet homme chez lequel logeoit le Baron, étoit un vénérable vieillard, âgé de soixante & douze ans. Il conduisit le Baron dans une petite chambre proprement meublée, & dont la fenêtre donnoit sur la mer. Le Baron fit plusieurs questions au vieillard. Il lui demanda s'il avoit une famille nombreuse ? Oui, grâce au Ciel, répondit le vieillard, j'ai six filles toutes mariées dans ce village ; en outre, j'ai dans ma maison un fils, sa femme, & sept petits enfans.... — Aucun de vos petits-enfans n'est marié ?..... — Pardonnez-moi ; l'aîné est père d'une

(a) L'Auteur tient tous ces détails d'un de ses Amis, qui a passé cinq jours dans ce Village, nommé *D'Ange-Sund*.

filles qui a trois ans...—Ainsi vous voyez les enfans de vos petits-enfans?...—Et j'ai le bonheur d'avoir encore ma mère!—Quel âge a-t-elle?...—Quatre-vingt-quinze ans; mais elle se port bien.....—Loge-t-elle avec vous?...—Assurément...—Je ne doute point que vous ne faissiez le bonheur de sa vie; mais vous, vénérable vieillard, êtes-vous heureux par vos enfans?...—Un bon père pourroit-il ne pas l'être! Les miens ne m'ont jamais donné que de la satisfaction. Je les ai tous élevés de mon mieux; je les ai mariés suivant leur inclination; ils me chérissent, cela est naturel.....—Quoi, jamais aucun d'eux ne vous a désobéi?...—Je n'ai rien exigé d'eux qui ne fût conforme à la raison, ou prescrit par le devoir. Je les ai toujours trouvés dociles. Si j'eusse été tyranique, j'aurois sans doute perdu une partie de mon autorité. Tenez, mon fils aîné, Imarkin, auroit pu causer bien des peines à un père ambitieux. Quand il revint de ses voyages, je lui proposai pour femme la fille de plus riche habitant du village. Mon père, me dit-il, j'y penserai. Quelque temps après, il vint me trouver. Il m'avoua qu'il aimait Kénilia, la nièce de notre voisine. Je lui représentai qu'elle étoit pauvre. Il répéta: Je l'aime; je la vois tous les jours de ma fenêtre travailler, faire tout l'ouvrage de la maison, soigner sa vieille tante. Quand je la rencontre à la pêche,

pêche, & que je veux approcher d'elle, aufitôt elle détourne sa barque ; elle fuit de même tous les garçons du village. Elle est bonne, modeste, laborieuse ; mon père, j'aime Kénilia. Que pouvois-je répondre à cela ? poursuivit le vieillard : mettez-vous à ma place... Auriez-vous sacrifié le bonheur de votre enfant à l'avarice ? Non sûrement : quel cœur de rocher pourroit résister à un fils suppliant qui demande un grâce d'où dépend la félicité de sa vie ? Je donnai mon consentement, mon fils s'unit à Kénilia. Il y a trente ans qu'ils me bénissent avec les transports de la plus vive reconnoissance. Je n'ai point d'enfant plus tendre & mieux né que mon fils Imarkin. Eh bien, depuis son mariage, il m'a avoué que si j'avois voulu forcer son inclination, il auroit été capable de faire quelque folie, de s'embarquer, de prendre la fuite. Voilà les fruits de la tyrannie ; elle produit la désobéissance, la rébellion.

Le Baron n'entendit pas sans trouble & sans émotion un discours qui rouvroit toutes les blessures de son cœur. Après cet entretien, le vieillard conduisit le Baron dans la salle où sa famille étoit rassemblée. Le Baron fut présenté à la bonne vieille grand-mère, âgé de quatre vingt-quinze ans, touchant & respectable objet des soins de la plus tendre affection, ou, pour mieux dire, du culte de toute la famille. Elle étoit assise

assise dans un fauteuil posé au milieu de ses petits-enfans. C'étoit le soir, & l'heure de la Veillée. Imarkin, le fils aîné du Vieillard, placé à côté de sa chère Kénilia, contoit des histoires, des relations de voyages, que les femmes & les filles écoutoient en silence, & qui fixoient toute l'attention des jeunes garçons qui n'avoient pas encore voyagé.

Le Baron considéra pendant quelques instans, avec un attendrissement douloureux, ce tableau intéressant ; ensuite il se retira dans sa chambre. Aussi-tôt qu'il fut seul, mille réflexions désespérantes s'offrirent en foule à son imagination. Hélas, disoit-il, je suis donc réduit à envier le sort de cet obscur Vieillard ! Ce bonheur si pur dont sa famille offre l'image, je l'ai méconnu, sacrifié, je l'ai perdu sans retour.... J'étois père & je n'ai plus de fils !... J'aurois pu, comme ce Vieillard, assurer la félicité de mon fils, jouir de sa reconnoissance, recevoir ses enfans dans mes bras, & voir croître autour de moi son heureuse famille !.... Mais je me suis privé moi-même de mon fils, & je suis seul dans l'univers.

En parlant ainsi, le malheureux Baron se promenoit à grands pas, ses larmes inondoient son visage ; il passa une partie de la nuit dans cette affreuse agitation. Tantôt il se persuadoit que Théophile depuis long-temps n'existoit

n'existoit plus ; il pleuroit sa mort, il voyoit son tombeau ! Tantôt il se le représentoit accablé sous le poids de l'infortune, implorant le Ciel pour son épouse & pour ses enfans ; il croyoit entendre ses gémissemens, ses cris, il frémissait d'horreur & de pitié ! Il maudissoit, il abhorroit l'ambition coupable & l'orgueil insensé qui avoient étouffé dans son cœur & la justice & les plus tendres mouvemens de la nature, & qui le livroient à des regrets superflus & à d'éternels remords. Vers la fin de la nuit, la fatigue & l'accablement forcèrent le Baron à se jeter sur son lit, & au bout de quelques heures ses yeux commençoient à se fermer, lorsqu'il fut réveillé par les chants les plus bruyans, accompagnés de mille cris de joie. Il distingua que ce bruit tumultueux venoit du dehors. Il ouvrit sa fenêtre. Il vit dix ou douze jolies barques, ornées de feuillages & pleines d'hommes, de femmes, & d'enfans, qui chantoient en chœur, & qui paroissoient animés de la joie la plus vive. Cette petite flotte s'avançoit vers la maison qu'il habitoit. Dans cet instant, le Vieillard entra dans sa chambre, & lui apprit que toutes ces nacelles étoient remplies de ses enfans & de ses petits-enfans. J'ai six filles, continua le Vieillard, & vous les voyez-là avec leurs maris & leur famille.

Toute cette troupe vient célébrer le jour de la naissance de ma mère. Chaque année, à pareil jour, fête pareille....Puisse-je la voir, cette Fête si intéressante, jusqu'à la fin de ma vie !....

—Mais votre maison ne pourra contenir tout ce monde.—Hélas, non ! c'est pourquoi nous ne logeons pas ensemble : mais aidés de mes fils & de mes gendres, nous allons porter notre bonne mère dans cette belle barque, décorée de rubans, où vous voyez une espèce de dais, & puis nous la conduirons tous à une lieue d'ici, sur le rivage de la mer ; nous trouverons un bon dîner préparé sous une tente, & nous aurons le plaisir de dîner ensemble à la même table. Nous nous sommes tous levés ce matin avec le jour pour aller pêcher notre dîner. Nous avons du poisson excellent, car Dieu bénit toujours cette pêche. Nos servantes & quelques-unes de nos filles sont restées à la tente pour préparer le dîner. Si vous voulez voir des gens heureux, poursuivit le Vieillard, soyez des nôtres, venez avec nous.

En disant ces paroles, le Vieillard entraîna le Baron, & le mena dans la chambre de la vieille grand'mère. Elle étoit environnée de tous ceux de la famille qui avoient pu entrer. La bonne femme tenoit sur ses genoux un petit enfant nouvellement né.

Tome III.

L

Aussitôt

Aussitôt qu'elle aperçut le Vieillard : viens, mon fils, lui dit-elle, viens donner ta bénédiction à l'enfant qui nous est né ce matin. Notre chère *Vellia* ne pourra se trouver cette année au repas de famille. Elle est accouchée pendant qu'on étoit à la pêche. Mais, regarde le charmant présent qu'elle nous envoie ! A ces mots, le Vieillard, attendri, prit l'enfant dans ses bras, il le baïsa & le rendit à la vieille grand'mère, qui ne pouvoit se résoudre à s'en séparer. Elle le contempla encore avec un ravissement inexprimable pendant quelques instans, & ensuite elle consentit à partir. Le Vieillard, aidé de ses fils & de ses gendres, enleva sa mère dans un fauteuil, & elle fut ainsi portée dans sa barque, la seule qui eût un baldaquin & qui fut ornée de rubans.

Quand la vénérable vieille fut placée dans sa nacelle, les chants, les cris, & les acclamations recommencèrent. C'étoit le signal du départ. On fit l'honneur au Baron de le placer dans le bateau de la mère (car c'est ainsi que tous les enfans appeloient la bonne vieille) & après trois quarts-d'heure de navigation la petite flotte débarqua. Les femmes & les jeunes filles qui étoient restées sous la tente afin de préparer le dîner, accoururent sur le rivage pour recevoir la mère ; alors toute la famille se trouvant rassemblée, aussitôt que
la

la mère fut sortie du bateau, son fils se mit à genoux devant elle, & il lui demanda sa bénédiction pour lui & pour tous leurs enfans : à ces paroles, *la mère* élevant vers le Ciel ses mains tremblantes : ô mon Dieu, dit-elle, accordez à mon fils, jusqu'à son dernier moment, la félicité dont vous m'avez fait jouir ! Que ses enfans soient toujours pour lui ce qu'il a été constamment pour moi ! Mon Dieu, bénissez-les, tous ces enfans qui font le charme de mes vieux jours. & payez à mon fils soixante & douze ans de bonheur que je dois à sa tendresse & à ses vertus ! En achevant ces paroles, cette bonne & respectable mère laissa tomber ses bras sur le cou de son fils, les plus douces larmes coulèrent de ses yeux, & se mêlèrent à celles que répandoit l'heureux Vieillard ; tous les enfans en pleurant s'élancèrent vers la mère & le fils, & tous furent embrassés par eux avec la plus tendre & la plus vive affection. Après cette cérémonie touchante, on se rendit sous la tente, on se mit à table, & la joie innocente & pure, la gaieté franche & naïve, succédèrent à l'attendrissement si doux qu'on venoit d'éprouver. Le repas fini, on porta *la mère* dans une prairie charmante, où l'on joua à différens petits jeux qui furent terminés par des courses & des danses. Enfin au déclin du jour on se rembarqua & l'on reconduisit *la mère* dans sa maison.

Tout ce que le Baron souffrit dans le cours de cette journée ne peut se dépeindre. Son cœur se déchiroit à la vue des tableaux ravissans, & de ce bonheur si pur qui excitoient en lui des regrets & des remords si cuisans ; cependant, malgré l'amertume de ses réflexions, il ne quitta pas sans attendrissement ses respectables Hôtes & ce fortuné séjour. Il se rembarqua & partit de l'*Angelund* plus malheureux & plus à plaindre que jamais. Le vaisseau fit voile pour la Hollande, & le Baron arriva à Amsterdam vers la fin du mois d'Août. Il y resta quelques jours, & se rendit ensuite à Utrecht. Il se trouvoit alors à deux lieues de l'habitation des *Frères Moraves*. On appelle ainsi une société nombreuse d'hommes & de femmes, réunis ensemble dans une vaste & magnifique maison, située à l'entrée d'un agréable village, nommé Zast. Le Baron voulut voir cet établissement digne à tous égards d'exciter la curiosité d'un Voyageur. Le Baron arriva à Zast à trois heures après midi ; un des Administrateurs de la maison se chargea de le guider. C'étoit un ancien *Frère Morave* qui parloit bien François, & qui répondit avec autant d'esprit que de politesse aux questions du Baron. Après avoir vu les salles d'assemblées des femmes & celles des hommes, le Baron demanda à son conducteur si les *Frères-unis* recevoient indifféremment

féremment parmi eux des étrangers de toutes les nations? Oui, reprit le Frère Morave, *de toutes les Nations Chrétiennes...* Cependant vous êtes Calvinistes?...—C'est ici la religion dominante; mais toutes les autres Sectes y sont tolérées...—Qu'exigez-vous de ceux que vous admettez dans cette maison?...—Des mœurs pures, l'amour du travail & de la paix...—Vous y recevez des gens mariés?...—Oui; outre les salles que vous avez vues, nous avons dans un autre corps-de-logis des gens mariés. Chaque ménage est établi dans un appartement commode...—Pour être reçu ne faut-il pas savoir un métier?...—Oui; ou bien avoir un talent utile, comme, par exemple, le dessin, la gravure, ou la peinture, & l'argent nécessaire pour fournir aux frais du premier établissement. On n'exige ni talens, ni la pratique d'un métier des personnes qui ont des pensions, c'est-à-dire, de quoi vivre dans l'aisance sans être obligées de travailler...—Vous faites sans doute des informations sur la conduite de ceux qui se proposent?—Assurément; à moins qu'un des Administrateurs ne réponde de la personne qui desire être reçue parmi nous.

Ce séjour heureux & tranquille est un asyle sûr contre la tyrannie: quiconque est opprimé dans sa patrie, peut, en changeant de nom, & en s'adressant aux Anciens, avec

quelques recommandations, être reçu parmi nous, & y vivre à jamais ignoré & plaisible. Sans doute que ce lieu a servi plus d'une fois de refuge à la vertu malheureuse & à des Amans persécutés. D'ailleurs, on y trouve le premier des biens, une liberté parfaite. Nul vœu ne nous enchaîne, nulle contrainte ne nous retient ; nous sommes les maîtres de voyager, de revenir dans cette maison, ou de la quitter pour toujours ; mais venez, poursuivit l'Administrateur, venez voir le lieu le plus intéressant de notre habitation. A ces mots, le Baron sortant d'une profonde rêverie, se remit en marche, & suivit son guide qui le conduisit aux boutiques. Tout le rez-de-chaussée des différens corps-de-logis de cette vaste maison est entièrement rempli de boutiques, où l'on voit le divers métiers auxquels se consacrent les Frères & les Sœurs. Ces boutiques sont charmantes ; on y trouve de tout, orfèvrerie, étoffes, souliers, meubles, porcelaines, tableaux, &c. (a). Tous les logemens des Frères & Sœurs sont au-dessus de ces boutiques.

Le Baron admira le coup-d'œil brillant & animé que formoit cet amas immense de boutiques réunies ensemble. En sortant de

(a) Presque toutes les femmes font de la dentelle très-jolie. On ne marchandé point. *Les Frères-unis* n'ont qu'un prix, & ce prix est toujours fort raisonnable,

chez un ébéniste, il passa devant la boutique d'un dessinateur, & il y entra. Un jeune enfant de huit ans, assis devant un comptoir, gardoit seul cette boutique. Il lisoit, il avoit la tête penché, & dans cette attitude, ses cheveux retombant en grosses boucles sur son front, cachotent une partie de son visage. Il se leva en appercevant le Baron & son conducteur, & secouant sa tête en arrière pour se débarrasser de ses cheveux, il découvrit entièrement un si beau visage & une physionomie si charmante, que le Baron, frappé, resta un moment immobile de surprise. L'enfant, avec une manière enfantine, pleine de grâces, vint se jeter dans les bras du Frère Administrateur, qui conduisoit le Baron, en l'appelant *son ami*. Quoi, dit le Baron, cet enfant est François? Non, reprit l'Administrateur, il est Anglois; mais il parle déjà trois ou quatre langues; & puis il est si doux, si carressant; il a tant d'application, tant de desir d'apprendre;... c'est l'enfant gâté de la maison, tout le monde ici chérit *Polydore*....—Il s'appelle Polydore?...—Oui; c'est son nom de Baptême....C'est aussi le mien, reprit le Baron; hélas, charmant enfant, poursuivit-il, puisse-t-il pour son bonheur n'avoir jamais avec moi d'autre conformité!....Le ton & l'air du Baron, en prononçant ces paroles, attirèrent l'attention du jeune Polydore; il regarda le Baron fixement, & tout-à-coup il s'approcha

s'approcha vers lui sur la pointe des pieds, en levant la tête, & avançant son visage pour l'embrasser. Le Baron, touché de ce mouvement, prit l'enfant dans ses bras, & le serrant contre son sein avec émotion :.... Aimable enfant, s'écria-t-il, que son père est heureux !... Pourtant, reprit Polydore en soupirant, il ne l'est pas !... Non, sans doute, ajouta le Frère Morave, il a perdu un femme qu'il chérissoit ; mais il trouve dans cet enfant, dans la vertu, dans l'étude, les seules consolations qu'on puisse goûter après un semblable malheur.

Pendant ce discours l'enfant versa quelques larmes que lui arrachotent le souvenir de sa mère. Le Baron, attendri, embrassa encore Polydore, & s'asseyant il le retint sur ses genoux. Le Frère Morave voyant que le Baron s'établissoit dans la boutique, lui demanda la permission de le quitter pour une demie-heure, & sortit. Le Baron seul avec Polydore, regardoit cet enfant en silence, qui, de son côté, le considéroit avec une extrême attention. Au bout de quelques minutes, Polydore saisissant une des mains du Baron, la baisa avec l'expression la plus touchante. Eh quoi, charmant enfant, dit le Baron, vous lisez donc dans mon cœur, vous y voyez donc tout ce que vous m'inspirez ? Je vous aime, reprit Polydore....—Vous m'aimez !...—Oh sûrement, & vous ne devineriez pas pourquoi !...—Comment ?....
—C'est

—C'est que vous ressemblez à mon Papa. A ces mots, le Baron éprouva un battement de cœur si violent, qu'il fut un instant sans pouvoir proférer une seule parole; enfin, levant les yeux au Ciel: O Dieu! s'écria-t-il, puis-je espérer....dois-je me flatter.... Ce rapport singulier, le nom donné à cet enfant, l'intérêt surnaturel qu'il m'inspire.... tout semble m'annoncer....ah! parlez, Polydore! où est votre père? conduisez-moi vers lui....—Il m'a quitté pour aller voir un instant un de nos Frères qui est malade.... —Où loge ce Frère?...—A côté de notre chambre, au-dessus de cette boutique.—Al-lons-y.—J'y consens. Alors le Baron se leva; Polydore, le tenant toujours par la main, sortit avec lui, ferma la boutique, & conduisit le Baron dans une petite chambre, dans laquelle ils trouvèrent une vieille servante, que Polydore chargea d'aller chercher son père.

Le Baron, agité d'un tremblement universel, s'assit. Il tenoit toujours Polydore par la main. L'excès de son trouble & de son inquiétude donnoit à sa physionomie un air d'égarement qui intimidait Polydore. Cet enfant n'osoit plus lever les yeux sur lui. Ils gardoient l'un & l'autre un profond silence, lorsque tout-à-coup on entendit marcher. Voilà Papa! dit Polydore avec joie. Le Baron rougit, pâlit; il se lève, il retombe sur sa chaise; la porte s'ouvre....

Un

Un homme s'avance : le Baron jette en tremblant sur cet inconnu un regard avide & curieux ; neuf ans de souffrances, ses peines, ses remords, tout est oublié ; il reconnoît son fils !..... Théophile est à ses pieds.

Théophile éperdu, & respirant à peine, se voit avec transport dans le bras de son père : un sentiment si naturel suspend pour un instant la tristesse profonde qui l'accable. Il sent les larmes de son père couler sur son visage ; il entend ce père redoutable & chéri répéter en pleurant les noms de Théophile & de Polydore ; il lui semble qu'il reçoit une nouvelle existence ; mais cependant le souvenir le plus douloureux vient corrompre sa joie & mêler une amertume affreuse à des moments si doux.

Quand le Baron & Théophile eurent recouvré la faculté d'exprimer ce qu'ils ressentoient, ils se dirent mutuellement à-peu-près les mêmes choses. Ils avoient éprouvé l'un & l'autre les remords les plus déchirans ; leurs torts réciproques étoient oubliés ; il ne se rappeloient que leur repentir. Théophile à genoux imploroit sa grâce, tandis que son père, baigné de pleurs, le conjuroit de lui pardonner la violence & la tyrannie, funestes causes de tous leurs malheurs. Enfin, le Baron, après avoir embrassé mille fois Théophile, prit le jeune Polydore dans ses bras, & il rendit Théophile aussi heureux qu'il pouvoit l'être désormais,

en

en prodigant à cet enfant les caresses du plus tendre père. Théophile contemploit avec ravissement son cher Polydore sur le sein de son père ; mais, au milieu de ses transports, plus d'une fois le nom d'Olimpe échappa de sa bouche. On voyoit alors sur son visage l'expression de la douleur succéder à celle de la joie ; & c'est ainsi qu'il trouvoit dans son bonheur même de nouveaux sujets de peines & de regrets.

Lorsque le Baron fut un peu plus calme, il remarqua avec un surprise douloureuse le changement affreux de la figure de Théophile. Son cœur seul avoit su le reconnoître ; ses yeux auroient pu s'y méprendre. Théophile n'étoit que dans sa trentième année ; mais une maigreur excessive, une pâleur effrayante, ôtoient à son visage l'air de jeunesse qui auroit dû l'embellir encore : le temps ne détruit que la fraîcheur & la beauté ; le malheur change l'expression de la physionomie. Théophile n'avoit plus le même regard. On cherchoit en vain dans ses yeux le feu brillant qui les animoit autrefois. Sa figure morne & languissante ne peignoit plus que l'abattement & la mélancolie. Le Baron ne considéra pas avec moins d'attendrissement les objets qui l'entouroient. La chambre où Théophile avoit passé plusieurs années, ces murs dépouillés d'ornement & de tapisseries, le lit de sanglé de Théophile, celui de Polydore... tout ce qui

I

s'offroit

s'offroit à ses regards ranimoit dans son ame les regrets les plus douloureux. Enfin le Baron, pressant dans ses mains la main de Théophile : Partons, cher Théophile, lui dit-il, ne différons plus ; arrachons-nous de cet asyle obscur où vous avez gémi si longtemps, de cette chambre dont l'aspect blesse mes yeux & déchire mon cœur. Venez revoir votre patrie, venez conduire votre fils dans la maison paternelle,

Mon père, reprit le triste Théophile, quand vous daignez me pardonner & reconnoître mon fils, je dois vous consacrer ma vie Je vous suivrai sans doute Mais souffrez que, pour la dernière fois, je conduise Polydore sur le tombeau de sa malheureuse mère ! . . . Théophile s'arrêta, ses sanglots lui coupèrent la parole. Le Baron ne put lui répondre que par des pleurs. Ces larmes que répandoit le Baron touchèrent vivement Théophile : O mon père, s'écria-t-il, honorez-vous sa mémoire d'un regret paternel ! . . . Va, reprit le Baron, je partage ta douleur ! . . . A ces mots, Théophile embrassa son père avec transport : Hélas, dit-il, vous auriez pu l'aimer, l'adopter, & elle n'est plus ! . . . En disant ses paroles, Théophile s'arracha des bras du Baron, & prenant Polydore par la main, il sortit précipitamment.

Tandis que l'infortuné Théophile, pour la dernière fois, baignoit de larmes le tombeau

beau d'Olimpe, le Baron donnoit les ordres nécessaires pour son départ ; & après avoir pris congé des Administrateurs, le Baron, Théophile, & Polydore montèrent en voiture, & prirent le chemin d'Utrecht, où ils n'arrivèrent qu'à la nuit. Le lendemain au soir, lorsque Polydore fut couché, le Baron instruisit, avec détail, son fils de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation.

Ici la Baronne interrompit sa narration, & mit fin à la veillée, qu'elle reprit ainsi le jour suivant :

Lorsque le Baron eut fini le triste récit de ses malheurs, Théophile, prenant la parole, conta à son tour son histoire. Après avoir peint ses remords, & la douleur qu'il avoit éprouvée en quittant son père, il entra dans le détail de sa fuite, de son arrivée à Londres, de son mariage, de son départ pour l'Ecosse : “ Arrivés à Edimbourg, pour-
“ suivit Théophile, nous prîmes la précau-
“ tion de changer encore de nom. Peu de
“ temps après je m'engageai dans quelques
“ entreprises de commerce ; mais je n'avois
“ aucune connoissance des hommes & des af-
“ faires. Je fus trompé, je m'abusai moi-
“ même, & en moins de huit mois je perdis
“ & je depensai plus de la moitié de la som-
“ me que j'avois emportée de France. Ce-
“ pendant, ma femme étoit au moment d'ac-
“ coucher, & dix mois après mon mariage
“ elle donna le jour à Polydore. Hélas ! je
Tome III. M “ ne

“ ne devins père que pour mieux sentir l’hor-
“ reur de ma situation ! j’arrosai de larmes
“ cet enfant si cher ; la tendresse passionnée
“ qu’il m’inspiroit déchiroit mon cœur : je
“ gémissois sur sa destinée, & en l’embrassant
“ mille fois avec toute l’affection qu’un père
“ peut ressentir, j’étois assez malheureux
“ pour n’oser remercier le Ciel de me l’a-
“ voir donné ! Je renfermois avec soin au
“ fond de mon ame des peines si cruelles, je
“ les dissimulois, sur-tout, à ma femme. Je
“ voulois qu’elle me crût satisfait de mon
“ sort ; ainsi j’étois privé de la triste conso-
“ lation de lui ouvrir mon cœur. J’avois
“ perdu toutes les illusions, qui m’avoient
“ séduit : Olimpe n’étoit plus à mes yeux
“ que l’amie la plus chère. L’amour cessoit
“ enfin d’égarer ma raison ; l’amitié solide
“ & tendre auroit pu nous rendre plus heu-
“ reux ; mais sans une confiance intime,
“ quels chagrins peut-elle adoucir ? Je de-
“ vois, pour le repos même d’Olimpe lui
“ cacher mes sentimens, mes réflexions, mes
“ remords : une contrainte si pénible me
“ devenoit chaque jour plus insupportable.
“ Souvent je craignois qu’Olimpe, en secret,
“ n’éprouvât le même tourment, & cette
“ idée mettoit le comble à mes maux.

“ L’égalité d’humeur, la tendresse d’O-
“ limpe, auroient dû me rassurer. Depuis
“ l’instant où je reçus sa foi, jusqu’aux der-
“ niers momens de sa vie, jamais un mot
“ de

“ de plainte n’échappa de sa bouche, jamais
“ elle n’affligea mon cœur par une réflexion
“ triste, ou par un reproche indirect. Elle
“ me parloit souvent de son bonheur, elle
“ avoit l’air de me croire heureux ; mais il
“ n’est que trop naturel de supposer aux
“ autres une dissimulation qu’on emploie
“ soi-même. D’ailleurs, plus d’une fois je
“ la surpris seule baignée de larmes. Je ne
“ l’interrogeois alors qu’en tremblant, je ne
“ l’écoutois qu’avec défiance. Elle ne man-
“ quoit jamais d’attribuer à un excès de sen-
“ sibilité, & à des causes absolument étran-
“ gères à notre situation, ces larmes répan-
“ dues en secret ; il falloit feindre de le
“ croire, & c’étoit une peine de plus ; c’est
“ ainsi que nous passâmes trois ans en Ecosse.
“ Au bout de ce temps, ayant presque entiè-
“ rement achevé de dissiper l’argent que je
“ possédois pour toute fortune, je résolus de
“ placer à fonds perdu sur la tête de ma
“ femme & de mon fils quinze mille francs
“ qui me restoient. Ma femme desirois re-
“ tourner en Angleterre, j’y consentis & nous
“ partîmes sans délai. Arrivés à Londres,
“ je ne songeai plus qu’à placer avantageu-
“ sement les minces débris que j’avois sauvés
“ du naufrage ; ces quinze mille francs qui
“ pouvoient du moins assurer la subsistance
“ de ma femme & de mon fils. Cette
“ affaire terminée au gré de mes desirs, nous
“ nous retirâmes dans un village à quelques

“ milles de Londres, & j'aurois pu con-
“ noître le bonheur sans le souvenirs amers
“ qui me privoient du repos, le bien le
“ plus précieux qu'on puisse trouver dans
“ la solitude. Je ne regrettois ne la for-
“ tune, ni la magnificence, mais je re-
“ grettois la gloire ; je gémissois de me
“ voir à vingt-deux ans expatrié, ense-
“ veli dans un village, avec la triste vic-
“ time de ma folie, & un enfant infortuné,
“ destiné à vivre dans l'obscurité & dans la
“ misère. Je ne pouvois écarter de mon
“ imagination l'idée déchirante des peines
“ que je caufois à un père que je n'avois
“ jamais cessé de chérir ; je vous voyois,
“ mon père, succomber à votre douleur, &
“ maudissant, en expirant, le fils coupable
“ qui vous avoit abandonné ! Cette image
“ affreuse me poursuivait en tous lieux ; elle
“ m'accabloit durant le jour, & la nuit elle
“ m'épouvantoit dans les songes les plus
“ sinistres. Mille fois je me suis réveillé,
“ baigné d'une sueur froide, avec les con-
“ vulsions du désespoir & de la terreur, en
“ m'écriant.... *Mon père, n'achevez pas cette*
“ *horrible malédiction !*.. Cri terrible du ré-
“ mords qui troubla souvent le sommeil de
“ mon fils, & qui retentissoit jusqu'au fond
“ du cœur de la sensible & malheureuse
“ Olimpe !

“ Il y avoit deux ans que nous étions re-
“ venus en Angleterre, lorsqu'un événement
“ imprévu

“imprévu nous plongea dans le plus pro-
“fond abîme du malheur. L’homme chez
“lequel j’avois placé mes quinze mille
“francs fit banqueroute, & je perdis ainsi
“tout ce que je possédois au monde. J’é-
“pargne à votre sensibilité, mon père, le
“détail de ce que j’éprouvai dans ce pre-
“mier moment.... Enfin je trouvai dans les
“sentiments d’époux & de père le courage
“dont j’avois besoin. On m’avoit appris
“à destiner dans mon enfance & dans ma
“première jeunesse ; ce talent, qui, depuis
“cinq ans, faisoit tout l’amusement de ma
“solitude, devint dans mon désastre une
“ressource utile. Je connoissois à Londres
“un Graveur célèbre. Je lui demandai
“de l’ouvrage, il m’en procura, & six mois
“après, satisfait de mon travail, il m’of-
“frit chez lui un petit logement que j’ac-
“ceptai. Cet homme étoit frère Morave.
“Il avoit passé quatre ans à Zast. Il me
“parla de cet établissement, & bientôt je
“formai le projet de me retirer dans cette
“paisible retraite. Olimpe avoit le même
“desir. Nous en parlâmes à notre géné-
“reux protecteur, qui nous recommanda
“vivement aux Administrateurs, & nous fit
“recevoir. En arrivant à Zast, Olimpe
“quitta sa robe à l’Angloise & son chapeau,
“pour prendre l’habit uniforme de la mai-
“son. Je ne puis exprimer ce que j’éprou-
“vai en la voyant pour la première fois

“ avec ce béguin de toile, ce corset & cette
“ jupe de bure ! . . . Sa beauté paroissoit
“ mille fois plus frappante sous ces vêtemens
“ grossiers de paysanne : je la regardois
“ avec un attendrissement douloureux ; elle
“ lut dans mon cœur, & voulant écarter
“ de mon esprit des réflexions cruelles, elle
“ m’assura qu’elle étoit charmée de son
“ nouvel habit, & qu’elle n’en avoit jamais
“ porté un si commode. Je tombai à ses
“ pieds, j’arrosai de larmes la main qu’elle
“ me tendoit. Elle m’embrassa, en disant
“ qu’elle ne concevoit pas la cause de
“ l’état où elle me voyoit ; mais, en par-
“ lant ainsi, ses pleurs inondoient son vi-
“ sage ! . . .

“ Je ne trouvai à Zast, ni le bonheur,
“ perdu pour moi sans retour, ni le repos
“ qui me fuyoit. Je donnois à l’éducation
“ de mon fils tous les momens que je pou-
“ vois dérober au travail. J’aimois passion-
“ nément cet enfant ; mais ce sentiment si
“ naturel n’étoit pour moi qu’une source
“ intarissable d’inquiétudes & de peines.
“ Quand j’aurois pu jeter sans effroi les
“ yeux sur l’avenir, m’eût-il été possible
“ d’attendre de mon fils une soumission que
“ je n’avois pas eue pour mon père ! Me
“ croyant chargé de la malédiction de ce
“ père justement irrité, pouvois-je me flat-
“ ter que le Ciel m’eût donné un fils docile
“ & reconnoissant ! De si funestes pensées
“ m’arrachoient

“ m’arracheroient l’ame ; mais bientôt une
“ crainte affreuse & nouvelle me fit connoître
“ qu’il existoit encore des peines plus
“ accablantes que toutes celles que j’avois
“ éprouvées depuis mon expatriation.

“ La santé d’Olimpe s’affoiblissoit visiblement. Conservant toujours sa douceur accoutumée, Olimpe ne se plaignoit
“ jamais. Elle me répondoit constamment
“ qu’elle ne souffroit point. Cependant je
“ fis venir d’Utrecht un Médecin qui d’abord calma mes inquiétudes. Mais au
“ bout de trois mois il parut s’alarmer, &
“ enfin il prononça la sentence terrible qui
“ me livroit à une éternelle douleur !.....
“ Olimpe depuis long temps connoissoit son
“ état. La Religion & l’infortune lui firent
“ envisager la mort avec sérénité. Un Prêtre
“ établi à Utrecht venoit secrètement la
“ voir. Je le gardai même trois jours dans
“ ma chambre !....O, qui pourra jamais effacer
“ de ma mémoire le souvenir affreux
“ de ces trois déplorables jours !.... Je n’aurois
“ pas le courage de vous peindre ces
“ momens pleins d’horreur, & j’ai eu celui
“ de vivre !....Mais Olimpe elle même m’en
“ imposa la loi... J’étois nécessaire à mon fils
“ ...Tenez, mon père,” poursuivit Théophile
“ en versant un déluge de pleurs, “ tenez, lisez
“ cette lettre ; cet écrit sacré pour moi
“ contient les dernières volontés d’Olimpe,
“ Il me fut remis par son confesseur, & dans
“ l’instant

“ L’instant où l’excès du désespoir alloit sans
“ doute me porter à quelque extrémité fu-
“ neste.” En disant ces paroles, l’infortuné
Théophile tira d’un porte-feuille la lettre
qu’Olimpe lui écrivit la veille de sa mort.
Le Baron, suffoqué par ses larmes, se jeta
dans les bras de son malheureux fils, ils se
tinrent long-temps embrassés. Ils ne pou-
voient exprimer les sentimens qui déchiroi-
ent leurs ames, que par des sanglots & des
gémissemens. Enfin, le Baron prit la lettre
d’Olimpe, & après avoir essuyé ses yeux
noyés de larmes, il lut ce qui suit :

“ J’ai voulu savoir la vérité... On vient
“ de m’annoncer que ce jour peut-être sera
“ le dernier de ma vie... Théophile !... Je
“ vais donc pour jamais disparaître à vos
“ yeux ! Ce lien sacré qui nous unit, ce soir
“ ou demain sera brisé !... Demain Théo-
“ phile & Polydore seront pour toujours
“ séparés d’Olimpe !... Ah, du moins que
“ cet écrit me rappelle au souvenir de mon
“ époux & de mon fils ! Qu’il leur découvre
“ mes véritables sentimens, & le fond de
“ mon cœur ; & que cet aveu, en rendant à
“ Théophile la vertu plus chère encore,
“ puisse un jour devenir pour son fils une
“ utile leçon. — O vous qui m’avez tout sa-
“ crifié ! Vous, que j’ai privé d’un père,
“ d’une famille, d’une patrie, avez-vous ja-
“ mais pu croire un instant que je fusse ré-
“ signée à mon sort !... Non, Théophile,
“ j’avois

“ j’avois lu dans votre ame, j’ai senti toutes
“ vos peines, & je vous en cachois de plus
“ insupportables encore. Eclairés l’un &
“ l’autre au fond de l’abîme où les passions
“ nous précipitèrent, nos égaremens mêmes
“ on détruit l’illusion qui nous a perdus ?
“ Et qui peut mieux que les remords rap-
“ peler la raison & montrer la vérité ?...
“ Vous avez trahi pour l’amour les devoirs
“ les plus sacrés ; mais bientôt la nature a
“ repris tous ses droits ; vous n’avez plus
“ vu dans la triste Olimpe que l’objet in-
“ fortuné auteur de nos peines & complice
“ de vos fautes. En perdant votre amour,
“ je n’ai même pu concevoir l’espérance de
“ devenir votre amie. Quelle confiance peut
“ exister entre deux coupables éclairés sur
“ leurs erreurs, qui gémissent de leurs égare-
“ mens, qui sont dans l’impossibilité de les ex-
“ pier, & qui s’attribuent mutuellement les
“ malheurs l’un de l’autre ? . . . Il falloit se
“ taire ; mais quel effort ! qu’il fut pénible
“ pour mon cœur ! Quoi, depuis sept ans, ce
“ cœur uniquement occupé de vous & de
“ mon fils, ce cœur déchiré n’a jamais osé
“ s’ouvrir un seul instant avec vous ! Toujours
“ seuls, toujours ensemble, le soin de nous
“ tromper & dissimuler fut notre constante
“ étude ;... la raison, la pitié, l’amitié même
“ nous en imposaient la loi... l’amitié nous
“ interdisoit la confiance !... destin bizarre &
“ rigoureux ! & je pourrois regretter la vie !
Ah,

“ ... Ah, Théophile, l'idée d'une sépara-
“ tion éternelle est sans doute pour moi aussi
“ déchirante que terrible ! Mais quand
“ vous connoîtrez de quels tourmens la mort
“ me délivre, vous ne pourrez gémir sur le
“ sort qui nous arrache l'un à l'autre.... Eh,
“ comment supporter la vie en voyant ce
“ qu'on aime au comble de l'infortune, &
“ lorsque tous nos maux sont notre propre
“ ouvrage ! C'est moi seul que je dois ac-
“ cuser de mes malheurs ; ce fut mon im-
“ prudence qui fournit à votre père des pré-
“ textes & de justes raisons de rompre ses
“ engagements. J'avois perdu ma réputa-
“ tion, il me rejeta, il en avoit le droit.
“ Sans doute l'ambition le rendit tyran-
“ nique ; mais enfin il tenoit de la nature
“ une autorité sans bornes, il pouvoit en
“ user sans crime, vous ne pouviez vous ré-
“ volter qu'en trahissant le plus saint de
“ tous les devoirs. . . . Ah ! si, consultant
“ mieux la raison vous eussiez abjuré le
“ projet insensé autant que coupable, de
“ fuir, d'abandonner la maison paternelle,
“ n'en doutez pas, le temps, votre con-
“ stance, eussent fléchi votre père ! Falloit-
“ il ajouter la trahison à la désobéissance !
“ que ne lui disiez-vous : *Ma foi n'est plus à*
“ *moi, vous l'avez engagée vous-même ; je ne*
“ *puis disposer de ma main sans votre avou :*
“ *vous refusez le consentement que j'implore, je*
“ *me sou mets à cette rigueur ; mais n'exigez*
“ point

“ *point que je devienne parjure, ne me forcez*
“ *point à former d’autres nœuds, & je vous*
“ *promets de ne plus revoir l’objet d’une passion*
“ *si malheureuse....Voilà le conseil salutaire*
“ *que j’aurois dû vous donner quand vous*
“ *vîntes me déclarer votre funeste résolu-*
“ *tion, il en étoit temps encore. En avou-*
“ *ant tout à votre père, & en lui parlant*
“ *enfin avec une courageuse franchise, vous*
“ *l’eussiez irrité sans doute, mais il vous*
“ *chérissoit. En menaçant, en se montrant*
“ *inflexible, il vouloit sur-tout vous effrayer.*
“ *Comment croire qu’il eût puni avec sévé-*
“ *rité un résistance accompagnée de tant*
“ *de soumission, une résistance que tant de*
“ *motifs rendoient du moins excusable!*
“ *Auroit-il pu se résoudre à priver de la*
“ *liberté son fils unique, sa seule espérance?*
“ *Non, non; sûr de votre fermeté, de vo-*
“ *tre constance, il eût fini tôt ou tard par se*
“ *rendre à nos vœux....Est-il possible qu’au*
“ *moment de nous perdre, cette pensée ne*
“ *se soit point offerte à notre imagination!*
“ *Hélas! vous me menaciez de vous ôter*
“ *la vie; l’effroi me rendoit stupide, & l’a-*
“ *mour vous aveugloit. Avec plus de rai-*
“ *son & d’expérience j’aurois pu vous éclai-*
“ *rer; malgré mes craintes, mes terreurs,*
“ *& mes pressentimens, j’étois loin de pré-*
“ *voir tous les tourmens que j’ai soufferts.*
“ *Si j’avois pu lire dans l’avenir, j’aurois*
“ *su vous prouver qu’il valoit mille fois*
“ *mieux*

“ mieux renoncer l'un à l'autre, nous dé-
“ gager de nos sermens mutuels, que de
“ nous précipiter dans ce gouffre de maux.
“ Supposons que j'eusse eu le courage & la
“ générosité de vous déterminer à recevoir
“ la main de celle que vous détestiez ; sup-
“ posons que cette jeune personne eût justi-
“ifié par sa conduite votre aversion pour
“ elle, quelles consolations n'auriez vous
“ pas trouvées en vous-même & dans le
“ sein d'un père ! quelles distractions auroi-
“ent su vous offrir le monde, les plaisirs,
“ les affaires ! Les sentimens de la nature,
“ l'amour de la gloire eussent rempli votre
“ cœur, illustré votre vie : enfin, vous auriez
“ connu le bonheur d'avoir des enfans, &
“ de pouvoir vous dire : *Je leur donnerai*
“ *une éducation brillante, le leur laisserai une*
“ *grande fortune & un nom qu'on ne pourra*
“ *leur disputer !....* Et moi, retournant dans
“ ma province, j'emportoïs l'innocence &
“ le souvenir d'un sacrifice vertueux ; j'au-
“ rois pu goûter les charmes de la solitude
“ & du repos.... Ah, si dans l'instant où vous
“ m'entraîniez à ma perte, une amie secour-
“ able m'eût offert ces réflexions ?.... Mais
“ orpheline, infortunée, j'étois privée de
“ mon seul appui ; ma tante n'étoit plus ;
“ je n'avois point de guide ; & chérissant
“ l'honneur & la vertu plus que la vie, j'ai
“ sacrifié l'un & l'autre.... Et la jeunesse in-
“ sensée & présomptueuse craint les conseils
“ &

“ & desirer l'indépendance ? O Polydore !
“ vous lirez un jour cet écrit ; qu'il vous
“ apprenne à vous défier de vous-même ;
“ qu'il vous apprenne que l'esprit, la pureté
“ des intentions & de l'ame ne sauroient
“ tenir lieu d'expérience ! qu'il vous ap-
“ prenne enfin que les passions ne peuvent
“ que nous égarer, nous rendre malheureux,
“ qu'on ne doit chercher le bonheur que
“ dans la vertu !.....Adieu, Théophile !.....
“ j'ose entrevoir pour vous dans l'avenir un
“ destin plus heureux... Votre père existe....
“ Ah, si jamais le Ciel vous réunit, que mon
“ souvenir ne trouble point votre félicité !
“Songez que votre père en m'adoptant,
“ en me reconnoissant pour sa fille, n'au-
“ roit pu me rendre heureuse....Eh, de quel
“ front oserois-je reparoitre dans le monde,
“ après avoir trahi tous mes devoirs !...
“ Vous pouvez soutenir les regards du pub-
“ lic. Vous êtes coupable sans doute ; ce-
“ pendant l'honneur vous reste !... Mais l'a-
“ mour ne peut égarer une femme sans l'a-
“ vilir. J'ai vécu dans l'obscurité, dévoré
“ de remords ; du moins je n'ai supporté ni
“ le poids de la honte, ni l'horreur du mé-
“ pris public... Je n'ai point vu mon époux
“ rougir du nœud fatal qui nous unit...
“ Telle est ma destinée....Il n'est point d'e-
“ venement qui pût me rendre le bonheur...
“ il n'en est plus pour moi sur la terre !...
“ Adieu, cher & malheureux Théophile !..

“ vivez pour votre fils ! que cet enfant ché-
“ ri vous dédommage des peines que vous a
“ causées sa mère ! c’est le dernier vœu de
“ mon cœur.....Puisse la Religion qui me
“ fortifie, vous éclairer & vous consoler !...
“ Le Ciel réprouva notre union, il nous
“ sépare !...adorons sa justice & foudroyons-
“ nous.”

Ah, s’écria le Baron, après avoir lu cette lettre, Olimpe ! chère & touchante victime de mon injustice & de mon ambition ! vous êtes bien vengée par mes regrets & par ma douleur ! En refusant de vous adopter pour ma fille, de quel bonheur je me suis privé !O, mon fils, je te retrouve ; mais je ne pourrai te rendre heureux ! Hélas, puis-je moi-même le devenir ?.....Mon père, reprit Théophile, je vous consacrerai ma vie ; je renonce à jamais au monde ; retiré, caché dans la maison paternelle, je n’existerai que pour vous & pour mon fils. Eh bien, dit le Baron, consacrons-nous entièrement à l’éducation de Polydore ; qu’il passe loin du monde son enfance & sa première jeunesse : formons dans la solitude son cœur & son esprit ; qu’il connoisse les charmes de la vie champêtre & des goûts simples, afin qu’un jour, au milieu du tumulte fatigant d’une vaine dissipation, il puisse les regretter comme les seuls plaisirs purs & réels.

Théophile approuva avec transport un projet si conforme à son inclination. L’exé-
cution

cution n'en fut point différée. Le Baron acheta une terre à cent lieues de Paris ; il s'y retira avec Théophile & Polydore. Si de tristes souvenirs l'empêchèrent d'y goûter une félicité parfaite, il y trouva du moins tout le bonheur dont il pouvoit jouir désormais. Les soins, la tendresse de Théophile, les vertus du jeune Polydore firent la consolation & le charme de ses vieux jours. Avant de mourir, il eut la satisfaction d'assurer le bonheur de Polydore, en lui choisissant une Compagne aimable, vertueuse, qui fit les délices & la gloire de son Epoux & de sa famille.

La Baronne cessa de parler ; & comme il étoit de bonne heure, on causa encore quelque temps. J'aime beaucoup, dit M. de la Palinière, la description de l'*Angesund*. La bonne vieille de 95 ans, le repas de famille dont le Baron fut témoin, me rappelant une des plus charmantes fêtes que j'aie vue dans ma vie...—Oh, faites-nous en le détail....—Volontiers. C'étoit en Russie. Je voyageois au mois de Juillet dans la Livonie (a) avec un Russe de mes amis ; il voulut s'arrêter dans un château qui appartenoit à un de ses parens. Je fus frappé de l'aspect du château, qui ressem-

(a) La Livonie est une des plus belles Provinces de la Russie ; le terroir en est si fertile en grains, qu'on l'appelle le grenier du Nord. Riga, grande & riche Ville, en est la capitale.

bloit plutôt à une petite ville qu'à une grande maison. Il étoit composé d'un gros corps-de-logis, environné de douze petits pavillons, tenant tous les uns aux autres par des galeries couvertes. Lorsque nous arrivâmes dans cette vaste habitation, il étoit neuf heures du matin. Nous trouvâmes tous les domestiques dans une grande agitation. Mon ami demande M. de Novorgève (a) (c'étoit le mon du Maître de la maison) on lui répond qu'une de ses petites-filles vient d'accoucher. Dans ce cas, reprend mon ami, allons nous promener dans le bois. En disant ces mots il s'éloigne du château & je le suis. Chemin faisant je le questionne. M. de Novorgève, me dit-il, est un vénérable Vieillard de soixante & quinze ans; il jouit d'une fortune considérable qu'il ne doit qu'à lui seul. Ce lieu l'a vu naître; mais il naquit dans une chaumière. Son père étoit laboureur, & ne possédoit que cette enceinte, quelques champs voisins, & le bois où nous allons entrer. Le jeune Novorgève, à l'âge de quatorze ans, fit un voyage à Riga. Un Négociant, parent de son père, se chargea de lui. Le jeune homme avoit de l'application & de l'esprit; il s'instruisit, & son parent conçut

(a) Tous les noms de famille Russes se terminent de l'une de ces quatre manières : *ove, éve, ine, oi*, dont les François ont fait : *off, eff, in, y*.

de lui de si grandes espérances, qu'il l'envoya à Pétersbourg, avec quelques lettres de recommandation, certain que pour parvenir il n'avoit besoin que de se faire connoître. En effet, dans un pays où l'on peut, sans les avantages de la naissance, prétendre aux dignités & aux places les plus brillantes, le jeune Novorgève ne pouvoit manquer de faire une grande fortune. Il trouva bientôt des Protecteurs, & prit d'abord le parti des armes. Après avoir montré à la guerre autant de talent que de courage, il fut attiré & fixé à la Cour. Dans ce moment il eut le malheur de perdre son père. Il lui restoit deux sœurs, qui refusèrent constamment les dons que sa tendresse leur offrit. Ces deux sœurs, modèles d'une touchante amitié, & d'une modération plus rare encore, ne voulurent jamais se marier, afin de ne point se séparer, & se contentèrent de l'état où le sort les avoit faite naître. Novorgève, séduit par l'ambition, fit un mariage brillant. Sa femme se conduisit avec décence, mais le rendit malheureux par son orgueil & sa hauteur. Elle mourut & lui laissa six enfans, trois garçons & trois filles ; l'aîné de tous avoit huit ans. Alors Novorgève donna la démission de tous ses emplois, & demanda la permission de se retirer. Il n'avoit été qu'ébloui, qu'agité ; il voulut enfin connoître le bonheur. Il quitta la Cour, & fut rejoindre ses sœurs pour ne plus s'en séparer.

En arrivant ici il fit bâtir ce vaste château ; mais il conserva l'humble chaumière de ses pères ; elle est au bout du bois : c'est pour lui un temple révééré qu'il va visiter tous les jours. Il se livra tout entier à l'éducation de ses enfans ; ses sœurs s'y consacrèrent ainsi que lui. En même-temps il renouvela connoissance avec les laboureurs, anciens amis de son père ; & après avoir examiné avec soin l'intérieur de leurs familles, il choisit parmi eux des femmes & des maris pour ses enfans. En conséquence de ce projet, il dirigea l'éducation des enfans qu'il se proposoit de prendre un jour pour gendres & pour belles-filles. Cette éducation n'étoit pas recherchée : il vouloit seulement que ces enfans fussent lire, écrire, & compter ; qu'ils eussent des manières douces, des mœurs pures, une piété sincère, & le goût du travail. Ses vertueux desseins ont réussis selon ses vœux. Il a marié tous ses enfans ainsi qu'il l'avoit projeté, & il est devenu le plus heureux de tous les pères. Sa famille nombreuse, logée chez lui, & s'accroissant chaque année, il a été forcé de bâtir successivement les douze pavillons qui entourent le château ; il vit là en Patriarche, avec ses deux respectables sœurs, & une multitude d'enfans & de petits-enfans, tous vêtus, ainsi que lui, comme ses pères, c'est-à-dire, en paysans & paysannes, mais jouissant de toutes les commodités de la vie, & goûtant

goûtant un bonheur qui n'est aussi peu recherché que parce qu'il n'est pas connu.

Comme mon ami achevoit ce récit, nous entrâmes dans le bois. Je remarquai que chaque arbre portoit une étiquette, sur laquelle étoit écrit une date & un nom. Je questionnai mon compagnon de voyage sur cette singularité. Il faut, me dit-il, vous instruire d'un antique usage de cette province, dont l'origine m'est inconnue. A la naissance de chaque enfant, le père de famille plante un arbre sur lequel il inscrit le nom donné à l'enfant, & l'année dans laquelle il est né (a). Ainsi chaque propriétaire d'une terre un peu étendue, possède un de ces bois sacrés où jamais la coignée n'abatit un arbre dans sa vigueur. Mais lorsqu'enfin un arbre se couronne & dépérit, on se décide à le couper; ce qui ne se fait pas sans un grand appareil. On assemble sa famille & ses voisins; on abat l'arbre en leur présence, & l'on transcrit sur un registre de famille l'inscription qui étoit sur l'arbre, en y ajoutant l'année où l'on a été obligé de le couper, & les parens & voisins signent cette note, comme ayant été témoins de la cérémonie. Ainsi ces registres conservent à jamais les noms & la mémoire de nos ancêtres, avec d'autant plus de certitude, qu'on écrit sur un autre registre l'année de

(a) Il est très-vrai que cet usage existe en Russie mais je ne suis pas sûre que ce soit dans la province de *Livonie*.

la naissance de chaque enfant, en décrivant l'espèce d'arbre qu'on a planté dans *le bois de Famille*, le jour où il naquit.

Mon ami parloit encore, lorsque nous entendîmes de loin le bruit d'une musique champêtre. Avançons, me dit-il, on va planter l'arbre de l'enfant qui est né ce matin. Nous allons voir le vénérable Novor-gève entouré d'un nombreux cortège. Nous ne pourrons l'aborder dans ce moment; mais sûrement, après la cérémonie, il viendra nous rejoindre & nous inviter à dîner. A ces mots nous précipitons nos pas; guidés par la musique, nous arrivons dans un taillis, une espèce de pépinière remplie de jeunes arbres, & nous y trouvons environ deux cent personnes rassemblées, en comptant une quinzaine de petits enfans. Toute cette troupe étoit habillée suivant le costume des payfans de Livonie. La parure des hommes n'avoit rien de remarquable; mais celle des femmes me parut agréable & pittoresque. Elles étoient coëffées avec des voiles de mousseline qui ne cachoient qu'une partie de leurs cheveux, & qui couvroient entièrement leurs épaules: elles avoient toutes des justes bruns, des ceintures d'étoffes ornées de franges, & des jupes richement brodées. Je m'avance, & je découvre au milieu de cette foule, un Vieillard d'une figure douce & majestueuse, vêtu comme les autres payfans, mais dont l'habit simple & grossier

grossier formoit un contraste singulier avec la brillante décoration qui le distinguoit. Il avoit sur son habit un large ruban blanc, auquel étoit attachée une magnifique Croix, enrichie de pierreries(a). Voilà Novorgève, me dit mon guide : l'ordre dont il est décoré doit vous le faire reconnoître. Cette distinction est sans doute chère à son cœur ; c'est la reconnoissance & non l'orgueil qui lui fait porter avec joie ce bienfait honorable de sa Souveraine. Je vous prie, interrompis-je, dites-moi quel est le jeune homme qui est à la droite du Vieillard ? C'est un de ses petits-fils, répondit mon ami, & le père de l'enfant nouveau né. A sa gauche vous voyez deux vénérables vieillards, ce sont ses sœurs ; & toute la foule qui l'environne immédiatement, n'est composée que de ses enfans & de ses petits-enfans....

— Quel en est le nombre ? — A peu près cinquante personnes, en comptant les gendres & les belles filles ; & tout cela loge dans l'enceinte que vous avez vûe. Le reste de l'assemblée est formée par les parens, les voisins & les amis de la famille : mais, taisons-nous, la cérémonie commence.

A ces mots, je me rapprochai du Vieillard autant qu'il me fut possible. Je le vis prendre une bêche, & d'un bras encore vigoureux ouvrir la terre pour y planter l'ar-

(a) L'Ordre de Saint-André, institué par le Czar Pierre I.

bre. Lorsque cette opération fut finie, le Vieillard, suivant la coutume, prononça plusieurs bénédictions sur l'arbre nouvellement planté. Il souhaita que cet arbre *vécût aussi long-temps que le sapin Pierre Novorogev* (l'arbre le plus antique du Bois) & que l'enfant dont il portoit le nom, pût se reposer un jour sous son ombrage, *avec les enfans de ses petits-enfans*. Après ce discours, on apporta le registre, sur lequel les principaux personnages de l'assemblée écrivirent leurs noms. Ensuite le Vieillard reçut dans ses bras l'enfant, objet de la fête, & l'on se mit en marche au son des instrumens.

Nous suivîmes la troupe, qui nous conduisit à l'autre extrémité du Bois, dans une immense salle de verdure, environnée des plus beaux arbres que j'eusse encore vus dans ce Bois. Cette salle nous offrit un coup-d'œil charmant. Tous les arbres étoient chargés de guirlandes de fleurs & de verdure; & une douzaine de jolis berceaux d'enfans dispersés sans ordre, & suspendus avec des rubans à de grosses branches, n'étoient pas, comme vous le verrez, l'ornement le moins intéressant de ce lieu champêtre. Mon compagnon de voyage me montra *le sapin Pierre Novorogev*; j'admirai sa prodigieuse élévation; & voyant à quelque distance deux chênes, entre lesquels étoit placée, sur une terre de gazon, une colonne de marbre blanc, je questionnai mon guide :

guide : Sans doute, dis-je, ces deux arbres sont particulièrement chers au bon Vieillard ?.... — Assurément ; le plus vieux de ces chênes porte le nom de son grand-père, & l'autre celui de son père. La colonne est un monument de sa tendresse pour eux. On y lit une inscription Russe, qui contient l'éloge d'*Anastase* & d'*Alexis Novorogov* ; éloge dicté par le sentiment & par la vérité, & dont voici le sens : “ *Le Ciel, pour récompenser leur piété sincère, leur fit connoître le vrai bonheur : ils en jouirent & le trouvèrent dans leur famille, dans les plaisirs champêtres & les travaux de l'agriculture.* ” J' imagine, repris-je, que ce berceau, plus orné que les autres & suspendu à ces deux chênes, est destiné à l'enfant nouveau né ? — Justement. Tenez, le Vieillard s'approche de ces deux arbres, il va placer l'enfant dans ce berceau. En effet le Vieillard, après avoir tendrement embrassé son petit-fils, le plaça dans le berceau. Ensuite il forma une espèce de trophée de divers instrumens de jardinage qu'on lui présenta, & il l'attacha à un des arbres à côté du berceau. Il expliqua lui-même ce que signifioit cet usage, en disant qu'il consacroit son enfant aux travaux de la campagne, & il termina ce dernier discours, en lisant à haute voix l'inscription écrite sur la colonne de marbre. Quand le Vieillard eut cessé de parler, un douzaine de jeunes femmes qui portoient de petits enfans

ensans dans leurs bras, les déposèrent dans les autres berceaux, & elles s'affirent au pied de ces arbres, en tenant de longs rubans attachés aux berceaux. De temps-entemps elles tiroient doucement ces cordons, ce qui donnoit aux berceaux un léger mouvement de balancement qui amusoit ou endormoit les enfans (a).

Tandis que des mères de vingt ans, au milieu d'une fête, ne trouvoient pas de plaisirs plus doux que celui de s'occuper de leurs enfans, les jeunes filles & les garçons de la famille & du voisinage, se rassemblèrent au centre de la salle, & dansèrent des rondes en chantant des couplets consacrés à la fête. On chanta aussi une longue romance qui avoit pour titre *les Saisons*. Après avoir dépeint les plaisirs du printemps, de l'été, de l'automne, on célébra l'hiver avec plus de détail encore. On fit une agréable description des courses de traîneaux, & l'on vanta d'une manière naïve & touchante, ces longues soirées d'hiver qui s'écoulent si délicieusement lorsqu'on les passe au sein d'une famille chérie rassemblée autour du foyer paternel.

Les couplets finis, on dansa au son des *Balalays* (b). Pendant ce temps plusieurs jeunes filles faisoient le tour de la salle, en

(a) Les Payfannes Russes suspendent ainsi à des arbres, durant l'été, les berceaux de leurs enfans, & les bercent de cette manière. Voyez les *Costumes Russes de M. le Prince*.

(b) Espèce de guitare à long manche.

portant des corbeilles remplies de gâteaux & de clougwa (a), qu'elles offroient à tous ceux qui regardoient danser. A midi les voisins & les parens prirent congé du Vieillard, & se retirèrent. Le Vieillard nous retint à dîner mon ami & moi : il nous mena dans la chaumière qu'avoit habitée son père : ce lieu, nous dit-il, me retrace les plus doux souvenirs, j'y viens méditer tous les matins. S'il avoit pu contenir ma nombreuse famille, j'aurois fini mes jours sous ce toit révére : en achevant ces mots, le Vieillard s'affit sur une natte, & nous fit mettre à ses côtés. Il parloit assez bien le François, & il répondit à toutes mes questions avec la politesse d'un homme qui a passé vingt ans à la Cour, & avec la franchise, la bonhomie, & la simplicité d'un Solitaire & d'un Laboureur. Il me dépeignit son bonheur sous les traits les plus touchans : Enfin, dit-il, j'ai connu la Cour, j'ai connu tous les plaisirs que peuvent procurer les succès, la vanité, la faveur : j'avois alors la tête occupée & le cœur vuide & mécontent. Dévoré de craintes, d'inquiétudes, il falloit se défier des pièges de la haine, des noirs de l'envie, supporter l'ennui des sollicitations indiscrètes ; enfin, j'éprouvois chaque jour le chagrin de faire des mécontents ou des ingrats, & j'étois privé des consolations & des

(a) Joli fruit, plus petit que la cerise, & fort commun en Russie.

conseils de l'amitié. Le ciel défilâ mes yeux. Il me fit connoître que l'homme jeté un instant sur la terre, n'est qu'un insensé lorsqu'il accumule des biens périssables, & qu'il sacrifie son repos à la cupidité. Je perdois la moitié de ma fortune en donnant la démission de mes emplois ; mais je recouvrais la liberté. En renonçant aux passions factices, en reprenant le goût des plaisirs offerts par la nature, je retrouvai la santé que j'avois perdue, je retrouvai le bonheur si pur que j'avois goûté dans ma première jeunesse ; & c'est ainsi que la simplicité des goûts & des mœurs, prolonge, embellit notre vie, & rend les derniers instans de notre carrière aussi rians, aussi fortunés que ces jours heureux de l'enfance, dont nous ne conservons un si doux souvenir que parce qu'ils se sont écoulés dans l'innocence & dans le calme des passions.

Je ne me lassois point d'écouter le vertueux Novorgève ; mais le dîner interrompit cette conversation. Nous nous mîmes à table dans la salle de verdure où l'on avoit dansé. Je contemplois avec ravissement le Vieillard au milieu de sa famille, & assis à table entre ses deux respectables sœurs. Je ne pouvois entendre le langage de ses enfans ; mais je voyois l'expression de leurs physionomies, elle peignoit la joie & l'inspiroit. Après le dîner, le Vieillard me conduisit dans son château ; il étoit aussi simple

simple que vaste ; on n'y trouvoit aucunes des recherches du luxe & de la mollesse ; des lits sans rideaux, des tables & des chaises de bois, des nattes de jonc, en composoient tout les meubles : de longues branches d'arbres (a), artistement entrelacées ensemble, & chargées de feuillages, en faisoient les seuls ornemens. Le salon pouvoit contenir toute la famille ; on causa environ une heure ; au bout de ce temps, tout le monde sortit. Nous restâmes avec le Maître de la maison, qui nous proposa une promenade dans ses jardins. Lorsque nous y fûmes, il ôta son Cordon de Saint-André, qu'il suspendit à une branche d'arbre. Il jeta son habit sur le gazon, & prenant une pioche, il se mit à travailler à la terre, tout en causant avec nous.

Les jardins étoient immenses ; j'aperçus une douzaine de jardiniers, & bientôt je les reconnus ; c'étoient les enfans de la maison avec lesquels nous avions dîné. J'appris alors que les autres étoient employés à des travaux de même genre dans la campagne, hors de l'enceinte du château, &

(a). C'est l'usage en Russie pendant l'été, & sur-tout chez les paysans & le peuple, d'orner ainsi de feuillages l'intérieur des maisons. Aussi rencontre-t-on dans les villes une infinité de gens chargés de branches d'arbres qu'ils vendent pour cet usage. Dans les appartemens on met ces branches dans des vases remplis d'eau.

que les femmes, pendant ce temps, s'occupoient des soins du ménage. Les unes avoient le district de la cuisine, de la laiterie ; les autres filoient, travailloient en linge, faisoient leurs habits & ceux de leurs enfans. Aucune ne passoit un moment dans l'oïiveté jusqu'à sept heures du soir, où toute la famille se rassemblait dans le salon avant le souper. Avec quel plaisir on se mettoit à table, avec quel appétit on soupoit !... Avant de se coucher le bon Novorgève lisoit à ses enfans une court instruction morale & Chrétienne, ensuite l'assemblée se mettoit à genoux. Le Vieillard récitoit tout haut des prières qu'il terminoit en donnant sa bénédiction à toute sa famille. Alors on alloit se coucher & goûter les charmes d'un sommeil aussi paisible que profond. Je partis le lendemain, & j'emportai de ce château & du philosophe heureux qui l'habitoit, un souvenir qui ne s'effacera jamais de ma mémoire & de mon cœur.

Comme M. de la Palinière achevoit ces mots, la Baronne se leva, en le remerciant de sa complaisance, & l'on se retira sur le champ ; car il étoit près de dix heures & demie. Les veillées furent interrompues pendant quelques jours, parce que c'étoit le tour de Madame de Clemire de conter une histoire, & qu'elle étoit enrhumée ; mais on causa. César se ressouvint que la Baronne, dans l'histoire d'Olimpe, avoit dit que *l'honneur étoit*

étoit plus sévère que les lois ; il lui en demanda la raison. Les lois, répondit la Baronne, sont faites pour tous les hommes ; on ne doit pas attendre de la multitude des sentimens généreux & délicats, par conséquent les lois ne doivent pas ordonner de belles actions. Si elles étoient plus sévères, elles ne seroient suivies que par un petit nombre d'hommes, & elles ne procureroient pas un bien général : elles se bornent à défendre les crimes & les injustices manifestes, parce qu'elles sont faites pour le peuple, & non pour les Sages : ainsi vous voyez que l'homme, dont toute la probité consisteroit à obéir aux lois, ne seroit ni vertueux, ni véritablement estimable ; car on peut être bien méprisable en ne faisant rien de ce qui assujétit aux peines imposées par les lois. D'après cela vous comprendrez pourquoi la loi autorise si souvent ce que l'honneur interdit, & pourquoi il y a tant de procès qu'il est si honteux d'entreprendre, quoiqu'on soit sûr de les gagner. Il y a même plus, ajouta M. de la Palinière, il existe de véritables crimes que nos lois ne punissent pas ; par exemple, la calomnie, si elle n'a produit aucun événement tragique (a). Mais, interrompit César,

(a) En Pologne on punit les calomnieux d'une manière aussi bizarre qu'insupportable. " Le calomnieux convaincu, doit en plein Sénat se coucher à terre sous le stalle de celui dont il a attaqué l'honneur, & dire, " à haute voix, qu'en répandant contre lui des bruits injurieux,

far, un calomniateur est déshonoré aux yeux de tout le monde ?....—Assurément, ainsi que tous ceux qui profitent de l'indulgence de la loi, pour faire des actions condamnables en elles-mêmes....Il y a quelque chose là-dedans que je ne comprends pas, reprit César ; qu'est-ce qu'un homme déshonoré ?—C'est un homme que la voix publique accuse de manquer d'honneur...—*La multitude a donc de la délicatesse, puisqu'elle juge si bien, puisqu'elle est plus sévère que la loi : ainsi les lois faites pour la multitude auroient donc pu ordonner la vertu ?*—L'homme le moins estimable & le plus grossier ne peut se défendre d'aimer la vertu & de haïr le vice. Les passions le font agir contre sa conscience ; mais cette conscience, en lui reprochant ses fautes, l'éclaire d'autant mieux sur celles des autres, qu'alors il n'en repousse pas le témoignage. Ainsi il se conduit mal & il juge bien. Foible & corrompu, il cède à ses passions ; mais lorsqu'il est de sang-froid, c'est-à-dire, sans intérêt, il condamne dans les autres, & de premier mouvement, les mêmes excès auxquels il se laisse entraîner. Ce qui est méprisable, le révolte, ce qui est

“jurieux, il en a menti comme un chien.” Cette confession “publique achevée, il faut, qu'à trois diverses fois, il imite la voix d'un chien qui aboye. Cette peine des calomniateurs est encore en usage en Pologne.” *Histoire Générale de Pologne, par M. le Chevalier de Salignac, Tome III.*

généreux

généreux, touchant, l'émeut & le charme. Mauvais père, fils ingrat, il ne verroit point sans attendrissement la vieille grandmère de l'*Ange-Sund* bénissant ses enfans, & mon bon Vieillard Russe au milieu de sa famille. Il admirera ces tableaux sublimes, mais il ne fera pas même tenté d'imiter de semblables exemples; comment obéiroit-il à une loi qui le lui commanderoit? Cet homme est l'image de la *multitude*. Voilà les hommes en général. Le résultat le plus important de ces réflexions, c'est que toutes les voix s'élèvent pour condamner de mauvaises actions, & pour louer la vertu. Si l'on attache du prix à la réputation, à l'approbation générale, il faut donc être constamment bon, noble, estimable.

J'ai aussi une question à faire, dit Caroline; il y a un mot dont je ne fais pas bien la signification. J'entends souvent parler des *préjugés*, & je ne comprends pas trop ce que c'est... Une *préjugé* est une opinion que n'est pas le fruit d'une mûre réflexion, & qu'on ne peut appuyer sur aucun raisonnement solide. Par exemple, Mademoiselle Victoire croit qu'un *morceau de la corde d'un pendu*, porté dans la poche, fait gagner au jeu. Voilà un *préjugé*. Certainement ce ne sont pas ses réflexions sur la possibilité d'un tel fait, qui ont pu lui donner cette croyance. Demandez-lui pourquoi elle a cette opinion, elle vous dira que c'étoit celle de sa tante, de sa mère, de sa grand'mère;

vous

vous n'en aurez point d'autre raison. Tous les préjugés ne sont pas aussi stupides que celui-là ; mais j'en connois beaucoup qui me le paroissent autant, & qui sont généralement adoptés. J'ai vu des femmes fuir avec effroi à l'aspect d'une personne qui gardoit un parent malade de la rougeole ou de la petite vérole ; & j'ai vu ces femmes s'enformer tranquillement avec le Médecin qui soignoit ces mêmes malades. J'ai vu beaucoup de choses de ce genre, qui valent bien la prédilection de Mademoiselle Victoire pour *la corde de pendu*. Il existe une autre espèce de préjugés qui, loin d'être ridicules, sont au contraire respectables, parce qu'ils sont produits par une sensibilité vive & délicate. Laissons croire aux jumeaux qu'unie une parfaite amitié, qu'ils souffrent réciproquement les maux physiques l'un de l'autre ; laissons croire à une mère, qu'elle reconnoît au milieu de mille enfans son enfant qu'elle n'auroit jamais vu ; ces douces erreurs des cœurs tendres sont l'ouvrage des sentimens les plus vertueux, gardons-nous de les mépriser. Ainsi toute opinion qu'on ne peut soutenir par aucune espèce de raisonnement, & dont les faits & l'expérience démontrent manifestement la fausseté, est certainement un préjugé. Mais, à moins de ces conditions, nous ne devons point affirmer qu'une chose, quelque étrange qu'elle puisse nous paroître, est chimérique & vaine.—

Sans

Sans doute l'histoire d'Alphonse nous a appris qu'il existe une infinité de phénomènes dans la nature, dont les Savans mêmes ne peuvent expliquer les causes. — Voilà pour-quoi nous ne devons appeler *préjugés* que les choses qui non-seulement répugnent à la raison, mais qui sont d'ailleurs démonstrativement prouvées fausses par les faits mêmes....

— Je comprends fort bien à présent ce que c'est que les *préjugés*, & puisque tous ceux qui ne viennent pas de la sensibilité sont ridicules, comme la croyance que le Vendredi est un jour malheureux, ou qu'une salière renversée porte malheur... &c.. — Vous comprenez donc aussi que tout ce qui nous est prescrit par la religion, par les lois & par l'honneur ne peut s'appeler *préjugés*?... Assurément....

— Le respect pour les morts & pour leurs tombeaux est-il un préjugé? — Non, puisque la religion ordonne de les honorer, & que c'est même une action pieuse de les ensevelir. — Cela est juste; mais ce respect doit-il s'étendre aussi loin qu'on le croit communément, lorsqu'on dit qu'il est moins condamnable de mettre au jour une mauvaise action d'une personne qui existe, que d'une personne qui n'est plus?... — Cette question m'embarrasse. — Consultez à cet égard un guide toujours sûr, la Religion: ordonne-t-elle d'avoir plus d'égards pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, que pour la réputation de ceux qui existent? — Non, certainement,

ment, & elle ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, & de lui rendre le bien pour le mal (a) : ainsi sûrement il est plus condamnable de détruire la réputation d'une personne vivante, que de flétrir la mémoire d'une personne qui n'est plus... — D'ailleurs on ne fait pas souffrir la personne morte, & l'on désespère la personne vivante ; ainsi l'opinion dont je vous parlois n'est donc qu'un préjugé, comme nous venons de l'exposer, c'est-à-dire, *de mettre au jour une mauvaise action*, par conséquent de découvrir un fait prouvé, & qui n'admet aucune justification : car si, par exemple, après la mort d'un ennemi, on cherchoit à flétrir sa mémoire par des accusations nouvelles & vagues, on joindroit la lâcheté à la méchanceté, puisque l'ennemi mort ne peut empêcher l'effet des préventions qu'on répand contre lui. S'il vivoit, il pourroit détruire des doutes, éclaircir de simples conjectures ; mais il ne pourroit se justifier d'un fait positif & prouvé ; voilà pourquoi il y auroit de la lâcheté à l'accuser légèrement. Au reste, vous croyez bien que dans tous les cas je

(a) *Bénissez ceux qui vous persécutent : bénissez les & gardez-vous bien de leur donner des malédictions... Ne vous vengez point vous-mêmes, mes chers Frères, mais donnez lieu à la colère ; car il est écrit : C'est à moi que la vengeance est réservée, & c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur.*
 Epître de Saint-Paul aux Romains, chapitre xii.

désapprouve & je hais cette animosité insensée contre ceux qui n'existent plus, & qui par conséquent ne peuvent plus nous nuire ; j'ai seulement voulu vous prouver qu'il y a beaucoup moins de cruauté à flétrir la mémoire des morts qu'à détruire la réputation des vivans. Maman, dit Caroline, je me souviendrai de cette conversation ; je n'oublierai point qu'il faut se préserver des préjugés ridicules, & *respecter ceux qui viennent de la sensibilité & de la délicatesse* ; & qu'enfin, ajouta la Baronne, lorsqu'on veut connoître si l'on doit adopter ou rejeter une opinion, il faut l'examiner mûrement, & si elle n'est pas indifférente en elle-même, si la croyance ou l'incrédulité doit avoir quelque influence sur notre conduite & sur nos sentimens, il faut consulter la religion, les lois, & l'honneur, & se conformer exactement à ce que ces guides sacrés peuvent conseiller & prescrire. En effet, dit M. de la Palinière, pour votre bonheur, pénétrez-vous profondément des grandes vérités que nous enseigne la Religion, nourrissez votre esprit de ses maximes saintes, elles vous traceront avec détail tous vos devoirs.

Deux jours après cet entretien, Madame de Clémire se trouvant seule avec Caroline : Ma fille, lui dit-elle, lorsque je suis entrée chez vous ce matin, une Femme-de-chambre boucloit vos souliers ; comment pouvez-vous souffrir qu'on vous rende un pareil service ?

vice? Avilir son semblable, traiter en esclave une créature humaine, c'est s'avilir soi-même! N'exigez donc jamais d'une Femme-de-chambre que les services qui vous seront véritablement nécessaires; épargnez-lui, autant qu'il vous sera possible, tout ce qui pourroit lui causer de la fatigue ou lui inspirer de la répugnance. N'ayez point la bassesse & la cruauté d'abuser de sa situation en lui refusant les égards qui lui sont dûs. Si vous voulez être un jour respectée de vos gens, accoutumez-vous de bonne heure à respecter aussi en eux les droits sacrés de l'humanité. Je ne puis m'habiller seule, ainsi ma Femme-de-chambre m'aide à me coëffer, à m'habiller; mais je puis me déshabiller sans son secours, & vous savez que depuis que je suis mariée, jamais je n'ai fait veiller une Femme-de-chambre, jamais je n'ai souffert qu'elle m'attendît, & que je me suis toujours déshabillée & couchée sans son aide. J'ai vécu dans le monde; j'allois au bal, je rentrois alors à quatre ou cinq heures du matin, bien parée, avec un habit garni de fleurs, des voiles attachés avec mille épingles, il est assez difficile de se débarrasser seule de tout cet attirail; mais j'aimois beaucoup mieux prendre cette peine & me coucher quelques minutes plus tard, que d'être aidée par une malheureuse créature endormie, & de mauvaise humeur, qui, en me déshabillant, eût en elle-même

même maudit mes plaisirs & sa condition. Présentement j'ai moins de mérite à me déshabiller seule, les parures de Champcerry ne sont pas gênantes.....—Jamais non plus vous ne sonnez dans la nuit.....—Non, à moins que je ne sois malade. Etant couchée, si j'ai besoin de quelque chose je me relève, même dans le cœur de l'hiver. Je suis si accoutumée à tout cela, que je n'en souffre nullement. C'est une habitude qui ne me coûte rien, & qui me donne une activité que je crois très-salutaire à la santé, car rien n'affoiblit comme la paresse & la mollesse. En se servant ainsi soi-même, on acquiert une adresse, une force, une agilité surprenante : je n'ai pas l'air d'être robuste, & cependant à mes veillées particulières je fais continuellement de vrais tours de force. Je porte, de la meilleure grâce du monde, une énorme cruche pleine d'eau ; l'hiver je pose dans mon feu de grosses bûches infiniment plus lourdes que moi.....&c....—Maman, je veux vous imiter, dorénavant je me déshabillerai toute seule si vous le permettez....—Non, vous êtes encore trop jeune. Votre âge est celui de la faiblesse & des dépendances physiques, mais dès-à-présent vous pouvez vous aider vous-même beaucoup plus que vous ne faites, & quand vous aurez quinze ans, vous ferez fort bien de prendre l'habitude de vous déshabiller sans la secours de personne....—Maman, je vous

promets de ne plus manquer aux égards que nous devons à ceux qui nous servent.—Il y a une foule d'autres égards qu'on leur doit encore. Entre autres, celui de ne jamais dire devant eux, ni directement, ni indirectement une chose qui puisse les faire rougir de leur état. Par exemple, il y auroit une cruauté révoltante à citer en présence d'un Domestique, un proverbe qui insultât à sa condition, comme celui-ci : *mentir comme un Laquais*. Il faut éviter avec le plus grand soin de semblables grossièretés qui, en les humiliant, sont faites pour exciter leur ressentiment & pour attirer leur haine ; on doit encore avoir l'attention de ne jamais se permettre devant eux la moindre légèreté qui puisse ébranler leur principes, car nos discours & nos actions font sur eux la plus grande impression ; ainsi nous sommes doublement condamnables lorsque nous leur donnons ce mauvais exemple. Enfin la Religion, la justice, & l'humanité nous engagent également à les traiter avec douceur & indulgence ; à nous occuper de leurs intérêts, à les protéger dans toutes les occasions, & à les soigner avec affection lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont vieillis à notre service.

En prononçant ces paroles, Madame de Clémire se levoit pour aller à la promenade, mais Caroline l'arrêta en disant qu'elle avoit une petite confidence à lui faire ;

faire ; & elle lui avoua que la matin elle avoit eu un peu d'humeur avec Pulchérie. Vous aurez sans doute réparé ce tort, dit Madame de Clémire. Oui, Maman, reprit Caroline.—Mais de quelle manière ?—Je me suis fait violence, j'ai surmonté mon humeur, & le reste de la matinée j'ai été avec ma sœur comme à l'ordinaire...—Et vous ne lui avez point fait d'excuses ? Vous ne lui avez pas témoigné du regret d'avoir été injuste un moment ?—Aussitôt qu'elle m'a vue reprendre ma gaîté, elle a repris toute la sienne, & elle n'avoit plus l'air d'être fâchée le moins du monde.....—Parce qu'elle n'a point de rancune, faut-il que vous paroissiez insensible ? Si j'avois eu tort avec le dernier Domestique de la maison, je lui en montrerois certainement du repentir, & je croirois justement m'honorer moi-même (car rien ne nous élève comme l'équité) en lui faisant des excuses proportionnées à l'offense. Le défaut le plus intolérable qu'on puisse avoir dans la société, est celui de ne pas savoir reconnoître & réparer les torts. Nous sommes si imparfaits qu'il n'y a guères de jours où nous ne fassions des fautes : aussi la personne la plus aimable & la plus attachante sera-t-elle toujours celle qui, en avouant ses torts, montrera le plus de franchise & de sensibilité. C'est là le talent sublime des cœurs tendres & généreux, tandis que les petites ames & les

esprits bornés, dominés par une mauvaise honte aussi méprisables que puérile, aiment mieux aggraver leurs fautes que de faire une démarche, ou de dire un seul mot qui pourroit tout expier....—Maman, je vais aller chercher ma sœur pour lui faire des excuses d'avoir eu un moment d'humeur, & de ne lui en avoir pas témoigné sur le champ mon regret. A ces mots, Caroline fut tendrement embrassée, ensuite elle sortit en courant pour aller trouver sa sœur.

Madame de Clémire avoit annoncé le matin qu'elle conteroit une petite histoire à la Veillée, & le soir elle s'acquitta de sa promesse en ces termes :

LES SOLITAIRES

de Normandie.

Dans la Province de Normandie, à quelques lieues de Forges (a), près de la riche Abbaye de Bobec, vivoit un bon Fermier, nommé Anselme, avec sa femme & ses enfans. Il étoit pauvre, mais si heureux, que depuis quinze ans il n'étoit sorti de sa chaumière que pour aller à l'Eglise. Sa petite habitation étoit isolée au milieu d'une

(a) A 26 lieues de Paris, & célèbre par ses eaux minérales.

forêt ;

forêt ; il n'avoit point de voisins, il n'en desiroit pas. Il ne pouvoit imaginer qu'après avoir labouré son champ, il fût possible de trouver un plaisir plus doux que celui de se reposer au sein de sa famille. Trois arpens de terre, deux vaches, quelques poules, formoient toutes ses possessions. Sa société étoit composée, outre sa femme & cinq enfans, d'une servante & d'un pâtre, qu'il est nécessaire de vous faire connoître particulièrement. La servante se nommoit *Jacqueline*. Depuis son enfance dans la maison d'Anselme, elle avoit les mœurs & les goûts sédentaires de ses maîtres. Elle ne s'étoit jamais éloignée de la chaumière plus d'une demi-lieue. De tous les édifices qui sont sur la terre, elle ne connoissoit que la seule Abbaye de Bobec, & jamais St-Pierre de Rome & la colonnade du Louvre n'excitèrent autant d'admiration, que la petite Eglise de Bobec en inspiroit à Jacqueline. Elle avoit entendu parler de Forges, & sachant que ce village étoit à quatre lieues de son habitation, elle n'avoit jamais eu la tentation d'entreprendre un aussi long voyage. Jacqueline, comme vous le croyez bien, ne savoit pas lire, elle n'avoit même de sa vie vu un livre. Ses talens étoient bornés ; ils se réduisoient à savoir traire les vaches, faire du fromage, & aider sa maîtresse dans les petits travaux du ménage ; son esprit n'auroit pas embrassé des connoissances plus

étendues, elle n'avoit précisément que le degré d'intelligence nécessaire pour remplir passablement les devoirs de son état ; & si le Ciel ne lui eût pas donné des maîtres aussi patiens qu'humains, elle eût plus d'une fois couru le risque de perdre sa condition ; mais du moins elle ne faisoit point de fautes volontaires, elle manquoit absolument de mémoire & de réflexion, elle avoit peu d'activité, en même-temps ses intentions étoient si droites & son cœur si bon, que jamais Anselme & sa femme n'avoient pu se résoudre à la gronder. Le Pâtre Miche, qui gardoit les vaches, étoit encore moins actif & moins spirituel que Jacqueline. La foiblesse de sa constitution excusoit, aux yeux de l'indulgent Anselme, son indolence & son incapacité ; d'ailleurs Michel étoit d'un naturel doux & paisible ; il avoit de la probité, un sang froid inaltérable, & une sérénité d'ame que rien ne pouvoit troubler.

Il y avoit tant de conformité entre Michel & Jacqueline, qu'il étoit impossible qu'ils se vissent tous les jours sans s'attacher l'un à l'autre. La sympathie se déclara, & les deux amans demandèrent à leurs maîtres la permission de se marier, ce qui leur fut accordé. Jacqueline épousa Michel, & au bout de trois ans se trouva mère de trois enfans qui furent élevés avec ceux d'Anselme.

Vers ce temps, Jacqueline éprouva un sensible chagrin. La femme d'Anselme mourut, & le bon homme ne survêcut que deux ans à sa femme. Alors Jacqueline & Michel perdirent le meilleur des Maîtres & le seul appui qu'ils eussent sur la terre. Des parens, tuteurs des enfans, vinrent occuper le petit héritage. Ils eurent la cruauté de renvoyer Michel & Jacqueline.

Il fallut quitter la cabane chérie qu'ils regardoient comme leur maison paternelle; il fallut s'arracher des bras des petits enfans du vertueux Anselme, de ces enfans qui, depuis deux ans, donnoient à Jacqueline le doux nom de mère! La pauvre Jacqueline les baigna de larmes, & sortit désespérée, suivie de quatre enfans à elle, & du triste Michel, qui portoit sous son bras un gros paquet contenant quelques vêtemens grossiers, le seul bien qui restât à cette famille infortunée.

Dans cette affreuse situation, ils n'éprouvèrent heureusement aucune des inquiétudes déchirantes que peuvent causer l'imagination & la prévoyance; ils étoient de caractère à ne ressentir jamais que la douleur du moment. L'avenir étoit pour eux couvert d'un voile si impénétrable, qu'il leur cachoit même jusqu'à l'image du lendemain. Avant de quitter la chaumière ils avoient bien dîné, aussi ne s'inquiétoient-ils que médiocrement de leur souper. Ils ne s'entretenoient que
de

de leurs regrets de la mort d'Anselme, de leur tendresse pour les enfans qu'ils avoient été forcés d'abandonner.

En causant ainsi ils marchaient à l'aventure & s'égarèrent dans la forêt. Jacqueline étoit grosse de six mois. Lorsqu'elle fut fatiguée, elle s'assit au pied d'un arbre. Son mari s'établit à côté d'elle, & les quatre petits enfans se rangèrent autour d'eux : on étoit au mois de Juillet ; lorsque le jour commença à baisser, un des petits enfans dit qu'il avoit faim, & tous les autres au même moment demandèrent du pain. Michel avoit quelques provisions dans un havre-sac, il les partagea avec sa femme & ses enfans. Après souper on se décida à passer la nuit dans le bois, & à la pointe du jour on trouva un sentier battu qui conduisit dans une espèce de désert à l'extrémité de la forêt.

Ce lieu sauvage étoit rempli de bruyères, & on y découvrit une source d'eau pure qui sortoit d'une roche couverte de mousse. Cette vue causa la joie la plus vive à Jacqueline, car ces enfans mouroient de soif ; pour surcroît de bonheur, la lisière du bois étoit bordée d'une infinité de noisetiers, de mûriers, & de framboisiers sauvages ; & d'ailleurs cette partie du bois étoit pleine de fraises. Jacqueline fut enchantée à l'aspect de ce jardin naturel. O Michel, s'écria-t-elle, établissons-nous ici ! Voilà de l'eau, voilà des fruits, nous y pourrons vivre. Faisons-

Faisons-y une cabane de feuillages pour nous garantir de la pluie. — Mais il faudroit avoir la permission de couper des branches d'arbres. Cette réflexion attrista Jacqueline.

Dans ce moment elle apperçut à quelque distance un jeune Payfan qui cueilloit des fraises ; elle s'approche de lui, & lui demande s'il savoit à qui appartenoit le lieu où elle étoit ? Vous êtes sur les terres de l'Abbaye de Bobec, reprit le Payfan. — Sommes-nous loin de l'Abbaye ? — A trois petits quarts de lieue, & j'y vais porter tout-à-l'heure les fraises que je viens de ramasser. A ces mots Jacqueline tint conseil avec son mari, & Michel ayant reçu ses instructions, partit avec le jeune Payfan pour se rendre à l'Abbaye de Bobec : il laissa Jacqueline, avec ses enfans, à l'entrée du bois, en promettant de revenir le plus promptement qu'il lui seroit possible.

Michel, arrivé à l'Abbaye, obtint un moment d'audience de l'Abbé, auquel il exposa sa situation ; il finit par demander de l'ouvrage, ou du moins la permission de s'établir dans le lieu qu'il désigna. Mais, demanda l'Abbé, que savez-vous faire ? — Je fais garder vos vaches.... — Nous n'avons pas besoin de Pâtres : d'ailleurs vous n'êtes pas de nos terres..... — Mais je n'ai pas de quoi vivre, cela revient au même. .. — Nous ne pouvons pas malheureusement secourir tous les pauvres

vres...—Je ne suis pas un pauvre, je ne demande pas l'aumône ; nous avons du cœur ; vous voulez bien travailler.—Vous ne savez rien faire ; & d'ailleurs je vous répète que les habitans de nos terres méritent la préférence....—Je suis pourtant bien foible & bien maladif, je vous assure ; ainsi vous devriez bien me prendre à votre service....—Comment, parce que vous êtes hors d'état de servir ?—Vraiment oui ; c'étoit à cause de cela que défunt mon maître Anselme m'avoit pris & qu'il me gardoit ; mais vous, M. l'Abbé, si vous n'aimez pas les infirmes, du moins donnez-nous la permission de bâtir une petite cabane de feuilles, parmi ces bruyères.....—Et, comment vivrez vous là ?—Avec des fruits sauvages & des racines ; il y a du cresson, des fraises, des noisettes, de l'eau ; c'est un vrai paradis....—Et l'hiver ?....—L'hiver !.....Ah, nous n'avions pas pensé à l'hiver !.....Mais l'hiver ne viendra pas de sitôt, nous ne sommes qu'au mois de Juillet.....—Ecoutez, bon homme, puisque vous le desirez tant, je vous permets de bâtir une cabane, & de plus, je vous autorise à venir tous les deux jours à l'Abbaye prendre une provision de pain & de pommes de terre pour vous & votre famille.—Justement j'ai un havre-sac.—Allez, c'est tout ce que je puis faire....—C'est plus que je ne demandois : Oh, Jacqueline sera bien contente !

En

En disant ces paroles, Michel sortit précipitamment. Il étoit déjà hors de la Cour de l'Abbaye, lorsqu'on le rappela par l'ordre de l'Abbé pour lui donner du pain bis & des pommes de terre cuites sous la cendre. Michel, qui avoit une probité délicate, refusa d'abord de les recevoir. M. l'Abbé, ajouta-t-il, m'a dit que ce ne seroit que tous les deux jours, ainsi je reviendrai les prendre après demain ; malgré sa résistance on remplit ses poches de la petite provision donnée pour deux jours, & il partit très-satisfait de l'heureux succès de sa démarche. Il fut retrouver Jacqueline, & l'abordant d'un air triomphant, il répondit avec détail à toutes ses questions. Jacqueline, charmée de ce récit, le gronda cependant un peu de n'avoir pas acheté dans le village de Bobec une serpe pour couper les branches d'arbres ; car enfin, dit-elle, nous avons neuf livres dix sols (c'étoit le fruit de leurs épargnes de dix ans) que veux-tu que nous fassions de cet argent ? Cela est vrai, répondit Michel, mais on ne peut pas penser à tout ; nous avons bien oublié que l'hiver viendrait.... — A propos de l'hiver, il faudra que tu gardes de l'argent pour acheter des peaux de mouton. — Oui, car il faut que nous ne manquions de rien, puisque nous devons passer notre vie ici..... — Allons, mettons-nous à l'ouvrage. Nous pouvons toujours
couper

couper de petites branches avec nos couteaux.

En disant ces paroles, Jacqueline s'achemina vers le bois. Son mari la suivit, & tous deux travaillèrent sans relâche jusqu'à la nuit. Le mari & la femme n'étoient ni robustes ni industrieux. Aussi furent-ils plus de quinze jours à construire une petite cabane à la vérité assez solide, mais qui avoit un inconvénient dont ils ne s'aperçurent que lorsque l'ouvrage fut presque entièrement fini. Ils avoient oublié (car, comme disoit Michel, on ne peut pas penser à tout) qu'ils devoient loger dans cette cabane, & que par conséquent il étoit à désirer que son élévation fût proportionnée à leur taille. Il est plus commode de travailler à hauteur d'appui, que d'élever les bras au-dessus de sa tête, & ils avoient choisi la manière la moins fatigante; de sorte que Jacqueline & Michel auroient pu s'appuyer sur le toit de leur cabane, comme on s'appuie sur un balcon. Jacqueline fut la première frappée de ce défaut de construction; quoique l'édifice fut très-avancé, elle eut la courageuse tentation de recommencer sur nouveaux frais; mais Michel l'en détourna: au reste, dit-il on n'entre dans sa maison que pour se reposer, ne suffit-il pas qu'on puisse y être assis ou couché? Jacqueline n'eut rien à répondre à ce raisonnement;

sonnement ; & malgré cette erreur dans les dimensions, la cabane fut achevée.

Le jour où l'on y dîna pour la première fois fut un jour de fête. Justement Michel avoit été le matin à l'Abbaye. Il rapportoit des pommes de terre & du pain frais, & en outre une pinte de lait & des œufs qu'il avoit achetés dans le village. La joie des petits enfans fut extrême à la vue de ce festin délicieux. Leur gaité excita celle de Michel & de Jacqueline. Enfin rien ne manquoit à l'agrément du repas ; car les convives avoient autant d'appétit que de bonne humeur. La nuit on dormit du sommeil le plus tranquille. Après avoir passé plus de vingt-huit nuits exposés aux injures de l'air, on trouva une douceur inexprimable à se reposer sous une épaisse feuillée, & à se coucher sur de la paille bien fraîche. Le lendemain matin on se réveilla dans la plus parfaite santé.

Il n'y a rien de tel, dit Michel, que d'avoir toutes ses aîsés. On a beau dire qu'on s'accoutume à tout, je n'aurois jamais dormi comme cela sur la terre & à la belle étoile. Ni moi non plus, reprit Jacqueline. Je me souvenois toujours de la bonne étable où nous couchions chez notre pauvre Maître.—Jacqueline, notre cabane vaut bien l'étable, n'est-ce pas ?—Oh, sûrement, & puis nous sommes chez-nous, &, comme disoit notre maître, on n'est heureux que dans

son ménage. Ce ménage, qui suffisoit au bonheur de Jacqueline, n'étoit formé que de la veille. Michel avoit acheté une écuelle & cinq cuillers de bois, une bonne provision de peaux de mouton, & du lin pour Jacqueline, qui possédoit une quenouille, & qui savoit filer assez passablement. Tel avoit été l'emploi des 9 livres 10 sols. Michel, de son côté, se fit quelques occupations ; il prenoit avec de la glu de petits oiseaux qu'il portoit à l'Abbaye, & au bout du mois il alloit vendre le lin qu'avoit filé sa femme, ce qui produisoit un mince revenu : car, comme je l'ai déjà dit, Jacqueline n'étoit ni active ni laborieuse.

Tout l'été se passa de la sorte. Au mois de Septembre, Jacqueline accoucha le plus heureusement du monde d'une petite fille qu'elle nourrit. Enfin l'hiver vint, &, malgré les peaux de mouton, la cabane parut alors beaucoup moins agréable, d'autant plus qu'on étoit privé des framboises, des mûres & des autres fruits des bois. Cependant Michel & Jacqueline ne souffrirent pas du froid autant qu'on pourroit l'imaginer. Ils n'avoient de leur vie couché dans une chambre bien close & à cheminée : l'étable, dont ils conservoient un si doux souvenir, avoit un toit percé en plusieurs endroits, & une porte dont les planches, mal jointes, laissoient dans toute l'étendue des battans trois ou quatre fentes assez larges pour y passer facilement

cilement la main : ainsi Jacqueline & son mari, même pendant le temps le plus rigoureux de l'hiver, ne trouvèrent pas une grande différence entre leur cabane & l'étable, objet de leurs regrets ; &, durant l'été, la feuillée située sur un terrain sec, & abritée par une forêt remplie de fleurs champêtres, de racines, & de fruits, étoit plus agréable qu'une étable obscure & humide, bâtie dans une petite basse-cour pleine de fumier, & traversée par une grande mare d'une eau verte & bourbeuse.

Sur la fin de l'hiver, Michel, qui depuis deux mois marchoit avec beaucoup de peine, se trouva dans l'impossibilité absolue d'aller à l'Abbaye recevoir sa subsistance ; Jacqueline y fut à sa place, & le pauvre Michel resta dans sa cabane, tristement couché sur son lit de feuilles. Il ne souffroit point de douleurs vives ; sa tranquillité naturelle & sa piété le préservoient de l'impatience & de l'ennui : il prioit Dieu toute la journée : Jacqueline filoit ou disoit son chapelet à côté de lui ; ses petits enfans venoient le caresser, & il ne se trouvoit point absolument malheureux : un an se passa de la sorte.

Il y avoit déjà deux années que Michel & Jacqueline habitoient leur cabane ; un jour (c'étoit au mois de Juillet) Jacqueline, qui avoit été ramasser des feuilles dans le bois, accourut toute essouffée à la cabane : Ah, Michel, s'écria-t-elle, la belle chose

que je viens de voir !....—Quoi donc ?....—
Un beau carrosse tout jaune qui n'a point de
toit....c'est quasiment fait comme une char-
rette, mais c'est reluisant... & puis six che-
vaux tous bigarés d'argent !....& de belles
Dames dans la carrosse, des beaux Messieurs
derrière & qui sont habillés de rouge !....
Comme Jacqueline achevoit ces mots, elle
entendit le bruit de la calèche dont elle ve-
noit de faire la description ; elle tressaille de
joie, s'élance hors de la cabane, tous les pe-
tits enfans la suivent. Elle apperçoit la ca-
lèche à trente pas d'elle, & elle distingue
dans cette voiture une figure angélique,
qui jette sur elle & sur ses enfans le plus
doux regard, & qui, en même temps, crie
au cocher d'arrêter. Jacqueline, surprise &
enchantée, n'osoit avancer.

La jeune & charmante Inconnue, suivie
de quatre Dames qui descendent avec elle
de la calèche, s'approche de Jacqueline.
Ces cinq enfans, lui dit-elle, sont-ils à
vous !.....—Oui, Madame...—Pauvres pe-
tits ! ils sont presque entièrement nus....—
Oh, les trois derniers ont des brassières ;
mais nous les gardons pour l'hiver.
—Et vous passez le jour dans cette cabane ?
....—Le jour ! & la nuit aussi.—Quoi ! vous
n'avez point d'autre logement ?....—Non,
Madame, depuis deux ans ; mais nous y
sommes bien pendant l'été : il n'y a que
l'hiver qui est un peu rude, sur-tout depuis
que

que mon mari est malade....—Votre mari est malade ! est-il couché dans cette petite cabane ?....—Oui, Madame....—O Ciel !—Ah, que je suis heureuse qu'on nous ait égarées dans cette forêt, & que le hasard nous ait conduites ici ! En disant ces mots l'Inconnue s'avança vers la cabane, & y entra avec les Dames de sa suite, non sans peine, car les souliers à talons, les chapeaux & les plumes obligèrent de se courber tellement, que l'Inconnue ne pouvant supporter la contrainte de cette attitude, prit le parti de se mettre à genoux dans la cabane. Grand Dieu, dit-elle, en tournant vers Michel des yeux mouillés de pleurs, se peut-il que depuis deux ans vous n'ayez point eu d'autre asyle ?...Comment n'avez-vous point trouvé des secours à Forges ?—Oh, Madame, Forges est si loin !—Vous n'en êtes qu'à trois lieues....—Mon mari est impotent depuis dix-huit mois, je ne pouvois le laisser là pour faire un si grand voyage : & puis nous ne manquons pas de secours ; on nous donne du pain & des pommes de terre. A ces mots l'Inconnue tira sa bourse de sa poche : Tenez, dit-elle, à Jacqueline, ce soir je vous enverrai chercher, & puisque vous aimez ce lieu, vous y reviendrez, je vous le promets ; mais je vous demande de passer quelque temps à Forges ; car votre mari a besoin des secours d'un Médecin.

Pendant ce discours, Jacqueline confidéroit les pièces d'or que l'Inconnue venoit de lui donner; enfin, rompant le silence: puisque vous êtes si bonne, Madame, dit-elle, je vous avoue que ces pièces-là ne peuvent nous servir; on ne connoît pas ça dans le pays..... —Quoi! vous n'avez jamais vu d'or?... —Oh, si fait, j'ai vu de la dorure dans la Chapelle de *Bobec*; mais la monnoie d'or n'est sûrement pas reçu dans le pays, car je n'en ai même pas entendu parler. L'Inconnue, frappée d'un excès de misère dont elle n'avoit jamais eu l'idée, ne put retenir ses larmes; cependant elle engagea Jacqueline à garder l'or qu'elle avoit reçu; mais, pour la satisfaire, elle lui fit donner quelques écus, qui furent acceptés avec autant de satisfaction que de reconnoissance. Alors l'Inconnue, & les Dames qui l'accompagnoient, sortirent de la cabane, elles montèrent en calèche & retournèrent à *Forges*, laissant Michel & Jacqueline transportés de joie & d'admiration. Ils ne s'entretinrent que de la *bonne Dame*, & le soir ils en parloient encore lorsqu'on vint les chercher pour les conduire à *Forges*. Quatre hommes posèrent doucement Michel sur un brancard, & le portèrent ainsi couché sur un matelas. Jacqueline & ses enfans montèrent dans une charette couverte, & la petite troupe arriva à *Forges* vers les neuf heures du soir. On les

les conduisit dans une maison où ils trouvèrent du linge & de bons lits.

Aussitôt que Michel fut couché, Jacqueline le quitta pour aller questionner son hôtesse. Au bout d'un quart-d'heure elle revint. Oh Michel, s'écria-t-elle, tu vas être bien émerveillé! . . . — Dis donc vite. . . — La belle Dame!... fais-tu ce que c'est qu'une Princesse?.....—Non....—Eh bien, la belle Dame est une Princesse....& puis elle s'appelle encore Duchesse....& puis elle a encore un autre nom....mais je l'ai oublié le troisième nom....enfin par-dessus tous cela elle est parente du Roi. . . —Elle n'en est pas plus fière toujours....—Oh, pour cela non... —Une parente du Roi avoir un regard si humain, une si douce parole!....Tu ne devinerois jamais pourquoi elle est venue à Forges? C'est pour boire d'une certaine eau qui fait avoir des enfans; moi je n'ai pas grand' foi à cette fontaine-là; mais je ferai une neuvaine pour que Dieu donne à cette chère bonne Dame une belle famille, qui achève de la rendre bien heureuse.

L'hôtesse interrompit cet entretien, en apportant aux deux Solitaires un excellent souper. Michel & sa femme avoient bu jadis de mauvais cidre, mais ils n'avoient jamais bu de vin. Ils en burent pour la première fois à la santé de leur bienfaitrice. Ensuite Jacqueline se coucha, en remerciant le ciel & en bénissant mille fois sa jeune & vertueuse

vertueuse protectrice. Le lendemain Jacqueline fut éveillée par une couturière qui vint prendre sa mesure & celle des petits enfans, en disant que la Princesse lui avoit commandé des chemises & des habits pour toute la famille. En effet, quelques jours après, Jacqueline reçut le trousseau le plus complet : bas, souliers, coëffure, rien n'étoit oublié. Jacqueline se livroit à une joie d'autant plus pure, que la santé de Michel se rétablissoit à vue d'œil. Les soins assidus du Médecin, un logement sain, une bonne nourriture avoient déjà produit un mieux surprenant, & au bout de trois semaines il fut en état de se lever & de marcher dans sa chambre.

A cette époque Jacqueline eut une entrevue avec sa bienfaitrice, qui lui présentant un trousseau de clefs : voilà, lui dit-elle, les clefs de votre maison & de vos armoires, allez chez vous, ma bonne Jacqueline, j'irai vous voir demain matin & vous demander à déjeuner. Jacqueline, éperdue à ce discours, bégaya quelques mots, & reçut les clefs d'un air stupide, ne pouvant croire qu'elle eût une maison & des armoires, ni que *la parente du Roi* pût venir déjeuner chez elle. Le jour même Michel, sa femme, & ses enfans furent reconduits au désert où on les avoit trouvés. Mais quel fut leur surprise en voyant à la place de leur cabane de feuilles, une jolie petite maison
située

située au milieu d'un grand jardin ! Les enfans poussaient des cris de joie, Michel & Jacqueline les embrassent en pleurant. O mon Dieu ! dit Jacqueline, en joignant les mains, qu'avons-nous fait pour mériter tant de bonheur !...

La charrette s'arrête à la porte, on conduit les Solitaires dans leur habitation, composée de deux jolies chambres, d'un bûcher & d'une petite cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires dans un ménage. La chambre des Solitaires avoit une cheminée, & pour meubles deux bons lits avec des rideaux d'Indienne, deux tables de bois, quatre chaises de paille, deux bons fauteuils, & une grande armoire. Jacqueline prenant son troussseau de clefs, ouvre l'armoire, & y trouve deux habits complets pour son mari, autant pour elle, & pour les enfans des chemises, des bas, des bonnets, & en outre des draps, des nappes, & des serviettes, & une énorme provision de lin pour filer. Quand Jacqueline eut fait l'inventaire de son armoire, on la mena dans son jardin, déjà rempli de légumes, ensuite on lui fit voir une petite basse-cour, où elle trouva une vingtaine de poules ; enfin on ouvrit une étable qui renfermoit deux belles vaches, & on lui apprit qu'elle possédoit un petit pré, situé à un demi quart de lieue de la maison. Jacqueline croyoit rêver : Quoi, disoit-elle à son mari, nous sommes plus riches que ne l'étoit

l'étoit défunt notre maître Anselme !... Sa chaumière n'étoit qu'une masure au prix de celle-ci... Notre jardin est deux fois plus grand que n'étoit le sien !... O Michel ! il ne faudra jamais oublier notre feuillée ; surtout l'hiver, quand nous serons avec nos enfans autour du feu, afin de remercier toujours Dieu d'aussi bon cœur qu'à présent. En parlant ainsi, de douces larmes couloient des yeux de Jacqueline ; Michel pleuroit aussi, & l'un & l'autre embrassoient les enfans & recevoient leurs caresses avec un plaisir, une joie qu'ils n'avoient jamais ressentis, quoiqu'ils les eussent toujours tendrement aimés.

Jacqueline ne put fermer l'œil de la nuit. Elle avoit une lampe sur sa cheminée, & ella passa la nuit entière à considérer avec admiration sa chambre & ses meubles, à prier Dieu, & à bénir son illustre bienfaitrice. Au point du jour elle se leva ainsi que son mari. L'heureux couple va visiter de nouveau & la cuisine, & le jardin, & l'étable. Ensuite on habille les enfans, on se pare de ses plus beaux habits, & on prépare le déjeuner. On étale sur la table une nappe toute neuve, on y pose deux grandes jattes pleines de crème, du bon pain bis, du beurre frais, & une corbeille de noisettes nouvellement cueillies : alors on attend *la bonne chère Dame* avec autant de trouble que d'impatience. A onze heurs le fils aîné,
posé

posé en sentinelle du côté du bois, quitte son poste, & vient annoncer qu'il a vu de loin la calèche. Alors Jacqueline & Michel, avec un battement de cœur d'une force inexprimable, se prennent par le bras : Michel, encore mal assuré sur ses jambes, s'afflige de ne pouvoit marcher plus vite : les enfans veulent courir devant, & se précipitent en tumulte vers la porte. Le père & la mère les rappellent, &, pour la première fois, se plaignent de leur désobéissance.

Au moment où les Solitaires arrivoient à la porte de leur cour, la jeune Princesse descendoit de sa calèche. Jacqueline & son mari, baignés de larmes, se jettant à ses pieds ; & Jacqueline lui montrant Michel : ô Madame, dit-elle, d'une voix entre-coupée, il est guéri ! Il peut marcher ! Voilà nos enfans qui ne souffriront plus du froid ; voilà notre maison où nous serons aussi bien l'hiver que l'été ! Nous vous devons tout cela : il n'y a que le bon Dieu qui puisse vous récompenser ; car pour nous, hélas, nous ne pouvons seulement pas vous remercier !

Un déluge de pleurs interrompit ce discours. La charmante & vertueuse Princesse mêla ses larmes à celles des Solitaires ; & relevant Jacqueline, elle la prit sous le bras & entra ainsi dans la maison. Vous croyez bien que le déjeuner fut trouvé excellent,

cellent, qu'on se promena dans le jardin, & qu'on entra dans l'étable.

A midi & demi, la Princesse quitta les Solitaires; & en arrivant à Forges, elle apprit avec autant de plaisir que d'attendrissement, qu'il n'y a point d'états, point de classes où l'on ne puisse trouver les sentimens nobles & généreux qui la caractérisoient elle-même si particulièrement. Les Maçons qui avoient bâti la maison des Solitaires, touchés d'une action qui assurait le bonheur d'une famille entière, voulurent y participer autant qu'il étoit en eux. Ils travaillèrent à la maison jour & nuit; & lorsqu'elle fut achevée, ils refusèrent tous unanimement l'argent qu'on leur offrit en payement. Il fut absolument impossible de leur faire accepter la moindre récompense, & on ne put les payer qu'en les employant sur le champ à d'autres ouvrages pour lesquels on leur donna le double de la somme qu'ils demandoient.

Madame de Clémire ayant cessé de parler; cette histoire est charmante, dit M. de la Palinière. Il n'est pas difficile de deviner le nom de l'auguste Bienfaitrice des Solitaires; & l'on peut citer d'elle tant de traits de ce genre, que ce récit ne m'a causé nulle surprise. Mais la générosité des Maçons m'étonne. Il seroit déjà bien extraordinaire qu'un seul homme de cette classe eût cette grandeur d'ame; mais que tous

tous ces ouvriers s'accordent à travailler jour & nuit uniquement pour participer à une bonne action, qu'ils refusent obstinément le salaire qui leur est dû ; que d'un consentement unanime ils sacrifient ainsi leur temps & leurs peines, & qu'eux-mêmes dans la pauvreté, ils rougissent d'accepter un argent si légitimement acquis ; il y a dans ce procédé une noblesse, un délicatesse, un enthousiasme de vertu qui me paroissent bien peu vraisemblables dans des gens d'un état si grossier ; & je vous avoue que je ne puis me persuader qu'on ne vous en ait pas imposé à cet égard.—Et si j'avois été témoin de ce fait?...—Vous me charmez, car il m'est bien doux de ne plus le regarder comme douteux.—Voilà de ces traits qu'on n'oseroit inventer, parce que nous n'avons qu'une idée imparfaite de la nature. Nous ne voudrions pas la reconnoître dans des tableaux d'imagination qui la peindroient dans toute sa sublimité ; & par une conséquence bizarre, l'héroïsme que nous admirons dans l'histoire, ne nous paroîtroit, dans un ouvrage de pure invention, qu'une fiction extravagante, dénuée de toute vraisemblance. Cependant, ce qu'on appelle le *beau idéal* n'existe certainement pas en morale : car l'imagination ne peut rien créer de beau, de sublime, dont l'homme ne soit capable lorsqu'il suit les premiers mouvemens de son cœur, ou qu'il est entraîné par

de grands exemples. Pour l'idée d'une perfection constante, telle que nous pouvons la concevoir, ne la trouvons-nous pas remplie, en examinant la vie de ceux qui pratiquent exactement tous les devoirs qu'impose la Religion ?

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la Baronne fit sonner sa montre. Oh, Maman, dit César, il n'est pas dix heures ! L'Histoire des Solitaires a été trop courte, & puis vous l'avez finie si brusquement, sans nous laisser le temps de faire une question ! Cela est vrai, ajouta Pulchérie. Par exemple, je voudrois bien savoir si la *neuvaine* de Jacqueline a réussi ? Oui, répondit Madame de Clémire, sa Bienfaitrice devint mère dans l'année.

Je vais vous conter un trait de sa fille. Cette charmante enfant a six ans & demi ; elle passe tous les étés à la campagne. L'année dernière, elle rencontra à la promenade, dans la forêt de Montmorenci, une jolie petite Payfanne que sa mère tenoit par la main. La mère offrit un panier de fraises à la jeune Princesse, qui, voyant de près la petite fille, s'aperçut qu'elle étoit aveugle, ce qui la surprit beaucoup, parce que l'enfant avoit les yeux ouverts & parfaitement beaux. La Payfanne fut questionnée, elle répondit que son enfant n'étoit pas aveugle de naissance, & qu'elle n'avoit pas le moyen de la mener à Paris pour le faire voir à des Chirurgiens.

Chirurgiens. Mais, dit la Princesse, est-ce que des Chirurgiens pourroient lui rendre la vue?...—On le dit....Eh bien, je la mènerai à Paris quand j'y retournerai; je lui ferai un petite place dans la voiture à côté de moi. A ces mots, la Paysanne attendrie versa quelques larmes; & les personnes qui suivoient la jeune Princesse, lui dirent de venir le lendemain matin à Saint-L**.

D'après l'idée que la Princesse avoit eue, d'elle-même, & de premier mouvement, on envoya la petite Paysanne à Paris chez un Oculiste, qui la garda tout l'été & une partie de l'hiver. Cette année, la jeune Princesse, en arrivant à Saint-L**, fut agréablement surprise lorsqu'on lui amena la petite fille parfaitement guérie. Quoi, s'écria-t-elle, vous n'êtes plus aveugle?.....—Non, Mademoiselle.—Êtes-vous bien contente?—Sûrement, parce que je pourrai travailler.—Et lire?—Oh, Mademoiselle, je ne fais pas lire.—Mais pourtant vous êtes plus grande que moi, & je fais lire.—J'ai été aveugle deux ans...—Cela est vrai; mais à présent que vous voyez clair, vous apprendrez?—Ma mère n'est pas assez riche pour m'envoyer à l'école....—Pauvre petite!.... Voulez-vous que je vous apprenne à lire? Si cela vous fait plaisir, je vous donnerai une leçon tous les jours. A ces mots, la petite fille crut que la Princesse plaisantoit, & elle se mit à rire. La Princesse insista,

& une des personnes qui étoient avec elle parut combattre cette résolution. Songez, Mademoiselle, lui dit-elle, qu'il faut qu'une Maîtresse ait une patience à toute épreuve. — Je l'aurai. — Cela fera peut-être long..... Cela ne m'ennuiera pas : mais je lisois couramment au bout de quinze leçons. — J'en conviens, beaucoup d'enfans, avec la méthode qu'on a employée pour vous, ont appris à lire en aussi peu de temps (55). Cependant si *Nanette* a la tête bien dure, & qu'elle n'ait pas beaucoup d'application, il lui faudra peut-être trois mois de leçons. — Serons-nous encore ici dans trois mois? — Oui, Mademoiselle. — Eh bien, *Nanette* aura le temps d'apprendre, & je vais lui donner sa première leçon : en disant ces paroles, cet aimable enfant va chercher le livre & la boîte de fiches, ensuite elle fait asseoir *Nanette* devant elle ; & avec autant de douceur que de grâce & d'intelligence, elle donne à *Nanette* une longue leçon. En renvoyant *Nanette*, on convint qu'elle reviendrait chaque jour à la même heure.

Quoique *Nanette*, comme on l'avoit prévu, n'eût pas beaucoup d'application, la Maîtresse ne se rebuta point ; avec une patience & une persévérance bien extraordinaires à son âge, elle acheva ce qu'elle avoit commencé. C'étoit un spectacle charmant que de la voir donnant sa leçon, montrant avec sa petite main les figures & les mots, reprenant

reprenant tout bas, louant tant haut, encouragement son écolière, lui promettant des récompenses, jouissant de ses progrès, & lorsqu'elle lisoit bien, regardant autour d'elle comme pour recueillir les suffrages des Spectateurs étonnés. C'étoit un de ces tableaux à la fois rians & touchans, qui produisent sur l'ame de si douces impressions, & qu'on ne peut se lasser de contempler. Enfin, Nanette, avant la fin de l'automne, fut lire aussi bien que sa jeune Bienfaitrice, qui lui donna des joujoux, des livres, & un bel habit; & qui lui dit en partant : *Adieu, Nanette, l'été prochain je vous apprendrai encore autre chose. . . .* Oh, la charmante petite Princesse! s'écria Pulchérie; elle sera digne de sa mère! Cette réflexion termina la veillée.

Avant de se coucher, les enfans demandèrent & obtinrent la permission d'aller le lendemain en vendange chez le bon homme Benoît. On se leva de meilleure heure qu'à l'ordinaire, afin de voir si le Vannier avoit envoyé toute ce qu'on lui avoit commandé depuis plus de quinze jours. A huit heures, on apporta au Château quatre jolies petites hoties proportionnées au tailles de César, de ses Sœurs, & d'Augustin; quatre paniers à anses, & quatre paires de gros ciseaux pour couper le raisin. Une heure après le dîner, on partit à pied pour se rendre à la vigne de Benoît, qui étoit à une demië lieu du Château. Il fut convenu que la petite

troupe travailleroit pendant deux bonnes heures pour le compte de Benoît, qu'au bout de ce temps on goûteroit avec les Vendangeurs, & qu'ensuite on rempliroit sa hotte & son panier de raisin qu'on enverroit au Château sur une charette. Toutes ces conventions furent observées avec autant de plaisir que d'exactitude. Benoît rendit ce glorieux témoignage, que ses propres enfans n'avoient pas mieux travaillé que ceux du Château, & jamais journée ne s'écoula d'une manière plus agréable, & ne parut plus amusante. On ne quitta la vigne qu'au déclin du jour.

En arrivant à Champcery, César qui marchoit en avant, entre le premier dans la cour. Il voit tous les Domestiques rassemblés autour d'un homme à cheval qui vient d'arriver : il entend que tout le monde parle à la fois, & qu'on répète le nom de son père ; il se précipite vers le groupe ; on lui fait place, en criant : *M. le Marquis n'est qu'à une demie lieue d'ici*. César, hors de lui, s'avance ; le Courier descend de cheval. César reconnoît le Valet de-chambre de son père, & son premier mouvement est de se jeter à son cou, en fondant en larmes. Madame de Clémire & ses filles surviennent ; la mère & les enfans s'embrassent mille fois en pleurant de joie : on questionne le Courier, on demande une voiture, on va à l'écurie presser le Cocher &
les

les Postillons : on monte dans le carrosse avant que les chevaux soient attelés : enfin, on part ; & au bout d'un quart-d'heure la voiture s'arrêta. On se précipite vers les portières ; & le père de famille le plus chéri se retrouve, après un an d'absence, dans les bras de sa femme & de ses enfans.

Pendant le peu de temps qu'on resta en voiture, le mari, la femme, & les enfans ne purent exprimer les transports de leur joie que par des larmes & les plus tendres embrassemens. La nuit étoit obscure, on n'avoit point de flambeaux, & l'on desiroit ardemment de se voir. L'instant où l'on entra dans le salon de Champcerry, redoubla la joie & l'attendrissement. Le Marquis ne se laissoit point de regarder César & ses sœurs. Quel père, après une longue absence, ne trouve pas ses enfans embellis ! Le Marquis admiroit combien les siens étoient grandis & fortifiés. D'un autre côté, on remarquoit, avec une satisfaction inexprimable, que les fatigues de la guerre n'avoient produit aucun changement dans la figure du Marquis, & qu'il paroissoit jouir de la plus parfaite santé.

On veilla jusqu'à minuit, & le lendemain les enfans s'éveillèrent avec le jour ; car l'impatience qu'ils éprouvoient de revoir leur père, les avoit empêchés de dormir toute la nuit. A déjeuner, le Marquis annonça que ses affaires le rappeloient à Paris,

ris, & que l'on quitteroit Champcery sous deux jours. Cette nouvelle affligea la petite famille ; & le Marquis consola ses enfans de ce prompt départ, en les assurant qu'il étoit décidé à venir passer tous les ans six mois à Champcery. César & ses sœurs ne purent abandonner la Bourgogne sans répandre quelques larmes. La douleur d'Augustin fut extrême en quittant son père, sa mère, & le petit Colas. Enfin, on partit avec tristesse. On s'égaya durant la route ; & quand on arriva à Paris, on avoit repris toute sa bonne humeur.

Lorsqu'on fut un peu reposée, Madame de Clémire mena ses enfans au Louvre voir l'exposition des Tableaux faits depuis deux ans par tous les Artistes qui étoient de l'Académie de Peinture. Les enfans dessinoient singulièrement bien pour leur âge. Ils avoient déjà le goût des Arts, & le Salon du Louvre leur fit un plaisir extrême. Le soir, on ne parla que de Tableaux & de Peinture. Maman, dit Caroline, cette femme qui a fait ces beaux Tableaux que tout le monde admiroit tant ; cette femme sûrement n'est plus jeune, car il n'est pas possible d'avoir des talens si supérieurs dans la jeunesse ? — Comment pouvez-vous faire cette question ? N'avez-vous pas vu son Portrait peint par elle-même ? — Oui ; mais j'ai cru que c'étoit un ancien ouvrage. Comment ! à présent elle est aussi jeune & aussi jolie que
ce

ce charmant tableau la représente ? . . . — Si elle n'avoit qu'un talent ordinaire, sa jeunesse, son sexe, sa figure, une excellente réputation ne permettroient certainement pas de la juger avec sévérité. . . . — Ainsi que l'admiration ne doit-elle pas inspirer, puisqu'elle joint à tous ces avantages un talent supérieur ! . . . — Le public est juste, rien ne peut l'empêcher de louer & d'admirer ce qui lui plaît & ce qui le frappe. Aussi avez-vous vu les Tableaux dont nous parlons attirer & fixer toutes les personnes qui étoient au Sallon. — Briller à côté des plus grands Maîtres, cela est bien glorieux pour une femme ! — Oui ; mais cela est bien dangereux. — Cependant les hommes ne peuvent être jaloux d'une femme ? — Ils ne dédaignent pas de nous faire quelquefois cet honneur ; & quand ils s'y décident, c'est avec une animosité qu'ils n'auroient pas pour un rival ; ils pensent qu'ils ont seuls le droit de prétendre à la gloire ; ils veulent bien nous flatter, & même se laisser gouverner par nous ; mais ils ne veulent pas nous admirer ; & pour revenir à Madame le B***, comme je vous le disois tout à l'heure, si elle n'avoit qu'un talent agréable, elle ne recevrait que des hommages, elle n'entendrait que des flatteries ; mais elle s'avise de peindre des Tableaux d'histoire, elle n'est effacée par aucun Académicien ! il faut convenir que cela est étrange & révoltant . . .

— Maman,

—Maman, M. l'Abbé m'a dit que les journalistes rendoient compte des Tableaux exposés au Sallon ; je crois qu'ils ont bien loué ceux de Madame le B** ? — Ils ont *trop de prudence & de circonspection* pour oser louer une femme qui se distingue véritablement. *Généreux & compatissans*, il sont remplis d'égards pour les envieux : ils les consolent autant qu'ils peuvent. Le public n'admire que le mérite supérieur ou les travaux utiles ; pour eux, ils ne *protègent que le foible*, ils ne vantent que les petits talens. La médiocrité est le partage de la multitude : ainsi, par cette conduite, ils s'attachent une foule d'amis, & ils acquièrent de justes droits à la reconnoissance de tous les envieux & des détracteurs des grands talens : classe étendue & dangereuse, dont la haine est aussi active qu'envenimée. — Ainsi, Maman, les Journaux ne rendent pas justice à Madame le B** ! — Un seul Journal juge ses Ouvrages avec équité. Les autres en parlent d'une manière qui a surpris toutes les personnes qui ne connoissent pas les principes invariables & la politique profonde des Journalistes. D'un autre côté, les ennemis de Madame le B** ne pouvant nier qu'elle n'ait eu le plus brillant succès, sont réduits à soutenir que ce succès n'est mérité. — Mais que peuvent ils dire pour le prouver ? — Ils disent que Madame le B** peint dans un petit genre. . . . — Comment ? des figures grandes

grandes comme nature, & des sujets pris de l'Iliade ?—Ou les allégories les plus nobles & le plus ingénieuses ; voilà ce qu'ils appellent *un petit genre*. Ils ajoutent qu'elle n'a peint jusqu'ici que des figures de femmes.—Ils veulent donc persuader que pour peindre une belle femme, il n'est pas nécessaire d'avoir un talent supérieur ?....—Précisément ; ils oublient que l'Albane n'a peint que Vénus, les Amours, & les Grâces (a) ; ils oublient toutes les belles Vierges de Raphaël & du Guide, de Carle Maratte, &c. ; & voilà comme l'envie raisonne.

Maman, dit Pulchérie, je vois avec plaisir qu'il y a dans ce moment beaucoup de femmes dignes d'être placées au rang des grands Peintres.—En France, quatre Académiciennes, sans compter plusieurs autres femmes qui ont infiniment plus de talent que certains Peintres de l'Académie....—

(a) " L'Albane naquit à Bologne. Il épousa en secondes noces une très-belle femme, qui devint le modèle de toutes les Divinités qu'il représentoit dans ses tableaux. Il en eut douze enfans, si beaux qu'ils lui servirent non-seulement pour peindre les groupes charmans de petits Amours dont il enrichit ses belles compositions, mais qui furent encore les originaux d'après lesquels le Poussin, François Flamand & l'Algardi (ce dernier étoit Sculpteur) étudièrent les grâces de l'enfance. L'Albane mourut en 1660, âgé de 83 ans."

Extrait des différens ouvrages publiés sur la vie des Peintres, par M. M. P. D. L. F. Tome I.

En

En effet, nous avons vu au Salon de bien vilains petits Tableaux, entre autres ceux devant lesquels vous n'avez pas voulu vous arrêter ; je les ai entrevus en passant, & ils m'ont paru bien mal peints...—Ils étoient en effet, de toutes manières, fort déplacés dans les salles du Louvre. Le bon goût & les bonnes mœurs auroient également dû leur en interdire l'entrée. Mais revenons aux femmes que se distinguent dans cette brillante carrière. Parmi les étrangères, il en est une bien célèbre, elle peint aussi dans *le grand genre*. Vous avez admiré une foule de gravures faites d'après ses Tableaux....—C'est Anélgique Kauffman. . . —Je ne sais pas comment les Journaux la traitent dans le pays qu'elle habite ; mais toute l'Europe lui reconnoît des talens supérieurs....—Maman, vous qui vous plaisez à recueillir tout ce qui est à la gloire des femmes, savez-vous les noms de toutes celles qui ont eu de la réputation dans ce genre ?—A-peu-près.—Oh, Maman, faites-nous les connoître. Nous connoissons déjà Joanna Gazzoni *(a)*, Elisabeth Cirani, Marie, fille du Tintoret *(b)*, & la Rosal-

(a) On voit en Italie, & particulièrement à Rome, plusieurs Tableaux d'elle très-estimés.

(b) Elle mourut en 1590. On voit d'elle au Palais-Royal un beau Tableau représentant un homme assis, vêtu de noir, ayant une main sur un livre ouvert posé sur un table, où sont un Crucifix, une écritoire, une pendule, & des papiers.

ba (a).—Je vous donnerai un cahier qui contiendra les noms des femmes les plus célèbres dans ce genre (56). Il faudroit faire un ouvrage pour les désigner toutes. Au reste, si ce nombre n'égale pas celui des hommes qui se sont distingués dans la même carrière, c'est l'effet du préjugé qui nous juge incapables d'acquérir les grands talens qui demandent du génie.—Comment ?—Lorsqu'on daigne (ce qui est bien rare) s'occuper un peu de notre éducation, on ne veut nous donner que des notions vagues, & par conséquent souvent fausses, des connoissances superficielles, & des talens frivoles. Un Peintre veut-il instruire sa fille dans son Art, il n'aura jamais le projet d'en faire un Peintre d'Histoire ; il lui répétera bien qu'elle ne doit prétendre qu'au genre du portrait, de la miniature ou des fleurs. C'est ainsi qu'il la décourage, & qu'il éteint en elle le feu de l'imagination. Elle ne peindra que des roses ; elle étoit née peut-être pour pe-

(a) *La Rosalba Carriera* fut l'élève du Cavalier *Diamantino*, & surpassa son Maître. Elle s'acquit une si grande réputation que toutes les Académies de l'Europe s'empresèrent à la recevoir. Elle fut reçue à l'Académie de Peinture de Paris en 1720, sur un Tableau en pastel représentant une Muse. Elle aimoit passionnément la musique, & jouoit supérieurement du clavecin. Elle voyagea en France & en Allemagne. Ses talens lui procurèrent une fortune très-considérable. Elle mourut à Venise en 1757, âgée de 85 ans.

indre les Héros ! De même un homme de Lettres a-t-il une fille qui annonce de l'esprit & du goût pour les vers, il cultivera ces dispositions heureuses ; mais son premier soin sera de ravir à son Elève la confiance qui soutient le courage, & l'ambition qui fait surmonter les difficultés. On lui prescrit le genre dans lequel elle doit s'exercer. Semblable à cet orgueilleux Romain (a), qui, abusant de la puissance & de l'opinion, imposoit des lois extravagantes que respectèrent les préjugés, l'Instituteur trace autour de sa jeune Elève un cercle étroit qu'il lui défend d'oser franchir. Eût-elle le génie de Corneille ou de Racine, on lui répétera constamment : Ne faites que des *Romans*, des *Idylles*, des *Madrigaux*. Un Musicien célèbre ne fit entendre, il y a deux ans, sa nièce qui jouoit supérieurement du *piano-forte*. J'admirai sur-tout la manière dont elle préludoit ; & j'appris, avec une surprise extrême, qu'elle favoit à peine les règles de l'accompagnement. Je demandai pourquoi, avec une aussi bonne tête, elle avoit négligé d'apprendre la composition. Je n'ai pas voulu, répondit l'oncle, lui faire perdre son temps à cela. *A quoi peut servir la composition à une femme ?* Tous les hommes raisonnent à notre égard comme cette im-

(a) Popilius, *Voyez Annales de la Vertu*, T. II, p. 23.

pertinent oncle. Ils veulent bien convenir que vous jouons des instrumens, que nous dansons, & même que nous causons aussi bien qu'eux. Ce sont des faits trop prouvés pour pouvoir les nier. Cependant, il existe encore un talent aussi commun parmi les femmes que parmi les hommes ; & ce talent enchanteur & sublime exerce nécessairement une sensibilité vive & profonde, de l'énergie, de la chaleur, & tous ces grands mouvemens de l'ame qui n'appartiennent, dit-on, qu'aux hommes. . . . — Quel est donc ce talent ? — Celui de jouer supérieurement la Tragédie & la Comédie. — Ah, il est certain qu'on peut citer une foule d'Actrices célèbres . . . — Si tous les autres talens, ainsi que celui-ci, étoient moins les fruits de l'éducation, de l'art & de l'étude, que les dons heureux de la nature, une parfaite égalité existeroit sans doute entre les hommes & les femmes.

Quelques jours après cette conversation, les enfans ayant été voir les Galeries du Luxembourg, Madame de Clémire les questionna. Ils avouèrent qu'ils n'avoient pas remarqué le déluge du Poussin (a). A votre âge, dit Madame de Clémire, on n'est frappé

(a) Nicolas Poussin, d'une famille noble, né en 1594, à Andeli, petite Ville du Vexin Normand, fut un des plus grands Peintres de l'École Française. Le desir de se perfectionner le conduisit à Rome. Le Cardinal de Richelieu l'attira à Paris. Louis XIII lui donna une pension, & le titre de son Premier

frappé que de ce qui plaît, de ce qui éblouit, ou de ce qui peut produire des sentimens vifs, tels que l'horreur, la pitié, &c. Ce qui est fin, délicat, ou profond, vous échappe. Mais en causant avec vous, je pourrai vous faire concevoir ce que vous ne seriez pas en état d'appercevoir ; & plusieurs entretiens de ce genre vous donneront insensiblement des idées, & formeront votre goût & votre jugement.—Maman, je me rappelle fort bien d'avoir vû ce Tableau du Pouffin ; mais j'avoue que je n'y ai rien trouvé de bien beau.—Vous avez vu tomber de la pluie ? —Mille fois.—Durant ces orages avez-vous observé avec attention la couleur du Ciel & des nuages ; l'obscurcissement de l'air, & cette vapeur répandue dans l'atmosphère, & qui, en couvrant tous les objets, détruit leur éclat, affoiblit leurs couleurs, fait disparaître les lointains, ou permet à peine de les entrevoir ?—Je n'ai rien observé de tout cela.—Si vous eussiez fait quelque attention à ces différens effets de la pluie, vous auriez été frappés de la vérité admirable avec laquelle le Pouffin a su les représenter : mais le

Peintre. Mais l'envie des Artistes médiocres força le Pouffin de s'expatrier ; il retourna à Rome, après avoir fait pour le cabinet du Roi, un plafond représentant le Temps qui délivre la Vérité de l'oppression de l'Envie. Le Pouffin mourut à Rome, l'an 1665. On ne lui connoit d'Elève que *Guaspre*, son beau-frère, que prit le nom de *Pouffin*.

plus

plus grand mérite de ce Tableau sublime, est dans la composition. Oubliez que vous l'avez vu; & dites-moi, si vous vouliez pendre de Déluge universel, qu'elle est l'idée qui s'offriroit d'abord à votre imagination?—Celle de représenter une multitude d'hommes prêts à être ensevelis sous les eaux.—Cela est vrai; voilà l'idée qui se présente naturellement; mais son exécution n'eût produit qu'une scène vague, & par conséquent dénuée d'intérêt. On l'auroit regardée avec aussi peu d'émotion qu'on en éprouve en voyant les Tableaux qui représentent des Batailles. Le Poussin fit ces réflexions. D'ailleurs, il sentit qu'en peignant cette terrible catastrophe, il devoit choisir le moment le plus frappant; & c'est sans doute celui qui la termine. Il imagina donc de ne présenter que cinq figures principales (a)... Quel intérêt pressant inspirent ces cinq personnes! Elles ne sont pas dans l'Arche, elles sont poscrites, elles doivent subir le sort du genre humain qui vient de périr! Et dans quelle situation offert-il ces infortunés? D'un côté, une mère uniquement occupée de son enfant, & qui, en périssant, ne songe qu'à le sauver; c'est un époux qui tend les bras à son épouse; c'est un homme prêt à se précipiter volon-

(a) Onze en tout, en comptant des figures dont on ne voit que le haut de la tête.

tairement d'une barque au fond des flots.... Sans doute pour se réunir à ce qu'il aime ! A l'un des côtés de ce Tableau pathétique, on découvre l'objet le plus frappant & le plus terrible. Sur la cîme d'un rocher, paroît un serpent : son attitude est menaçante ; il lève avec fierté sa tête orgueilleuse. On croit entendre son sifflement horrible ; on reconnoît, en frémissant, l'esprit tentateur qui corrompt le premier homme, & qui s'applaudit encore du nouveau désastre dont il est l'auteur.....Mais l'espérance adoucit l'horreur de cette scène affreuse ; les yeux peuvent se reposer sur l'Arche heureuse qu'on apperçoit dans le lointain. . . .—Je vous assure, Maman, qu'à présent je comprends parfaitement le mérite de ce Tableau. Je veux examiner la pluie avec attention, & puis je retournerai au Luxembourg pour revoir le *Déluge* du Poussin.

Nous avons vû un autre tableau dont nous avons senti la beauté, c'est la *naissance de Louis XIII* (a) ; on nous a fait remarquer

(a) *De Rubens.* Cet illustre Artiste, né à Cologne, fit la plus brillante fortune : Il joignit aux talens d'un Peintre sublime, des connoissances étendues. Il savoit sept langues : il a écrit plusieurs ouvrages en Latin ; les uns sur les règles de son art, d'autres sur le costume des Anciens. Il fut employé dans diverses négociations. Comblé d'honneurs & de richesses, il finit ses jours à Anvers en 1640, âgé de 63 ans. Il a formé beaucoup d'Elèves, entre autres le célèbre *Vandick*.

la double expression qui se trouve sur le visage de *Marie de Médicis* ; & nous en avons été très-frappés....—La composition & l'expression ; voilà les deux plus importantes parties de la peinture, parce qu'elles parlent au cœur & à l'esprit. Une Peintre qui ne les possède pas, quelque habile qu'il soit d'ailleurs, ne peut être regardé comme un homme de génie. Pour revenir au tableau dont vous me parliez, cette tête de *Marie de Médicis* est en effet admirable. Je n'ai retrouvé cette double expression de sentimens opposés sur le même visage, que dans un morceau de sculpture que j'ai vu à Gênes : c'est le chef-d'œuvre du Puget. Il représente le *martyre de Saint Sébastien* ; le visage du Saint exprime à la fois l'excès de la douleur, la résignation, & l'amour divin.—Maman, il faut nécessairement qu'un grand Peintre ait beaucoup d'instruction ?—Assurément, il est indispensable qu'un Peintre sache l'anatomie ; il ne peut, sans les élémens de géométrie, apprendre les règles de la perspective ; il doit avoir une connoissance approfondie de l'histoire ancienne & moderne, & de la mythologie : enfin, s'il n'est pas observateur & philosophe, s'il ne connoît pas le cœur humain, il ne sera jamais sublime.—Je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de grands Peintres.—Nous n'avons plus aujourd'hui l'idée de ce qu'un homme peut apprendre avec du génie & le goût du travail.

vail. Le fameux Raphaël mourut à 37 ans ; il avoit été bon Sculpteur, excellent Architecte, & le premier Peintre du monde (a). Michel-Ange étoit aussi grand Sculpteur, que Peinture, supérieur & savant Architecte (b). L'excessive augmentation du luxe, en multipliant les amusemens frivoles, nous arrache à la retraite, à l'étude, & nous fait perdre le goût du travail.—Non seulement les Peintres aujourd'hui ne sont ni Sculpteurs, ni Architectes ; mais je crois qu'ils ne lisent guères, car en général ils ne choisissent que des sujets connus.—Cela est vrai ; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils traitent ces sujets usés d'une manière commune.—

(a) On voit à Rome un *Jonas de Raphaël*, qui passe pour une chef-d'œuvre dans son genre. Il existe encore à Rome plusieurs Palais bâtis sur ses dessins. Il naquit à Urbino, & mourut en 1520. Son corps, après avoir été exposé trois jours dans la grande salle du Vatican, au bas de son fameux Tableau de la *Transfiguration*, fut porté à la *Rotonde*, à la suite de ce même Tableau, le monument le plus glorieux de ses travaux & de son génie, & que Léon X fit servir à l'ornement de la pompe funèbre de ce grand Artiste.

(b) Je trouve encore dans la vie de *Michel-Ange*, qu'il imagina le premier les fortifications modernes qui servirent à défendre la ville de Florence, sa patrie, & qui forcèrent ses ennemis d'en abandonner le siège. Entre autres morceaux de Sculpture de cet Artiste, on admire particulièrement la Statue qui représente *Moïse* tenant sous son bras le livre de la Loi. Cette Statue est à Rome. Michel-Ange mourut âgé de 90 ans, l'an 1564.

Mais

Mais, Maman, comment traiter d'une manière neuve un sujet rebattu?—Avec du génie rien n'est plus facile, sur-tout en peinture. Je vais vous en citer deux exemples frappans : vous avez vu cent *Charités Romaines* : n'est il pas vrai?—Oh, certainement; —Il n'existe pas de collection de tableaux où l'on ne trouve au moins une *Charité Romaine* : eh bien, écoutez la description de celle-ci : une jeune femme dans une prison allaite son père, tandis que son enfant pleure & paroît demander par des cris, une subsistance que la nature lui destinoit ; la jeune femme le regarde avec un attendrissement douloureux (a).—Ah, Maman, voilà en effet un tableau tout nouveau, & c'est cependant le même sujet !—Le Peintre n'a fait qu'ajouter une circonstance : il a marié la fille du Vieillard prisonnier....—Mais il y a des sujets où l'on pourroit se permettre d'ajouter des circonstances d'invention?— —Certainement. Mais alors le génie trouve d'autres moyens, comme dans le second exemple que je vais vous citer. Tous les Peintres qui veulent peindre *Judith*, ne trouvent rien de mieux que de représenter une femme d'une figure dure, & martiale, & dont l'air fier & menaçant annonce les inclinations les plus belliqueuses. Cependant,

(a) On voit ce Tableau dans le Palais Spada à Rome. L'idée en est belle, & l'exécution médiocre.

Judith n'étoit point une guerrière; elle ne fut homicide que pour sauver son pays, & parce qu'elle se crut inspirée par le ciel même, voilà l'histoire. Il seroit possible que Judith eût naturellement la modestie, la douceur, & la timidité qui caractérisent son sexe, & qu'emportée par l'amour de sa patrie & par une inspiration divine, elle ait fait une action absolument contraire à son caractère. L'enthousiasme a souvent produit des choses aussi extraordinaires: & voilà ce que *Paul Véronèse* a supposé à l'égard de Judith. Dans son divin tableau, il a représenté Judith sous les traits d'une blonde touchante; sa figure est délicate, sa physionomie d'une douceur angélique, son air ingénu, modeste, & timide; elle tient d'une main tremblante la tête sanglante d'Holopherne, elle détourne les yeux de cet objet affreux: son visage exprime non l'horreur des remords, mais le saisissement & la pitié; en la regardant on voit, on sent combien cette action cruelle a dû lui coûter! Il est impossible de la contempler sans être profondément ému. Une esclave nègre tient un sac ouvert; elle considère, avec un curiosité féroce, la tête d'Holopherne, & forme le contraste le plus frappant avec la figure douce & ravissante de Judith (a). . . . Cet exemple

(a) *Paul Caliari Véronèse* naquit à Vérone, en 1537: son Tableau le plus parfait est à Vénise, dans le réfectoire du Couvent de Saint Georges. Il représente les

exemple doit suffire pour vous convaincre que les ressources du génie sont inépuisables, & qu'on peut montrer de l'imagination, même en traitant les sujets les plus usés.

Pourriez-vous, Maman, dit Caroline, nous donner quelques règles générales sur ce qu'on doit principalement observer dans un tableau pour juger de son mérite?— Pour se connoître en tableaux, il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir observé les différens effets de la nature, tous les objets matériels qu'elle présente: les arbres vus en perspective, les lointaines, les rivières, les cieux, les orages, le lever de l'aurore, le coucher du soleil, &c. . . . — Ainsi pour devenir connoisseur, il faut avoir vécu à la campagne?— Il faut même avoir voyagé & vu des montagnes, des rochers, des précipices, des cascades naturelles, & tous ces grands tableaux que la nature n'offre jamais réunis dans un petit espace. Tout cela ne suffit pas: il est nécessaire que l'Amateur ait encore, comme le Peintre, une connoissance approfondie du cœur humain, afin qu'il puisse dire: *Cette situation demandoit une autre*

les *Noces de Gana*. Paul Véronèse mourut à Venise en 1588. Il eut pour disciples ses trois fils. L'aîné, *Charles*, se distingua particulièrement. Il mourut à l'âge de 25 ans. Vérone fut encore la patrie d'un excellent Peintre, *Alexandre Véronèse*, qui s'appeloit *Turchi* ou l'*Orbetto*. Il mourut en 1670.

expression

expression ou une ordonnance différente.... Enfin, il est impossible de se connoître en tableaux, si on n'en a pas vu une prodigieuse quantité, & si on ne les a pas examinés & comparés entr'eux avec la plus grande attention : & avec tout cela, si cet Amateur ne fait pas dessiner & peindre bien ou mal, il y aura une infinité de beautés perdues pour lui.— Mais, comment se peut-il qu'il y ait tant de Connoisseurs ?—Il est vrai qu'on n'a jamais formé tant de cabinets, & que tous les Journalists nous assurent qu'ils son *Connoisseurs*, & que pour nous le prouver ils emploient tous les terms scientifiques adoptés par certaines Amateurs : il disent qu'un Artiste à un *faire précieux*, que *le faire d'une ouvrage* est bon ou mauvais, qu'un tableau est *chaud de couleur*, &c. . . . — Ces expressions sont drôles.— Il y en a bien d'autres du même genre.— Ce sont-là les termes de l'Art ?— Je veux le croire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme qui valoit bien nos *Connoisseurs*, & qui a fait un excellent traité sur la Peinture, ne les a jamais employées.— Quel est donc cet homme ?— Mengs.— Quoi ce grand Peintre ?— Oui, ce Peintre admiré à Rome même, comme dans tout le reste de l'Europe ; il a laissé sur la peinture l'ouvrage le plus utile & le plus estimable ; les ignorans, ainsi que les Artistes, peuvent le lire avec intérêt, ils n'y trouveront ni
mots

mots barbares, ni expressions ridicules (a)
 Au reste, quand on a des idées neuves, on ne cherche pas des mots nouveaux pour les exprimer : on veut être clair, on sent qu'on y doit gagner.

Pour revenir aux règles générales que vous me demandiez, en admettant qu'un Amateur ait à-peu-près les connoissances dont je viens de vous faire le détail, voici ce qu'il doit examiner dans un tableau ; premièrement le genre : l'Histoire est le

(a). Le Chevalier *Antoine-Raphaël Mengs*, naquit à Dresde, en 1728. Voici l'éloge que le célèbre *Winkelmann* a fait des talens supérieurs de cet Artiste que l'Europe vient de perdre :

“ Le sommaire de toutes les beautés que les anciens Artistes ont répandues sur leurs figures, se trouve dans les chef-d'œuvres immortel de M. Antoine-Raphaël Mengs, premier Peintre de la Cour d'Espagne & de Pologne, le premier Artiste de son temps, & peut-être des siècles futurs. Semblable au phénix, on peut dire que c'est Raphaël ressuscité de ses cendres pour enseigner à l'univers la perfection de l'art, & y atteindre lui-même autant qu'il est possible aux forces de l'homme.... Il manquoit à l'Allemagne de montrer au monde un restaurateur de l'art, & de voir le Raphaël Germanique reconnu & admiré pour tel à Rome même, qui est le siège des Arts.” *Histoire de l'Art*, T. I. page 312.

Cet Eloge de Mengs se trouve cité dans la Préface de son Traducteur. Cette excellente traduction, en un volume, est dédiée à Madame *Le Brun*.

Tome III.

T

premier

premier de tous (a). — Supposons que le Connoisseur examine un tableau d'Histoire. Donnez-moi un sujet..... Cette proposition embarrassa un instant les enfans ; enfin, après un peu de réflexion, Caroline donna pour sujet *Bias (b) rachetant les jeunes filles de Messine*. Je suis très-contente de ce sujet, reprit Madame de Clémire, il offre une action intéressante ; on y trouvera d'ailleurs contraste d'âge, diversité d'expression, & le beau costume Grec. Mais composez vous-même ce tableau ; je le critiquerai. D'abord, quel est le lieu de la scène ? — Le bord de la mer, ou l'intérieur de la maison de Bias. — La maison d'un sage ne doit pas être magnifique ; nous n'aurons ni colonnes, ni pilastres.... — Eh bien, le bord de la mer. On voit dans le fond du tableau le vaisseau des Corsaires ; les jeunes filles amenées par les Pirates viennent de débarquer ; Bias les rachette. Il parle aux deux Corsaires, leur donne de l'argent ; pendant ce temps, les jeunes filles réunies & formant un joli groupe, expriment leur joie... — Ne seroit-il pas plus intéressant qu'elles exprimassent leur reconnoissance ? — Ah, cela éoit vrai. —

(a) On comprend dans ce genre tous les Sujets pris dans la Mythologie, les Sujets nobles d'imagination, & les Allégories.

(b) *Bias*, un de sept Sages. Voyez *Annales de la Vertu*, Tome I. page 274.

Il faut que les Corsaires ayent reçu leur argent, & qu'ils s'occupent à le compter. Ces deux figures doivent être dans un coin sur un plan éloigné. Bias & les jeunes filles remplissent le premier plan. Quelle figure doit avoir Bias ?—Celle d'un vieillard vénérable.—Quelle expression ?—L'air satisfait...—Et attendri ; mais avec dignité, & sans que cette expression douce puisse altérer cette sérénité majestueuse qui doit être répandue sur toute la physionomie d'un Sage. Que font les jeunes filles ?—Elles peuvent l'embrasser, puisqu'il est sage & vieux...—Mais c'est un homme, & vos jeunes filles sont aussi modestes que timides & sensibles. Si vous voulez qu'elles intéressent, c'est ainsi qu'il faut les représenter.—C'est bien mon projet.—Quel âge leur donnez-vous ?—Seize ou dix-sept ans.—Cela sera bien monotone ; moi, je voudrais qu'il y eût parmi elles un enfant de huit ans, une jeune fille de dix-huit, une troisième de douze ans, & que les autres eussent quatorze ou quinze ans. La petite fille, avec la naïveté de son âge, se jetteroit dans les bras du Sage pour l'embrasser ; la plus âgée des jeunes filles, comme celle qui doit le mieux parler & sentir avec le plus d'énergie, seroit à genoux aux pieds de Bias, elle pourroit même tenir contre son sein sa jeune sœur âgée de douze ans, & la présenter au Vieillard ; elle auroit l'air d'exprimer sa recon-

noissance & celle de ses compagnes, qui, placées derrière elle, formeroient un groupe intéressant.—Pourquoi celles-là n'avancent-elles pas?—La timidité les retient: elles sont dans l'âge où l'on ne fait pas encore la surmonter lors même qu'elle est le plus déplacée.—A présent je comprends tout cela; je vois notre tableau, & je le trouve fort joli.—Oui; mais il y a deux personnages (les Corsaires) qui ne prennent point part à l'action principale, & qui ne la regardent pas; c'est un défaut dans la composition.—Supprimons ces deux figures.—Elles sont nécessaires à l'intelligence du sujet; sans elles on ne pourroit deviner ce que représente le tableau.—Pourquoi les Corsaires, en comptant leur argent, ne regarderoient-ils pas la groupe principal?—Rien ne doit distraire des Corsaires qui comptent leur argent.—Eh bien, il faut supposer que le compte est fait; prendre le moment où l'un des deux ferme la bourse, & où l'autre alors regarde, & pousse son camarade pour lui faire observer ce qui se passe.—Quelle expression donnerez-vous à celui qui pousse l'autre?—Seulement de la curiosité.—Fort bien. Le Tableau est maintenant passablement composé (a).—Maman, faites-nous composer

(a) Dans un Tableau où les Figures ne sont pas de simples accessoires, comme dans des paysages, il ne faut pas que le fond domine; il faut, au contraire, que les Figures occupent la plus grande partie de l'es-

composer ainsi tous les jours un Tableau, nous donnerons tour-à-tour un sujet, cela sera charmant.—J'y consens, si vous pouvez me dire dans ce moment, clairement & en peu de mots, ce qu'il faut observer en général pour juger du mérite d'un Tableau relativement à la composition?—Cela est fort aisé : vous venez de nous l'apprendre.—Voyons.—Il faut d'abord que le sujet puisse être deviné facilement par tous eux qui connoîtront le trait qu'il représente; ensuite on doit voir si le moment est bien choisi, ainsi que le lieu; si les personnages ont les attitudes & l'expression qui conviennent à leur situation & à leur âge, & si le costume est bien observé.—Vous avez parfaitement compris tout ce que je vous ai dit.—Ainsi, Maman, tous les soirs nous composerons un Tableau d'histoire.—Oui, je vous le promets; & ce printemps, quand nous serons à Champcerry, nous composerons des Tableaux Flamands, des *Teniers* (a), des
Gérard

pace qu'offre la toile, sur-tout dans les sujets où l'on présente plusieurs figures. On doit encore observer une règle importante dans la composition, c'est de ne pas donner aux Figures posées sur le *second plan*, une expression aussi forte qu'à celles qui sont placées sur le premier plan. Cette même gradation doit être sensible entre le second & le troisième plan, & ainsi des autres.

(a) *David Teniers* le père, appelé le Vieux, naquit à Anvers, en 1582, & fut élève de Rubens. Il a représenté que des laboratoires de Chimie, des Ta-

Gérard Dow (a), c'est-à-dire, des Tableaux représentant des scènes villageoises.—Surement nous en auront les modèles sous les yeux.—Et c'est ainsi qu'il faut peindre.—Maman, ce genre de peinture est bien inférieur au genre noble?—Certainement. Malheur à ceux qui préfèrent la représentation d'un cabaret, ou d'une femme vendant des carottes & des choux, aux Tableaux de Raphaël & du Corrège (b). Le genre com-

bagies, des Kermesses ou Foires Hollandoises; & son fils, *David Teniers*, se distingua davantage encore dans le même genre. *Abraham Teniers*, frère de David le jeune, n'a égalé ni son père, ni son frère.

(a) *Gérard Dow* naquit à Leyde, en 1613, & fut élève de *Rembrandt*. Il mourut en 1680. Ses meilleurs disciples ont été *Sealken* & *Miëris*. Les deux plus beaux tableaux de *Gérard Dow* sont; le *Charlatan* & l'*Hydropique*. Le premier est dans la galerie de Dusseldorp; le second est à Turin, dans la collection du Roi de Sardaigne. Il représente une femme hydropique d'une figure intéressante; elle est assise dans un fauteuil, & tandis qu'un Empyrique, vêtu d'une longue robe de satin, examine une fiole qui contient une liqueur, la fille de l'Hydropique, à genoux devant sa mère, la considère en pleurant avec une expression pleine de sentiment.

(b) *Antonio Allegri Corregio* naquit à Corregio dans le Modenois. Il est regardé comme le fondateur de l'Ecole de Lombardie. Il s'attacha particulièrement aux Grâces; & nul Peintre n'a pu le surpasser dans le genre gracieux. On raconte, qu'après avoir considéré avec admiration un Tableau de Raphaël, il s'écria: *anch'io son Pittore*, & moi aussi je suis Peintre! Le Corrège étoit encore Mathématicien & Architecte. Il mourut en 1534, âgé de 40 ans,

mique ne peut exister en peinture, parce qu'il n'y a point de pantomime intéressante sans quelques développemens, & sur-tout sans mouvement. Qu'on offre dans un tableau tout ce qu'il sera possible d'imaginer de plus ridicule, de plus grotesque, le Peintre n'aura même pas le petit mérite d'un *Farceur*, il ne fera jamais rire personne aux éclats; il ne peut être que bas & grossier, il ne sauroit être plaisant. La peinture a le pouvoir d'attendrir, de plaire, en offrant des images douces & riantes; elle peut exciter encore la pitié, la terreur, l'admiration; mais elle n'inspirera jamais une véritable gaiété. On me vante en vain la *vérité parfaite* des Tableaux Flamands; je ne fais cas de la vérité dans un Livre & dans un Tableau, que lorsqu'elle m'instruit ou m'intéresse. Je n'ai nul plaisir à considérer une vieille & vilaine Cuisinière épluchant des oignons. Qu'un autre s'extasie devant cette image, jamais ce Tableau ne sera dans mon cabinet, j'aurai toujours la bizarrerie d'aimer mieux une jolie Bergère, & je préférerai encore à la Bergère une Nymphé & une Déesse, parce qu'elles m'offriront un modèle plus parfait de la beauté. Si un Tableau n'a pas le mérite d'une composition intéressante ou spirituelle, s'il ne représente qu'une ou deux figures sans action, il est indispensable que ces figures soient bien choisies, & dignes par elles-mêmes de
fixer

fixer l'attention & les regards : tels qu'un Vieillard vénérable, ou une Femme parfaitement belle. Quel plaisir peut procurer l'imitation exacte d'une chose qui, dans la réalité, ne mérite pas d'être regardée ? Il ne faut pas plus de génie pour représenter une Marchande de poisson, que pour peindre un vase rempli de fleurs, & certainement le dernier objet doit obtenir la préférence, puisqu'au moins il est agréable.

Maman, dit Pulchérie, j'ai encore une question à vous faire : je voudrois savoir positivement en quoi consiste le mérite d'une allégorie ? — Une *allégorie* doit être frappante, c'est-à-dire, facile à deviner au premier coup-d'œil : elle doit exprimer une idée juste ou une pensée morale : comme celle-ci, par exemple : *l'Innocence se jetant dans les bras de la Justice ; la Paix ramenant l'Abondance* (a). Voilà des allégories qui offrent à la fois des images charmantes & des idées justes & morales. *Le Temps dévoilant la Vérité* est une vieille allégorie, mais qui plaira toujours, parce qu'elle juste. Cependant elle a un défaut, c'est qu'une des figures (la Vérité) n'a pas des attributs assez marqués pour qu'on puisse ne pas hésiter à la reconnoître. Les uns disent qu'il faut la représenter sous la figure d'une Femme majestueuse, habillée simplement (b) ;

(a) Tableau de Madame Le Brun.

(b) Dictionnaire de la Fable.

les autres prétendent qu'elle doit être nue, & on n'est pas d'accord sur ce point; ainsi cette vertu personnifiée dans un Tableau ne sauroit être frappante.—Mais l'allégorie dont vous parliez tout-à-l'heure n'a-t-elle pas ce défaut? *L'Innocence* ne manque-t-elle pas d'attributs?—On lui en donne un qui souvent ne sert qu'à la faire méconnoître, puisqu'il est aussi celui de *Vénus*: on la représente avec une colombe. Mais cette figure peut se passer d'attributs si l'Artiste a du génie, parce qu'alors elle sera frappante par l'expression qui lui convient: aucun caractère particulier ne distingue *la Vérité*; on se la représente belle, noble, & froide; une Nymphé, une Déesse peuvent avoir cette figure; ainsi elle n'est caractérisée ni par les attributs, ni par le genre de sa physionomie; mais l'expression de l'innocence n'appartient qu'à l'innocence; il n'est pas possible de s'y méprendre. On ne peut confondre la figure de l'Innocence avec les Nymphes, les Déeses, les Grâces, plus belles, plus imposantes qu'elle, & moins jeunes & moins touchantes; ses attributs sont sur son front & dans ses yeux: un mélange intéressant de timidité, de douceur, de modestie, d'ingénuité, embellit ses traits & la fait reconnoître; image pure & céleste, dont le pinceau délicat d'une femme pouvoit seul tracer tous les charmes! ainsi, vous devez concevoir qu'il

qu'il faut beaucoup moins de talent pour peindre des figures allégoriques qui ont des attributs matériels, que pour représenter celles qui ne peuvent être caractérisées que par l'expression de leur physionomie, car il est plus facile de faire une *faulx* & des *ailles*, &c. que de donner à un visage une expression frappante. Rubens, dans la Galerie du Luxembourg, a représenté l'*Ignorance*. Cette figure n'a point d'attributs; mais elle est pour tout le monde aussi aisée à reconnoître que le *Temps* ou la *Discorde*. Il n'y avoit qu'un Artiste supérieur qui pût lui donner ce degré de vérité. — Par conséquent il n'est point de passions, de vices, de vertus, & de sentimens qu'on ne puisse peindre allégoriquement? — Non; il existe beaucoup de sentimens, de vices, & de vertus dont un Peintre ne peut offrir l'image, ou que du moins il ne sauroit représenter que d'une manière vague, & par conséquent obscure. Tout sujet dans ce genre qui manque à la fois d'attributs & d'expression caractéristique, doit, en général, être rejeté d'un Tableau allégorique: par exemple, la *Bienfaisance* est une vertu qui n'a point d'attributs ni d'expression particulière: on peut la confondre avec la *Bonté*, ou souvent avec la *Pitié*, si elle est en action. — Maman, il me semble que les Peintres, outre les ouvrages d'Histoire, devroient lire les Poètes; ils y trouveroient des allégories. — Assurément.

Il

Ils ne lisent guères que les traductions d'*Homère* & du *Tasse* : *Milton*, & beaucoup d'autres, leur fourniroient des Sujets moins usés & aussi heureux. Ils pourroient trouver aussi dans nos Poètes François une foule d'idées & d'images charmantes. Par exemple, si un Artiste vouloit représenter *Hygée*, Déesse de la Santé, *Gresset* lui offriroit le modèle le plus agréable de ce riant Tableau. Je vais vous dire la description de *Gresset*; après les quatre premiers vers, à mesure que je dirai les autres, représentez-vous chaque image disposée sur une toile & formant un Tableau.....

- " *Il est une jeune Déesse*
- " *Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus;*
- " *Elle écarte les maux, les langueurs, les foiblesses,*
- " *Sans elle la beauté n'est plus :*
- " *Les Amours, Bacchus, & Morphée*
- " *La soutiennent sur un trophée*
- " *De myrte & de pampres orné;*
- " *Tandis qu'à ses pieds abattue*
- " *Rampe (.) l'inutile Statue*
- " *Du Dieu d'Epidaure enchainé.*

Oui, Maman, reprit Pulchérie, cela est vrai; cette description formeroit un Tableau charmant.

J'ai toujours oublié, dit César, de de-

(a) *Rampe*, n'est pas tout-à-fait le mot propre : cette expression manque de justesse, parce que *ramper* suppose un mouvement qu'une Statue ne peut avoir.

mander à Maman une chose que je me rappelle enfin dans ce moment. Il y a quelques jours que nous avons vu dans un jardin un morceau de sculpture qui représente une femme au bain, servie par un Nègresse. La figure qui se baigne est de marbre blanc; la Nègresse est de bronze.—Je connois ce morceau, il est charmant, & le nom de l'Artiste qui l'a fait suffiroit seul à son éloge. Il y avoit une raison pour la Nègresse fût en bronze, c'est qu'elle tient un vase remplie d'eau; par conséquent il falloit faire passer dans l'intérieur de la Statue des tuyaux de plomb pour faire monter l'eau dans le vase, ce qu'on n'auroit pu exécuter dans une Statue de marbre. Sans cette raison, l'Artiste n'eût point mêlé dans le même groupe le bronze & le marbre; il a trop de goût pour ne pas sentir que cette bigarure ne peut jamais produire un effet heureux en sculpture. On voit à Rome la Statue de S. Stanislas, représenté dans son habit de Religieux. Sa robe est de marbre noir, & sa figure de marbre blanc; bigarure beaucoup plus choquante que celle dont nous venons de parler, & qui, au lieu d'ajouter à l'illusion, la détruit entièrement; car si en examinant un morceau de sculpture l'esprit n'est pas uniquement occupé de l'idée des formes, si un accessoire lui rappelle celle du coloris, si on lui offre une draperie tranchante & de couleur naturelle, il desirera que la figure
ait

ait de la carnation, & il ne verra plus dans la statue qu'une poupée ridiculement habillée.—Je comprends cela; mais, Maman, pourquoi estime-t-on cette même bigarure dans les pierres gravées?—C'est que des têtes ou des sujets représentés sur la surface d'un cachet ou d'une bague, ne peuvent jamais, d'aucune manière, produire le plus léger degré d'illusion. On ne desire dans ce genre que l'élégance & la pureté du dessin, & on loue, avec raison, l'Artiste qui fait faire valoir la beauté de la pierre en tirant un parti ingénieux des différentes couleurs naturelles qu'elle présente. Je suis bien aise, Maman, que vous m'ayez donné cette explication; car je vous avoue que ce mélange de blanc & de noir étoit précisément ce qui m'avoit frappé: je croyois cela beau, parce que je n'avois jamais rien vu de pareil.—Une autre fois vous saurez qu'il ne suffit pas qu'une idée soit neuve, qu'il faut encore qu'elle n'offre rien qui puisse blesser le bon goût ou la raison. Si l'on invente une chose qui ne soit ni utile ni agréable, on n'est pas ingénieux, on est bizarre, & l'on ressemble à ce Prince Sicilien dont je vous parlois l'autre jour, on ne produit que des folies, on n'enfante que des monstres (a).

Dans

(a) Ce prince Sicilien s'appelle le Prince de Palagonia; son palais est situé auprès de Palerme. M. Brydenc, voyageur Anglois, vit ce palais en 1770;

Dans cet endroit de la conversation, on vint avertir Madame de Clémire que les chevaux étoient mis ; elle sortit avec ses enfans, & les mena à la Comédie Française.

En

voici un abrégé de la description qu'il en donne :

“ Les statues qui bordent la grande avenue & la cour
 “ de son palais, montent déjà à 600. Parmi ces
 “ groupes immenses, il n'y a pas une seule pièce
 “ qui représente un objet existant dans la nature.
 “ Le Prince a mis des têtes d'hommes sur les corps
 “ de différens animaux ; & des têtes de toutes sortes
 “ d'animaux sur des corps humains. Quelquefois
 “ il a fait une seule figure de cinq ou six animaux
 “ qui n'ont point de modèle dans la nature. On voit
 “ une tête de lion sur le cou d'une oie, avec le corps
 “ d'un lézard, les jambes d'une chèvre, & la queue
 “ d'un renard. Sur le dos de ce monstre il en place
 “ un autre, encore plus hideux, qui a cinq ou
 “ six têtes, & un grand nombre de cornes. Le de-
 “ dans du château répond au dehors ; on y voit des
 “ plafonds en grandes voûtes qui sont entièrement
 “ recouverts des larges miroirs joints ensemble ;
 “ chacun de ces miroirs faisant un petit angle avec
 “ son voisin, ils produisent l'effet d'un multipliant,
 “ de sorte que si quatre personnes se promènent au-
 “ dessous, il paroît toujours y en-avoir trois ou qua-
 “ tre cent qui marchent dans la voûte. Toutes les
 “ portes sont aussi couvertes de petits morceaux de
 “ glace. Les colonnes ont pour base un vase de por-
 “ celaine, & un cercle de jolis petits pots de fleurs
 “ pour chapiteau. Le fût est composé de cafetières
 “ de différentes grandeurs, & qui diminuent par de-
 “ grés depuis la base jusqu'au chapiteau, elles sont
 “ cimentées ensemble. Les tables, très-magnifiques,
 “ ont la forme de tombeaux. Les fenêtres sont com-
 “ posées d'un grand nombre de verres de toutes sortes
 “ de couleurs, de bleu, de rouge, de vert, de jaune,
 “ de

Eh revenant, on causa dans la voiture, on parla de la pièce qu'on avoit vu jouer, & César parut desirer que sa mère lui donnât quelques préceptes généraux sur la manière dont on doit juger un ouvrage dramatique. Vous êtes encore trop jeune, dit Madame de Clémire, pour que je puisse, à cet égard, satisfaire votre curiosité; mais j'ai le plan d'un Ouvrage que je ferai sûrement pour mes enfans, & qui aura pour titre : *Cours de Littérature à l'usage des jeunes Personnes*. Vous le lirez quand vous aurez seize ou dix-sept ans; vous lirez ensuite la *Poétique* de M. Marmontel, Ouvrage aussi utile qu'estimable, & qui achevera d'éclairer votre esprit & de former votre goût.—Maman, combien de volumes aura votre Ouvrage.—Trois au plus.—Sera-t-il amusant?—Je ne négligerai sûrement pas d'y répandre de l'agrément & de la variété, du moins autant qu'il me sera possible; car je suis bien convaincue qu'on ne peut instruire la jeunesse en

“ de violet, &c. L'horloge est enfermé dans le
 “ corps d'une statue; les yeux de la figure se meu-
 “ vent avec le pendule, & montrent alternativement
 “ le blanc & le noir. Dans la chambre à coucher
 “ & le cabinet de toilette, le Prince a placé toutes
 “ sortes d'animaux, des crapauds, des serpens, des lé-
 “ zards, des scorpions, tous travaillées en marbre de
 “ différentes couleurs. Toutes les Statues de fa-
 “ mille sont de marbre blanc, ornées de draperies &
 “ d'habits de marbre de diverses couleurs, &c.”—
Voy. en Sicile & à Malthe, par M. Brydone.

l'ennuyant. Je m'attacherai à vous donner des principes puisés dans la nature, des notions claires & précises, des idées justes, & une connoissance générale de la Littérature Françoisé, Angloise, Italienne, & Espagnole.

Comme Madame de Clémire achevoit ces mots, la voiture entroit dans la cour ; on fut se mettre à table, on soupa sur le champ assez tristement ; car chacun se plaignoit du mal à la tête. César & ses sœurs n'avoient déjà plus cet appétit qui rendoit les repas de Champcery si gais : on bailloit, on s'appuyoit languissamment sur sa chaise ; on ne mangeoit point, & l'on convint que l'on ne voudroit pas aller tous les jours s'enfermer pendant trois heures dans une loge ; & que l'on préféreroit toujours aux plus charmans Spectacles du monde, les plaisirs si doux que peuvent procurer la promenade, la lecture, & la conversation. Cependant on se promenoit à Paris, mais aux Tuileries, au Palais-Royal, au Champs-Elysées. Il falloit avoir un *maintien*, & l'on y regrettoit vivement les bois, les prairies de la Bourgogne, & l'aimable liberté des champs. César critiquoit avec amertume tout ce qu'il voyoit. Quelle poussière ! s'écrioit-il : quelle foule ! & tout ce monde rassemblé n'est-là que pour nous gêner & nous contraindre, pour m'empêcher de courir & de grimper sur les arbres !... Et ces grands bassins d'eau dormante,

mante, valent-ils notre étang de *Faulin*, où nous avons pêché tant de poisson !.... Et puis au lieu de nos haies de mûriers & de noisetiers, ne voir que de vilains treillages, des murailles ou des grilles ! Encore si l'on trouvoit ici des plantes & des fleurs ! Oh, quels tristes jardins ! Comment peut-on s'enfermer à Paris toute l'année quand on peut vivre à la campagne !....

Madame de Clémire entendoit ces murmures & ne les désapprouvoit pas, car ils étoient fondés ; mais elle mena ses enfans au *Jardin du Roi*, & ils le trouvèrent plus instructif, & presque aussi charmant que les bois de Champcerry. L'étude de la Botanique & de l'Histoire Naturelle, rendit ces promenades si agréables, qu'on n'en voulut plus faire d'autres tout le reste de l'automne. L'hiver vint amener de nouveaux regrets ; on se rappelloit, en soupirant, les étangs glacés de Champcerry, les courses, les glissades, & les veillées ; enfin, tous les plaisirs dont on étoit privé. Les bals n'en dédommageoient pas ; on s'y amusoit peu, & on en revenoit presque toujours malade. Caroline eut, au mois de Janvier, un rhume si violent, qu'on fut obligé de la séparer de sa sœur dont elle troubloit le sommeil. On l'établit dans une autre chambre, & Pulchérie se trouva seule dans la sienne.

Au bout de cinq ou six jours, Madame de Clémire apprit que Pulchérie, malgré

un froid excessif, se passoit de feu dans sa chambre, & qu'elle n'avoit pas voulu souffrir qu'on en fit depuis que sa sœur occupoit un autre appartement. Surprise de cette fantaisie, Madame de Clémire questionna ses gens. Le Frotteur, chargé de porter du bois, déclara que *Mademoiselle Pulchérie* lui avoit dit de mettre *les trois bûches de la matinée dans le bas d'armoire de l'antichambre*. Le Frotteur n'avoit pas fait de questions sur cette singularité, croyant, ajouta-t-il, que c'étoit l'intention de Madame. La Gouvernante des deux jeunes personnes soignoit Caroline, & n'étoit pas entrée dans la chambre de Pulchérie, qui avoit été servie par une Payfanne qu'on avoit amenée de Champcery, & qui, interrogée à son tour, dit que Mademoiselle Pulchérie lui avoit assuré que le feu lui portoit à la tête, & qu'elle vouloit s'accoutumer à s'en passer. Après avoir pris toutes ces informations, Madame de Clémire monta dans l'appartement de Pulchérie (il étoit dix heures du matin). D'abord le bas d'armoire fut visité, & Madame de Clémire n'y trouva pas une seule bûche. Alors elle entra dans la chambre de sa fille. Pulchérie répétoit des vers, en se promenant à grands pas pour s'échauffer. Gertrude, la Payfanne de Champcery, assise dans un coin, tricotoit. Quand Pulchérie vit paroître sa mère, elle rougit. Pourquoi donc, mon enfant, dit Madame

Madame de Clémire, êtes-vous sans feu ? — Maman, il ne fait pas bien froid.... A ces mots, Madame de Clémire s'affit, & renvoya Gertrude. Ensuite, prenant Pulchérie par la main, à présent, dit-elle, vous allez me parler avec confiance, j'en suis sûre.... — Ma chère Maman, je vais tout vous avouer.Mais peut-être avez-vous déjà deviné ce que c'est.... — J'ai bien quelques soupçons confus.... — Vous allez tout savoir. Il y a sept ou huit jours que j'entendis conter à ma Bonne, qu'une pauvre femme, qui demeure dans cette rue, étoit venue demander l'aumône. Ma Bonne lui donna, & puis elle a été une fois chez elle pour lui porter du pain ; & ma Bonne me dit que cette pauvre femme ne demandoit pas mieux que de travailler : mais qu'elle manquoit d'ouvrage, &, ce qui est bien plus triste, qu'elle manquoit aussi de bois. Ma Bonne ajouta qu'elle lui fourniroit de l'ouvrage ; & moi je pensai que si je pouvois lui donner du bois, elle ne manqueroit plus de rien. Je ne voulus pas vous en parler, Maman, parce que j'avois déjà mon projet dans la tête. Je savois que ma sœur alloit coucher dans une autre chambre, & je me dis : voilà une occasion de faire, comme Sydonie, une bonne action qui ne sera sue de personne. Je n'en parlerai même pas à Maman. Comme *tout se découvre avec le temps*, elle le saura tôt ou tard ; mais je ne m'en ferai pas vantée, &

mon

mon action n'en fera que plus de plaisir à Maman; &, en attendant, Dieu la saura, & la pauvre femme se chauffera. Me voilà donc décidée à me passer de feu tous les matins. Cela me faisoit trois bûches. Je dis au Frotteur de les mettre dans le bas d'armoire, ce qu'il faisoit tous les soirs, afin de s'éviter la peine de les apporter le lendemain. Alors je fus obligée de mettre dans ma confidence *Jeanneton*, la femme de garde-robe. Elle a d'abord fait des difficultés; mais je l'ai assurée que cela ne pouvoit vous fâcher, Maman, au contraire. Elle m'a déclaré, que si vous la questionniez, elle diroit la vérité; & elle m'a promis que si vous ne l'interrogiez pas, elle se tairait. C'est tout ce que je voulois....—Eh bien, elle s'est chargée de porter le bois chez la femme?—Oui, Maman, tous les matins....—Mais, comment, à la porte, la laissoit-on passer ainsi chargée, & emportant régulièrement trois bûches?—Ah, je ne fais pas! je n'ai jamais songé à cela. En effet, le Suisse devoit être surpris....Cependant, il faut bien qu'il ne lui ait jamais fait de questions, puisqu'elle ne m'en a rien dit.—Il y a là-dessous quelque chose que nous ignorons. Revenons à vous. Avez-vous bien souffert du froid?—Un peu, les deux premiers jours. Mais je pensois que la bonne femme se chauffoit avec ses enfans; car elle a six petits enfans, & son mari étoit malade. Ils
font

sont bien à présent, à ce que m'a dit Jeanneton.—Comment bien ! avec trois bûches seulement ?....—Oui, Jeanneton dit que cela les a *ranimés*, qu'ils sont parfaitement bien maintenant. En outre des bûches, j'ai envoyé aux petits enfans deux boîtes de sucre d'orge que mon Papa m'a rapportées de Fontainebleau : & puis, ce n'est pas tout. Avant hier, je ne fais par quel hasard, mon Papa s'est avisé de me demander si je serois bien aise d'avoir de l'argent pour acheter quelques joujoux. D'abord, de premier mouvement, je répondis que non. Ensuite j'ai pensé à la femme, & j'ai rougi. Papa m'a embrassée, il m'a donné de l'argent (c'étoit un Louis) & il m'a fait le détail de tout ce que j'aurois avec un Louis. Il faut tout dire : il m'a pris envie d'employer six francs pour m'acheter des pelottes, & je suis remontée pensive dans ma chambre. J'ai fait changer mon Louis ; j'ai eu alors quatre écus. J'en ai mis un dans ma poche ; j'ai donné les trois autres à Jeanneton, en lui disant de les porter chez la femme, & ajoutant que le lendemain je l'enverrois acheter des pelottes pour moi. Elle est sortie. J'ai tiré mon écu de ma poche ; il m'a fait de la peine à regarder. Comme j'avois d'abord en moi-même destiné tout le Louis à la pauvre femme, il m'a semblé que je retenois quelque chose qui ne m'appartenoit pas. J'ai couru sur l'escalier pour

rappeler

rappeler Jeanneton, mais elle étoit partie ; elle n'est revenue que le lendemain matin. J'étois réveillée de bonne heure : je pensois aux pelottes, à la bonne femme..... J'étois bien embarrassée. Enfin, en réfléchissant que ce Louis étoit la première somme que j'eusse eu de ma vie, je me suis dit : Il faut l'employer toute entière à une bonne action. Cela m'a tout-à-fait déterminée. Jeanneton est arrivée, & je l'ai renvoyée avec les trois bûches & les six francs. Pulchérie achevoit ce récit lorsqu'un Laquais entra dans la chambre, & s'avançant vers Madame de Clémire, il lui remit une lettre. Madame de Clémire regardant le dessus de la lettre : Ce billet, dit-elle à Pulchérie, vous est adressé, c'est sans doute une invitation de bal. En disant ces mots ; elle ouvre la lettre ; & , au grand étonnement de Pulchérie, elle y lit ce qui suit :

MADemoiselle,

“ Venez recevoir la récompense de votre
“ bonté envers nous ; venez apprendre de
“ quel état vous nous avez tirés. Il ne
“ manque maintenant à notre bonheur que
“ d'en avoir témoin celle à qui nous le
“ devons ; & nous ne pouvons mieux prou-
“ ver notre reconnaissance à notre jeune &
“ chère Bienfaitrice, qu'en lui faisant voir
“ l'intérieur de la famille qu'elle a rendue
“ si parfaitement heureuse.”

Ah,

Ah, Maman, s'écria vivement Pulchérie, Maman, auriez-vous la bonté de me mener chez ces bonnes gens ? Assurément, répondit Madame de Clémire, & nous allons partir sur le champ. Je vais demander des chevaux ; venez, chère enfant : en disant ces mots, Madame de Clémire prend Pulchérie par la main, & sort avec elle. Au bas de l'escalier, on rencontre M. de Clémire. Où allez-vous ? dit-il. Si par hasard vous vouliez sortir, je rentre dans l'instant, & mes chevaux sont mis... Soyez de la partie, reprit Madame de Clémire, venez avec nous. Volontiers, dit M. de Clémire, & sans demander d'explication, il donne le bras à sa femme. Pulchérie les suit avec une émotion inexprimable. On monte en voiture, on part ; & au bout de cinq minutes, la voiture s'arrête. On descend précipitamment, on traverse une petite cour : M. de Clémire ouvre une porte, & l'on se trouve dans une grande chambre. On voit dans le milieu de la chambre un Bon relieur occupé de son métier ; tandis qu'une femme auprès d'une table, & entourée de six petites filles, dont la plus âgée n'avoit que dix ans, travailloit en linge. Aussiôt que M. de Clémire parut, toute la famille se leva. Approchez, Madame le Blanc, dit M. de Clémire, voilà Pulchérie.... A ces mots, la femme, le mari, se précipitèrent vers Pulchérie, & tous les petites filles l'entourèrent.

rent. O, ma chère Demoiselle, s'écria la femme, que je suis aise de vous voir ! Quoi, à votre âge, & si délicate, c'est vous qui avez voulu vous passer de feu & endurer le froid pour nous envoyer votre bois ; & puis de l'argent, & puis vos dragées, enfin tout ce que vous pouviez donner ! Mais regardez comme nous sommes heureux à présent ! Mon mari est guéri, il s'est remis à l'ouvrage d'hier ; nos dettes sont payées, nos enfans bien habillés, nous pouvons travailler ; nous n'avons plus besoin de rien : c'est vous, c'est vous seule qui êtes la cause de notre bonheur ! car, sans votre bonté pour nous, votre cher Papa ne nous auroit jamais connus Ah, Papa, interrompit Pulchérie, Jeanneton vous avoit donc tout dit ? Dès le premier jour, reprit M. de Clémire. J'ai même plus d'une fois apporté moi-même, dans ma voiture, les bûches à Madame le Blanc ; mais j'avois expressément défendu à Jeanneton d'en parler à votre mère, & de vous laisser soupçonner que je fusse instruit. Je voulois vous ménager à l'une & à l'autre une surprise agréable.

Après cette explication, M. de Clémire fut tendrement embrassé par la femme & la fille, ensuite on se remit à causer avec les bonnes gens. Au bout d'une demie-heure, on se leva pour sortir. Dans ce moment les petites filles furent chercher un carton, & la

plus âgée le présenta à Pulchérie, la pria de l'accepter, en disant : *c'est de notre ouvrage ; ma mère, mes sœurs, & moi nous y avons toutes travaillé ... & de bien cœur !* Pulchérie ouvre le carton, & elle le trouve rempli des plus jolies pelottes du monde. Elle rougit & se tournant vers son père : Ah, Papa, dit-elle, je les avois bien oubliées !.... Mais avec quel plaisir je les reçois, puisqu'elles sont l'ouvrage de cette bonne Femme, & de ces charmantes petites filles ! En achevant ces paroles, Pulchérie attendrie, embrassa les enfans ; & ses larmes recommencèrent à couler, lorsqu'en s'en allant elle entendit les bénédictions que lui donnoit toute la famille... Ah, ma pauvre sœur ! s'écria Pulchérie en montant en voiture, combien je suis fâchée que son rhume l'ait empêchée de partager la joie que je viens de goûter ! . . . Maman, continua Pulchérie, maintenant que me voilà accoutumée à me passer de feu, me permettez vous de donner tous les hivers mon bois aux pauvres ? Non, répondit Madame de Clémire, je ne veux pas que vous preniez un engagement qui, à la longue, pourroit vous paroître trop pénible : je vous l'ai déjà dit, les résolutions qui demandant une courageuse persévérance, ne sont pas faites pour votre âge. Mais si vous voulez chaque hiver renouveler l'action que vous venez de faire, c'est-à-dire, vous passer de bois pendant huit jours, pour

le donner à une pauvre famille, j'y consentirai avec grand plaisir.—Ah, Maman, voilà qui est dit, je prends cet engagement de tout mon cœur.... Il me vient une idée.... ne pourrais-je pas aussi me priver, de temps en temps, pour le même objet, du vin qu'on me donne à mes repas ?....—Vous en buvez si peu, qu'il vous faudroit bien du temps pour faire seulement une demi-bouteille.—Quand je serai grande comme vous, Maman, combien en boirai-je en huit jours ? . . . —Quatre bouteilles tout au plus. . . .—Et quand ce ne seroit que trois, cela feroit grand plaisir à un pauvre malade—Assurément trois bouteilles d'excellent vin feroient pour lui un présent aussi salutaire que précieux.—Si tous les mois on se passoit de vin pendant huit jours, on ne s'en porteroit que mieux.—D'ailleurs cette privation n'auroit rien de pénible....—De cette manière, sans être riche, on pourroit souvent donner l'aumône ?—Sans faire de dépenses extraordinaires, on pourroit, dans le cours de l'année, secourir une infinité de malheureux, si l'on vouloit seulement, de temps en temps, s'imposer de légères privations, & se refuser quelques superfluités. Il faut encore observer qu'une privation momentanée nous prépare toujours un plaisir très-vif : par exemple, vous vous passiez de feu depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après-midi, n'est-il pas vrai qu'en descendant dans le

le salon, en vous approchant de la cheminée, vous éprouviez un plaisir que vous n'auriez certainement pas senti si vous eussiez eu de feu dans votre chambre ?—Oh, cela est bien vrai ! je me chauffois le reste du jour avec une joie extrême ; la vue seule d'un bon feu m'inspiroit une gaieté extraordinaire.—Vous voyez donc bien qu'en ceci l'intérêt même de nos plaisirs s'accorde avec la bienfaisance....Et nous ne parlons pas de ce plaisir si doux, préférable à tous les autres, de cette satisfaction inexprimable que vous avez goûtée, & qui sera toujours l'heureux fruit d'une action vertueuse !....—Comment peut-il qu'il y ait des personnes qui ne sentent pas cela ?—Une petite vanité, le goût du faste corrompent sans doute bien des cœurs ; mais dans le séjour même où le luxe étouffe & détruit tant de vertus, on peut trouver encore de grands exemples & des modèles faites pour honorer notre siècle : les seules *aumônes anonymes* envoyées aux différens Curés de Paris sont immenses ; tous les mois une multitude de prisonniers, composée d'artisans malheureux, doit à des Inconnus & la liberté & le bonheur de revoir ses enfans. La bienfaisance a fondé des prix dans toutes les Académies ; elle a formé à Paris, & dans les environs, des établissemens utiles & respectables : voyez donc combien cette vertu est naturelle au cœur de l'homme, puisqu'on la voit briller avec

autant d'éclat dans les lieux mêmes où elle se trouve sans cesse combattue par toutes les passions factices & puériles, produites par une vanité aussi méprisable que mal-entendue !

Madame de Clémire termina là cet entretien, parce qu'elle vouloit aller savoir des nouvelles de sa fille aînée. Elle se leva & passa avec Pulchérie dans la chambre de Caroline, dont elle trouva la toux beaucoup plus fréquente. Caroline convint qu'elle avoit mangé un petit cornet de cerises desséchées, ignorant absolument qu'elle pût augmenter sa toux en mangeant d'une chose qu'elle faisoit être saine en général. Madame de Clémire saisit cette occasion de répéter à ses enfans combien il est nécessaire de connoître les propriétés de tout ce qui sert à notre nourriture (a) ; connoissance qui, jointe à

(a) Ce qui est échauffant, rafraîchissant, acide, pectoral, les alimens légers ou difficiles à digérer, &c. Il faudroit faire connoître aussi de bonne heure aux enfans leur constitution ; qu'ils fussent s'ils sont bilieux ou sanguins ; s'ils ont la poitrine délicate, les nerfs irritables ; & quelles sont les espèces d'alimens qui leur conviennent particulièrement. Enfin, on devroit leur apprendre le régime qu'il faut observer dans une infinité de petits maux, qu'il est souvent dangereux de négliger : tels que les maux de gorge & la dysenterie sans fièvre, les rhumes, les indigestions, les maux de nerfs, les courbatures, les transpirations arrêtées. On peut ajouter à cela le traitement nécessaire pour les coups reçus à la tête, les coupures un peu considérables, les foulures légères, &c. L'étude

de la sobriété, préserveroit d'une foule d'incommodités & des maladies graves.

Aussi-tôt que Caroline fut en état de sortir, sa mère la mena à l'Opéra. On jouoit un Opéra nouveau qui charma Madame de Clémire & ses enfans. Le lendemain, lorsque les trois enfans eurent fini leurs études, ils vinrent chez leur mère attendre l'heure du souper. Ils y trouvèrent du monde. On parloit de l'Opéra nouveau. Quoi, disoit à Madame de Clémire, un petit homme qui parloit excessivement haut; quoi, Madame, cette musique vous a fait plaisir?—Le plus grand.—Mais vous étiez *Glukiste* il y a deux

tude de la Botanique apprendra, d'ailleurs, les propriétés des plantes usuelles, & l'explication des termes techniques de la Médecine. Je connois des enfans de de dix ans qui savent tout cela: on n'en veut pas faire des Médecins; mais on veut les mettre en état de pouvoir s'en passer pour de petits maux que la sobriété & des remèdes simples peuvent si facilement guérir. Si toutes les jeunes personnes, en entrant dans le monde, avoient cette connoissance, elles y conserveroient long-temps la santé & la fraîcheur qu'elles perdent communément avant l'âge de trente ans. Il n'est pas possible de leur faire lire des ouvrages sur la Médecine, parce qu'ils sont beaucoup trop étendus pour elles; mais on pourroit faire à leur usage des extraits tirés des ouvrages de *M. Tissot*; du *Traité des Plantes* par *Chomel*, & du *Dictionnaire de Matière médicale*, en quatre volumes (qui se vend chez *M. Didot*, le jeune) excellent ouvrage, de l'aveu unanime des plus grands Médecins. Je conseillerois encore des ne pas négliger de les instruire avec détail de tout ce qui a rapport à l'entretien & à la conversation des dents.

ans?—Et comme je n'a point oublié la musique, & que je l'aime toujours, je le suis encore.—Dans ce cas l'Opera nouveau n'a pas dû vous plaire.—Mais par quelle raison?—Parce qu'il est impossible d'aimer à la fois deux genres si *dissemblables*.—Je crois qu'il est impossible d'aimer à la fois le *bon & le mauvais*, & d'estimer également un sot & un homme d'esprit : mais je crois & je sens qu'on peut aimer deux talens supérieurs, quoique de genres absolument différens, c'est pourquoi j'aime *Corneille & Racine, Gluck & Picini*.—Savez-vous ce qui résultera de cette impartialité ? Que votre suffrage ne sera agréable ni aux partisans de Gluck ni à ceux de Picini.—Cela peut être ; mais j'y gagne le plaisir de les admirer tous deux, & je préfère la gloire d'être équitable, à celle d'obtenir quelques éloges des partisans de l'un ou de l'autre.—Mais, de bonne-foi comment pouvez-vous aimer *Orphée, Iphigénie, Alceste, Armide* ?... Une musique *barbare* !...une *facture* détestable ? Dans ce moment une visite survint, Madame de Clémire changea de conversation ; le petit homme ne pouvant plus disputer, s'ennuya & sortit de très-mauvais humeur.

Quand les enfans se retrouvèrent seuls avec leur mère : Mon Dieu, Maman, dit Caroline, comme vous avez sâché l'homme qui s'est en allé si brusquement !... M. de

Volny ?

Volny ?—Celui qui a montré tant d'aversion pour Gluck ?—Justement.—L'avez vous trouvé modéré, poli, raisonnable ? . . . Oh, point du tout ; & il avoit un ton. . . —Il étoit en colère.—Vous ne lui avez cependant rien dit d'offensant.—Voilà les travers & l'injustice que donnera toujours *l'esprit de parti* : souvenez-vous qu'on ne peut être constamment honnête & raisonnable qu'en conservant une parfaite impartialité.—Maman, que parloit-il de *Barbare* & de *façture* ? que vouloit-il dire ; je n'ai pas compris cela.—Ni lui non plus ; il parle de ce qu'il n'entend point. Il ne fait pas la musique.—Comment & il décide avec tant d'assurance !—C'est la mode aujourd'hui. Des personnes qui ne pourroient pas battre un air en mesure, qui ne sauroient pas distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonance, dissertent savamment sur la composition, & même font des ouvrages pour prouver que Piccini n'a point de talent, ou que Gluck est un barbare.—Peut-on être connoisseur en musique sans la savoir ?—Cela est absolument impossible. Nous sommes déjà convenues qu'avec le goût naturel le plus sûr, une longue étude, après avoir voyagé, observé avec attention & la nature & toutes les collections des Tableaux de l'Europe, un amateur, s'il ne fait pas peindre, ne pourra jamais, comme un bon Peintre, discerner & connoître toutes les beautés

beautés d'un Tableau : cependant la peinture est une imitation réelle de la nature ; elle représente sous leurs vrais formes tous les objets matériels qui existent : aussi a-t-elle plusieurs parties qui doivent plaire également aux ignorans & aux connoisseurs. Toutes les finesses de l'art échappent aux premiers, mais ils peuvent saisir les détails les plus frappans d'une parfaite imitation. Il n'en est pas ainsi de la Musique. Le Compositeur d'un Opéra doit sans doute puiser dans la nature l'espèce de déclama-tion qui convient à son Poëme ; mais cette sorte d'imitation est trop délicate & trop abstraite pour pouvoir être sentie aussi généralement que celle qui est produite par la Peinture. D'ailleurs, un morceau de musique pourroit avoir une sorte d'expression, & cependant n'être pas bon ; comme, par exemple, si de certaines règles de composition n'y sont pas observées : & il n'y a qu'un Musicien compositeur qui puisse sentir un semblable défaut. Je crois bien qu'en général ceux qui ont de la sensibilité & du goût naturel pourront, sans savoir la musique, apprécier avec assez de justesse les morceaux d'une expression très-marquée ; ils sont en état de reconnoître & de sentir le genre de la musique qu'ils écoutent, & décider si un chant est agréable, ou s'il est insipide & commun ; mais il est impossible qu'ils puissent saisir les défauts ou les beautés d'une
partition

partition compliquée. Ils n'entendent absolument rien à l'harmonie, par conséquent, à tout ce qui est *accompagnement*. Je soutiens (& cette épreuve est facile à faire) qu'une personne qui ne sait pas parfaitement la musique, c'est-à-dire, qui ne la déchiffre pas avec facilité, & qui n'a pas passé toute sa jeunesse à en faire, ne s'y connoîtra jamais : qu'on prélude devant elle, que dans une *suite d'harmonie* on mêle à de bons accords quelques accords faux ; si celui qui prélude a de la réputation, il verra le Connoisseur qui parle avec tant d'emphase de *facture*, de *motifs*, & d'*intentions*, il le verra écouter avec délices les accords baroques qui feroient tressaillir un Musicien, & il l'entendra lui prodiguer le plus pompeux éloges. Que gagne-t-on à vouloir paroître instruit des choses qu'on ignore ? On n'en impose à personne, on parle mal, on juge sans goût, on est accusé de pédanterie par les ignorans, de folie par les vrais Connoisseurs ; on fatigue, on ennuie & les uns & les autres (57).

Quelques jours après cet entretien, César, un matin, entra dans la chambre de son père, il tenoit un papier : Papa, dit-il, je viens vous faire quelques questions sur une chose qui me paroît extraordinaire ; voilà le *Journal de Paris*. — Eh bien ? — Eh bien, M. l'Abbé me le donne à lire toutes les fois qu'il y trouve un trait de *Bienfaisance*.
Vous

—Vous devez le lire souvent ; car il n'y a guère de jour où l'on n'y lise, en gros caractères, *BIENFAISANCE*.—Oui ; c'est ce qui me fâche.—Comment ?—Ce titre annonce une belle action ; & presque toujours dans ce Journal, il ne tient rien de ce qu'il promet !....—Tenez, Papa, regardez après le mot *BIENFAISANCE*.—Ah c'est une longue histoire ! —Oui, elle occupé la moitié du *Journal*. Voulez-vous que je vous la conte ?—Volentiers.—La voici : Une pauvre Ouvrière avoit un réchaud plein de feu sous ses pieds, elle s'est endormie. On est entré dans sa chambre, on l'a trouvée mourante : *ses vêtemens étoient enflammés, elle n'avoit plus de forme humaine*. Les Cavaliers du Guet sont arrivés....Les Cavaliers & les Spectateurs étoient attendrisLes Cavaliers ont aidé à secourir la malade. Un Chirurgien demandoit pour elle un peu d'huile & de vin, un des Cavaliers a été en chercher. Le Chirurgien a pansé les plaies de la pauvre femme, qui ensuite a été menée à l'Hôtel-Dieu où les Cavaliers du Guet l'ont conduite....—Et le trait de Binfaisance ?—Je vous l'ai dit : *c'est l'huile que le Cavalier a été chercher*.—Cela n'est pas possible !—Lisez, Papa, voilà la feuille (a).—Rien n'est plus vrai ; vous n'avez

(a) *Journal de Paris*, No. 340. Samedi, 6 Décembre 1783.

rien omis : il faut lire ce'a pour le croire ! — Comme il auroit fallu être inhumain & féroce pour ne pas secourir cette malheureuse femme, j'ai été révolté qu'on ait loué avec emphase une action si naturelle, & qu'on ait appelé *Bienfaisans* des hommes qui n'ont fait que remplir des devoirs indispensables. — Vous avez raison ; celui qui se croit *héroïque*, lorsqu'il remplit un devoir, en restera là, & ne deviendra certainement jamais vertueux ; & si tout le monde s'accordoit à appeler *Bienfaisance* ce qui n'est qu'humanité, bientôt il n'y auroit plus de bienfaisance sur la terre....

Comme le Marquis achevoit ces mots, Madame de Clémire entre avec ses filles : on déjeûna, ensuite on sortit pour aller voir des cabinets de tableaux & d'histoire naturelle ; récréation que Madame de Clémire procuroit à ses enfans deux fois la semaine. Pour varier ces amusemens instructifs, on alloit quelquefois voir des Manufactures ou des monumens d'Architecture : mes enfans, disoit Madame de Clémire, lorsque vous habitez les villes, voulez-vous y vivre heureux & n'y jamais connoître l'ennui, ne vous livrez point sans réserve à une vaine dissipation, qui ne pourroit ni suffire à votre cœur, ni même occuper votre esprit : ne vous laissez jamais corrompre par de goût frivole & méprisable du faste & de la magnificence : conservez, nourrissez

avec

avec soin dans vos cœurs cette compassion active & tendre qu'on doit aux malheureux : au sein du luxe, songez qu'il existe des infortunés que la misère accable, & qu'un foible secours pourroit arracher à la mort ! Vous avez une idée du bonheur si pur qui vous attend chez eux : allez les chercher : tendez leur une main bienfaisante, goûtez la gloire délicieuse de leur offrir l'image de la Divinité, & de faire succéder aux cris affreux du désespoir, les transports passionnés d'une joie inattendue, & les douces larmes de la reconnoissance. Enfin, dans le séjour brillant ou l'émulation & le génie, sous mille formes différentes, produisent sans cesse des chef-d'œuvres nouveaux, cultivez votre esprit, étendez vos connoissances, aimez les arts ; afin que vous puissiez jouir de cette foule de choses intéressantes dont l'ignorance ne peut sentir le prix ; mais que ces occupations instructives & ces amusemens variés ne vous fassent point perdre l'heureux goût de la vie champêtre ; que votre cœur vous rappelle toujours le souvenir des *Veillées de Champcory*, & l'innocence & le charme des plaisirs touchans offerts par la Nature.

SUITE DES VEILLÉES
DU CHÂTEAU.

CONTES MORaux

A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES.

MADAME DE CLEMIRE, à une des Veillées du Château, dit un soir à ses Enfants, qu'elle avoit fait des *Contes Moraux* pour l'instruction de leur jeunesse. En effet, lorsque la plus jeune de ses Filles eut atteint sa seizième année, Madame de Clémire leur donna les trois Contes que contient ce Volume, en leur disant: Vous pourrez lire, dans la suite, beaucoup de *Contes* infiniment plus agréables que les miens; mais du moins

Tome III.

Y

vous

254 LES DEUX REPUTATIONS,

vous trouverez dans ceux-ci de la *morale* & de la *vérité*; & s'ils vous plaisent, j'en ai encore trois autres, que je vous donnerai un jour.

LES DEUX REPUTATIONS,

CONTE MORAL.

LUZINCOUR, satisfait d'une modique fortune & d'une existence obscure, mais heureuse & paisible, vivoit en sage au fond de la Champagne, dans une petite maison à deux lieues de Rheims; il étoit veuf depuis plusieurs années, & il trouvoit dans l'étude des sciences & dans sa tendresse pour un fils unique, des amusemens & un bonheur qui suffisoient à ses desirs. Quand le jeune Luzincour eut atteint sa dix-neuvième année, son père lui déclara le dessein qu'il avoit de l'envoyer à Strasbourg. Mon fils, lui dit-il, vous n'êtes point Gentilhomme, & vous n'avez point de fortune: je vous ai donné une éducation qui vous procurera les moyens de vous distinguer, si vous avez de l'activité & une noble ambition. Quoique vous annonciez de la raison & de l'esprit, je ne vous demanderai point encore quel est l'état que vous voulez choisir, & je ne ferai pas

pas ce choix pour vous. Mes parens, sans consulter mon goût, me firent entrer dans la Robe. La probité m'a préservé du malheur affreux d'avoir été un mauvais Magistrat ; mais je n'aimois point mon état, & mon inclination pour les sciences me l'a fait quitter à quarante ans. J'ai rempli pendant vingt années des devoirs qui me paroissent pénibles ; & quand je me suis livré au genre d'étude qui me convenoit, je n'étois plus assez jeune pour pouvoir me distinguer dans une nouvelle carrière. D'après cette expérience & mes réflexions, je me garderai bien de vous presser de choisir une profession, tant que vous serez dans l'âge où les talens & les goûts ne peuvent être développés ; mais je veux vous envoyer à Strasbourg, je desiré que vous y passiez deux ans, & que, durant ce temps, vous suiviez avec exactitude les Ecoles où l'on enseigne le Droit ; parce qu'il n'est point d'état dans lequel la connoissance des Lois ne soit utile & même nécessaire à un bon Citoyen.

Le jeune Luzincour assura son père de son obéissance, & trois jours après cet entretien, il partit pour Strasbourg. Arrivé en Alsace, il se livra à l'étude avec ardeur ; il écrivoit régulièrement à son père, & dans le compte qu'il lui rendoit de ses occupations & de ses amusemens, il lui parloit sans cesse du charme inexprimable qu'il trouvoit dans

la lecture des Auteurs Dramatiques & des Ouvrages de Morale.

Luzincour entretenoit encore une autre correspondance ; il avoit un ami, de son âge, qui demouroit à Rheims : ce jeune homme, nommé Damoville, étoit fils de l'ami intime du père de Luzincour, & ce dernier, élevé avec Damoville, avoit pris pour lui la plus tendre amitié. Cependant jamais la convenance & l'habitude ne formèrent une liaison moins faite pour être durable. Luzincour, naturellement timide & réfléchi, parloit peu, il se désoit de lui-même, & joignant à beaucoup de modestie un extrême desir de s'instruire, il se taisoit sans peine & il écoutoit avec avidité ; il devoit à cette réserve & à l'attention qu'il donnoit aux discours des autres, une pénétration au-dessus de son âge ; il possédoit déjà l'art utile de lire sur les visages, & d'y reconnoître aisément l'expression la plus légère du dépit, du dédain, & de l'humeur : il avoit reçu de la nature un esprit juste, un goût délicat, une imagination vive, & l'ame la plus noble & la plus sensible. Damoville, au contraire, rempli de confiance & d'orgueil, parloit avec assurance, écoutoit avec distraction ; il avoit la tête vive & le cœur froid. Ses idées, souvent brillantes, manquoient presque toujours de justesse & de solidité ; n'ayant nulle sensibilité, aucune élévation dans l'ame, également incapable de réfléchir & de méditer,

il ne regardoit l'héroïsme en tout genre, que comme l'effet d'un calcul intéressé, ou comme le fruit d'une folie plus fait pour exciter la pitié d'un *Philosophe*, que pour mériter son admiration. Quoiqu'il eût un amour-propre excessif, sa société n'étoit pas dépourvue d'agrémens; il avoit une souplesse extrême, & savoit prendre sans peine mille formes différentes. Sans principes & sans caractère, il changeoit facilement d'opinion, son excessive légèreté le préservoit de l'entêtement qu'inspire ordinairement l'orgueil. Inconsequent autant qu'indiscret, ces défauts donnoient souvent à ses discours & à sa conduite une apparence piquante de franchise & d'originalité. Enfin, on pouvoit prendre en lui, pour de la gaité, une certaine malignité naturelle qui ne se manifestoit jamais que sous les traits de la plaisanterie.

Luzincour, malgré sa pénétration, ne connoissoit point encore Damoville; accoutumé dès sa plus tendre enfance à le regarder comme un frère, il n'avoit pû le juger sans prévention, & il s'aveugloit également sur son caractère & sur les sentimens qu'il lui supposoit. Il lui écrivoit avec autant de plaisir que d'exactitude, il lui faisoit le détail de ses occupations; & Damoville, de son côté, lui mandoit qu'il avoit aussi un *gout passionné* pour la lecture, & de plus, il lui confioit qu'il s'exerçoit déjà à composer. Luzincour, dans ses réponses, l'exhortoit à ne pas se presser; mais,

malgré ces sages conseils, Damoville, entraîné, disoit-il, par le feu bouillant de son imagination, écrivoit, composoit toujours, & chaque mois enrichissoit le *Mercur* de quelque production nouvelle.

Enfin, au bout du temps prescrit par son père, Luzincour, âgé de vingt ans, quitte l'Alsace & retourne en Champagne. Sa joie fut extrême en se retrouvant dans les bras de son père, & en revoyant Damoville. Mon ami, lui dit ce dernier, mon sort est décidé : je consacre ma vie entière aux Muses : mon père y consent. Le succès de ma dernière Ode & de mon petit *Conte Philosophique*, le détermine à m'envoyer à Paris...—A Paris ! quoi, seul ?—Assurément ; mais j'y suis connu des Gens de Lettres les plus distingués ; j'ai eu l'attention de les louer adroitement dans mon Ode, & mon *Conte Philosophique* est plein de traits faits pour leur plaire....D'ailleurs, ils sont confondus qu'un jeune homme de mon âge ait fait deux morceaux de cette force... J'ai reçu de trois d'entre eux des lettres que je te montrerai. Ils m'exhortent à quitter la Province ; ils m'attendent, ils me desinent, & je pars dans deux mois. Le soir même Damoville montra à son ami les lettres dont il lui avoit parlé. Ces lettres contenoient en effet Pélodge le plus flatteur des talens de Damoville, & surtout de son *Conte Philosophique*. Luzincour eut peine à cacher sa surprise ;

surprise ; il avoit parcouru ce Conte si vanté ; il se rappeloit bien qu'on y louoit avec emphase certains ouvrages & certains Académiciens ; mais il se rappeloit aussi que jamais nulle lecture ne lui avoit causé un ennui plus profond & plus soutenu. Comme il étoit modeste & sans expérience, il crut avoir tort. Au fond de l'ame il avoit jugé que Damoville manquoit absolument de talent & de génie : Je me trompois, dit-il, j'en suis bien aise ; Damoville se distinguera dans la noble & brillante carrière qu'il va parcourir, je jouirai de ses succès ; il est permis, il est doux de s'enorgueillir de la gloire de son ami !

Cependant Luzincour, interrogé par son père, lui avoua sans détour qu'il avoit, ainsi que Damoville, un goût dominant pour les Lettres ; mais, ajouta-t-il, je n'ignore pas que l'inclination ne peut tenir lieu de talens. Je n'ai point l'orgueilleuse espérance d'égaliser un jour ces Auteurs sublimes que j'admire ; le titre d'Ecrivain estimable doit suffire à mon ambition, & peut satisfaire mon cœur. Parlez, mon père, daignez me guider ; c'est à vous à m'éclairer. Si vous blâmez le choix que j'ose faire, j'y renoncerais sans effort.

A ces mots Luzincour fut tendrement embrassé par son père. Non, mon fils, dit ce dernier, je ne combattrai point une résolution que j'approuve ; partez avec Damoville,

moville, allez vous instruire & vous former au sein des Arts & des talens ; conservez-y votre caractère, vos principes, & vos mœurs, Avant d'écrire, observez & réfléchissez, & si vous voulez instruire, consultez toujours votre cœur & la nature ; surtout soyez conséquent, ne déclamez point contre l'intolérance, en détestant, en persécutant ceux qui n'adopteront pas vos opinions ; ne vantez point le charme consolateur de la Philosophie, si la contradiction vous irrite, si la critique vous révolte, vous désespère, & si la vérité vous blesse : enfin n'y prétendez point à ce titre sublime de Philosophe, si vous ne donnez pas le noble exemple de la justice, de la modération, du courage, si vous ne savez ni pardonner, ni dédaigner la cabale & l'intrigue : mais je suis sans inquiétude ; je connois vos sentimens, ils feront, mon fils, votre réputation & votre gloire. Sans génie, peut-être, avec un esprit ordinaire, vous saurez dignement parler de la vertu : un cœur pur & généreux est fait pour en tracer l'image. Vous la peindrez sous ses véritables traits ; pour la montrer invariable & solide, vous lui donnerez la Religion pour base ; alors vous l'offrirez si bienfaisante, si parfaite, si naturelle, que l'Athée même sera forcé de l'admirer, & rougira de l'avoir méconnue.

Le jeune Luzincour promit à son père de suivre ses conseils & de justifier ses espérances ;

rances; il passa encore un mois avec lui. Au bout de ce temps il partit avec Damoville; il fut loger à Paris, chez un Avocat célèbre, parent de son père, & Damoville loua un petit appartement dans la même rue. Dès le lendemain de son arrivée, Damoville courut avec empressement chercher tous les Gens de Lettres dont il avoit reçu des réponses si flatteuses; il en fut accueilli avec bienveillance, & bientôt on lui proposa de travailler à un Journal. On lui fit connoître *les principes* qu'il devoit adopter. On démêla facilement qu'il avoit toute l'étendue d'esprit qu'on pouvoit lui desirer, & on lui prédit qu'il feroit son chemin & qu'il iroit loin.

Tandis que Damoville, dévoué à ses nouveaux protecteurs, s'abandonnoit aux plus brillantes espérances, Luzincour menoit un genre de vie bien différent. Darnay, cet Avocat, parent de son père, chez lequel il logeoit, avoit épousé la sœur d'un Peintre célèbre, & voyoit beaucoup d'Artistes. Cette société convenoit parfaitement à Luzincour, qui naturellement aimoit les Arts, & qui sentoit combien il est nécessaire que dans un homme de lettres ce goût si noble soit éclairé & fondé sur des connoissances réelles. Luzincour avoit appris à dessiner, il savoit la musique, il écoutoit avec autant d'intérêt que d'attention, la conversation des Artistes qui se rassembloient tous les jours
chez

chez Darnay ; il se lia particulièrement avec plusieurs d'entr'eux ; il alloit les voir travailler, il les suivoit dans les cabinets de tableaux, dans les salles du Louvre. Tel étoit l'emploi de ses matinées ; il passoit une partie de l'après-midi au Spectacle, & le soir, avant de se coucher, il ne manquoit jamais d'écrire sur un journal (qu'il continua toute sa vie) le détail de ce qu'il avoit entendu ou vu de plus intéressant dans le cours de la journée.

Au milieu de ces amusemens il s'affligeoit vivement de ne plus voir Damoville, entièrement perdu pour lui depuis trois mois ; il avoit voulu vainement l'attirer chez Darnay. Damoville aimoit à parler, à disserter, il desiroit briller & non s'instruire ; la société de Darnay l'ennuya, il y parut un moment & n'y revint plus ; cependant la vanité le rendit à Luzincour : il s'étoit formé, des sentimens de ce dernier à son égard, l'opinion la plus fausse ; il lui supposoit une haute idée de ses talens & de son mérite : l'orgueilleux n'est pas fait pour sentir ou pour reconnoître la fidelle amitié. Les égards, les ménagemens délicats, les soins qui viennent du cœur, ne sont à ses yeux que des hommages & l'aveu de sa supériorité ; & dans le plus tendre ami, jamais il ne verra que son admirateur. Enfin, Damoville éprouva le besoin d'entretenir Luzincour de ses nouveaux succès. Il va

le trouver un matin, pour se justifier de l'avoir négligé si long-temps ; il lui détaille avec emphase les occupations qui l'accablent, les travaux dont il est chargé ; il lui renouvelle l'assurance d'une amitié à toute épreuve.

Luzincour s'attendrit, & Damoville venant au fait : Ma confiance en toi, lui dit-il, est sans bornes, & je vais te le prouver en t'instruisant avec exactitude de tout ce qui me touche. Mon ami, je t'apporte une Epître en vers qui n'est point encore imprimée, & qui est adressée au *Philosophe de Ferney*, je la lui envoyai il y a trois semaines, & j'ai reçu de lui, ce matin, une réponse en vers que je te lirai tout-à-l'heure. Ecoute d'abord mon Epître. A ces mots, Damoville tire son manuscrit de sa poche, & lit à haute voix une ennuyeuse & longue Epître, dictée d'un bout à l'autre par la flatterie la moins délicate. Cependant le *Philosophe de Ferney*, dans sa réponse, comparoit les talens de Damoville à ceux de la *Fare* & de *Chaulieu*. Damoville avoit, disoit-il, leur grâce & leur facilité, sans qu'on pût lui reprocher leur négligence & leurs défauts.

Luzincour, surpris & confondu, gardoit le silence. Damoville parloit toujours ; tu juges bien, disoit-il, qu'en faisant imprimer mon Epître, j'y joindrai la réponse. — Mais je ne te le conseillerois pas.... — Pourquoi donc ?

donc?—Il me semble qu'il n'est pas convenable de faire imprimer soi-même son éloge. —Rassure-toi; c'est un usage très-établi. Non seulement un Auteur fait imprimer sans scrupule des vers & de la prose à sa louange; mais il peut encore citer, dans une Préface, les choses flatteuses qu'il a recueillies dans la société; & même, s'il a du génie, il est le maître de *créer* & d'inventer un mot heureux qu'on attribue communément alors au protégé qui s'en charge, ou bien à l'ami qui n'est plus. Si ces petites licences n'étoient pas permises, verroit-on naître en si peu d'années tant de réputations brillantes? —Je t'avoue que j'ai peine à comprendre qu'un Auteur puisse montrer cet excès d'amour-propre sans révolter le public?—Eh bien, le grand mal! Le public est révolté, il blâme l'Auteur qui se vante; mais en le blâmant, il le croit sur sa parole;—il prend également au mot l'Auteur modeste & celui qui ne l'est pas. Soyez humble, il pensera que vous vous rendez justice. Osez vous louer vous-même avec audace, il aura la même opinion; il dira que vous êtes orgueilleux, mais il admirera vos talens.—Avec une semblable opinion du public, quel prix peut-on attacher à son suffrage? . . . —Mais, dis-moi, pour quoi travaille-t-on? est-ce pour *éclairer les hommes*? est-ce pour *mériter leur estime & leur reconnaissance*? Voilà les motifs qu'on affiche

fiche dans une Préface. Aurois-tu la simplicité d'y croire encore ? On écrit pour se faire un nom, parce que la réputation & la célébrité peuvent mener à la fortune, & qu'il est doux d'ailleurs d'obtenir les hommages de la foule même qu'on méprise... Mais revenons à mon Epître. Comment la trouves-tu ?—Il me semble que vous y prodiguez trop les louanges...—Quoi ! peut-on trop louer l'Auteur d'*Alzire*, de *Mahomet*, & de tant d'autres chef-d'œuvres dramatiques ?—Non, sans doute ; il n'est point d'éloges, à cet égard, que ses talens ne justifient ; mais vous lui donnez les titres de *Philosophe*, de *Sage* ; il ne les mérita jamais. Est-il au-dessus des foiblesses produites par l'envie, la haine, & le ressentiment ? Est-il même heureux & paisible ?—Il est bienfaisant. Il fait un noble usage de sa fortune ; mais il a noirci, calomnié ses ennemis.....—Ses écrits sont remplis de philosophie ; ils ont fait révolution.... Oui, ils ont détruit la Religion & corrompu les mœurs.—Personne n'a mieux défendu les droits de l'humanité.—Vous oubliez que *Fénelon* écrivit avant lui. Vous ne croyez pas possible qu'un Auteur soit inspiré par le seul desir d'être utile ? Ah, pour vous désabuser, relisez *Télémaque*, cet Ouvrage immortel fait pour instruire les Rois & pour éclairer tous les hommes ; & si vous préférez à ce cours sublime de morale les déclamations & les

Epigrammes de Voltaire, je vous plaindrai beaucoup. — Quoi qu'on puisse dire, on n'ôtera point à Voltaire la gloire d'avoir été le premier Poëte qui ait parlé le langage de la raison & de la philosophie.... — Je suis fâché que vous ne trouviez pas dans les Ouvrages de Boileau, & de beaucoup d'autres Auteurs, *le langage de la raison*... Mais pensez-vous que *Pope* ne soit pas un *Poëte philosophe* ? Et quelle Pièce philosophique de Voltaire pourrez-vous comparer à *l'Esai sur l'Homme* ? — Enfin, vous ne nierez pas du moins que Voltaire n'ait un génie d'une étonnante étendue, & qu'il ne soit bien véritablement *un Homme universel*. — Qu'est-ce qu'un homme universel ? — C'est un homme supérieur dans tous les genres. Je veux bien (tête-à-tête avec vous) convenir que Voltaire n'est pas, comme on l'a dit peut-être un peu légèrement, *vainqueur des deux Rivaux qui règnent sur la scène*. Mais quel Auteur tragique de ce siècle placerez-vous à côté de lui ? — Aucun ; pas même l'Auteur de *Rhadamiste* & d'*Elcêtre*. Crébillon, sans doute, eût du génie ; cependant il n'a donné que deux Pièces dignes de rester au Théâtre. Quoique Piron ait fait la *Métromanie*, on ne le compare point à Molière. Il me semble qu'on ne seroit pas mieux fondé à vouloir égaler Crébillon à Voltaire. — Et l'Histoire ? — L'Histoire de Charles XII est un Roman agréable. Le Siècle de Louis

XIV est un Ouvrage brillant ; mais y trouve-t-on le style qui convient à l'Histoire ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'un Ecrivain toujours partial, toujours passionné, dominé par l'esprit de parti, sacrifiant sans cesse la raison, la morale, & la vérité à des vues particulières, à des intérêts personnels, & au vain desir de briller ? — Et ses Pièces fugitives, vous les trouvez détestables, sans doute ? — Non, il en a fait de charmantes : mais Gresset l'a surpassé dans ce genre. Les vers de Gresset, aussi brillans que ceux de Voltaire, ont mille fois plus d'harmonie & de douceur ; & vous ne me citerez pas une seule *Pièce fugitive* de Voltaire qu'on puisse justement préférer à la *Chartrreuse* ou à l'*Epiire sur la Convalescence*. — Et la gaité de Voltaire, vous la comptez pour rien ? — Quelle gaité ? ... Otez à Voltaire le desir de nuire, de se venger, de jetér du ridicule sur ses ennemis ; donnez-lui de la raison, de la décence, du respect pour la Religion, & vous lui ravirez toute cette gaité prétendue, qui n'est inspirée que par l'impïété, la méchanceté, le mépris des mœurs. Il n'a jamais su rire innocemment : il a si peu de gaité naturelle, qu'il malgré la supériorité de son esprit, s'il veut être plaisant sans offenser la Religion & la pudeur, il ne produit que des platitudes ; il fait la *Gardenuse de Cassette*... Il présente sur la Scène un *Fier en l'air*, une *Madame de Croupillac*. . . . — Oh,

je vous abandonne ses Comédies...—Et ses Opéras?...—Il n'a pas réussi dans le genre Lyrique, j'en conviens ; mais que direz-vous de *la Henriade* ? —Qu'on y trouve de beaux détails, & que je l'admirerois volontiers s'il m'étoit possible de la lire de suite sans ennui....—Si cet ouvrage n'est pas supérieur, du moins vous ne contesterez pas à Voltaire le mérite d'avoir fait le seul Poème épique que nous ayons dans notre langue ? —Savez-vous pourquoi nous n'en avons point d'autres ? C'est que les Poètes, qui ont de grands talens, aimeront toujours mieux faire des Tragédies que des Poèmes. Il faut beaucoup de temps pour faire un Poème épique ; c'est une espèce d'ouvrage qui exige une longue & profonde méditation, & dont le succès ne pourroit procurer qu'une gloire plus solide qu'éclatante, tandis que les applaudissemens obtenus au Théâtre sont à la fois plus flatteurs & plus utiles à la fortune. Je crois bien qu'un Poème sublime, tel, par exemple, que le *Paradis Perdu*, est, de tous les Ouvrages, celui qui demande le plus de génie ; mais je crois aussi qu'un Auteur qui aura le talent de faire une excellente Tragédie, auroit encore celui de composer un Poème aussi bon que celui de *la Henriade*.—Revenons à Voltaire. Comment n'admirez-vous pas en lui cette étonnante réunion de talens & de connoissances ?—Fontenelle fut un homme de Lettres
infiniment

infiniment plus instruit & plus savant que Voltaire (a). Ce dernier ne fera jamais placé au rang des grands Géomètres. Les Savans le regardent comme un très-mauvais Physicien. On fait qu'il ignore les premiers élémens de la Chimie. Tout ce qu'il a dit sur l'Histoire Naturelle, est également dépourvu de raison & de vérité, & montre évidemment sa profonde ignorance à cet égard. Enfin, il a parlé des Arts, mais sans les aimer, sans les connoître (b). Interrogez les Artistes, ils vous diront qu'il n'a sur cet objet, ni goût, ni discernement, ni lumières. Ainsi, il est bien vrai que Voltaire a eu la prétention puérile, autant qu'ambitieuse, de paroître *universel*, mais il n'est supérieur que dans un seul genre ; & il me semble même que sa manière d'écrire en prose prouve qu'il eut moins que personne le talent de changer de ton, & de varier son style suivant les sujets. Il écrit du même ton l'Histoire, un Roman, une Lettre. Ses Partisans appellent cette surprenante uniformité *le Cachet de Voltaire*. Ils pensent le louer en disant, que même dans un billet, *on le retrouve*, & l'on ne peut le méconnoître. - Ils ne songent pas qu'on ne le

(a) Aussi M. de Fontenel étoit-il de l'Académie des Sciences, & jamais il n'a été question d'y admettre M. de Voltaire.

(b) Il a dit lui-même qu'il n'avoit pas *le sentiment des beautés de la Peinture & de la Musique.*

reco noît si sûrement, que parce qu'il n'a, en effet, qu'une seule manière d'écrire; & que, depuis soixante ans, il répète constamment les mêmes plaisanteries & les mêmes déclama-
 tions. Montesquieu n'a fait que trois Ouvrages, & trois fois il a su, avec cette heureuse facilité que donnent le goût & le génie, changer de ton, & prendre le style qui convenoit aux sujets différens qu'il a traités. On ne dira point qu'on reconnoît dans le *Temple de Guide*, le *Cachet de l'Auteur de l'Esprit des Loix*. Mais il est certain qu'on ne peut méconnoître dans *Zadig*, la main qui traça l'*Histoire Universelle*. Pour prétendre à la gloire de posséder tous les genres, fût-il de donner à chaque volume que l'on compose un titre différent? Non, sans doute; on peut, dans une multitude de volumes, ne montrer que des prétentions mal fondées: on peut aussi dans un seul ouvrage déployer une foule de talens différens. L'illustre Auteur de l'*Histoire naturelle* a prouvé qu'un seul homme peut réunir à de vastes connoissances une imagination brillante, une sensibilité vive & profonde, & l'art enchanteur de peindre & de décrire avec une égale supériorité les objets touchans, les scènes imposantes & majestueuses, les tableaux sombres & terribles. On trouve dans son ouvrage les modèles les plus parfaites de tous les différens genres de style & d'éloquence; tour-à-tour, Poète, Peintre, Mé-

taphysicien

taphysicien profond, Philosophe sublime, l'Auteur, sait prendre tous les tons; aussi souple qu'étendu, son génie embrasse tout, se plie à tout; avec la même facilité, il saisit les traits délicats des petits détails, & conçoit l'ensemble du plan le plus vaste: aucun Ecrivain François n'a mieux connu sa langue, aucun ne joignoit tant d'exactitude à tant d'élégance, & ne fut à la fois aussi correct & aussi brillant. Nous sommes d'accord sur ce point, interrompit Damoville; j'avouerai même que j'ai toujours pensé qu'un Auteur, supérieur dans un genre, peut encore facilement écrire avec succès dans beaucoup d'autres. Rien n'est plus vrai, reprit Luzincour; par exemple, si Racine eût vécu aussi long-temps que Voltaire, s'il eût eu le desir de passer pour un homme universel, peut-on douter que l'Auteur d'*Athalie*, de *Britannicus*, n'eût écrit l'histoire de la manière la plus brillante? Ce même homme qui connoissoit si bien le cœur humain, qui peignit avec tant de force & de vérité la passion & la jalousie de *Phèdre*, de *Roxane*, la tendresse maternelle de *Cléopâtre*, l'amour touchant de *Bérénice*, les emportemens d'*Hermione*, n'auroit-il pas eu le talent de faire un Roman intéressant, & d'aussi bons drames que *Nanine*, l'*Ecossoise* & *Charlot*? Pensez-vous que le tendre, l'élégant Racine, s'il eût composé des Opéras, eût été inférieur à *Quinault*? Il possédoit en-
core

272 LES DEUX REPUTATIONS,

core l'art difficile de critiquer avec goût, de se moquer avec finesse; ils nous a laissé quelques lettres où l'on retrouve tout le sel & cette ironie spirituelle & piquante qui ont fait à si juste titre la réputation des *Lettres Provinciales* : pour la gâité, la véritable & franche gâité, on ne la disputera pas à l'Auteur des *Plaideurs*. Que dirons nous donc du grand Corneille ? Premier souverain & vrai Législateur du Théâtre, il a créé les deux genres dignes d'illustrer la scène & d'y régner, la Tragédie & la Comédie(a). Il ravit à Molière la gloire d'offrir à sa nation la première bonne pièce de caractère; & quand Racine parut, la France possédoit tous les chef-d'œuvres de Corneille (b). Au fond, je suis à-peu-près de

(a) Et même la *Comédie héroïque*. . . . *Dom Sanche d'Aragon*, est la première Pièce qu'on ait fait dans ce genre. Il est à remarquer encore que Corneille a parfaitement réussi dans le genre Lyrique.

(b) M. de Fontenelle a dit : *Corneille n'a eu devant les yeux aucun Auteur qui ait pu le guider, Racin a eu Corneille*. Si cette différence établit une distance immense entre Corneille & Racine, que dira-t-on de M. de Voltaire, qui a eu pour modèles & Corneille & Racine ? Aussi M. de Voltaire a-t-il profité de cet avantage autant qu'il étoit possible : on retrouve dans ses Ouvrages une foule de vers pris de Corneille & de Racine, des caractères, des situations, & même des sujets entiers. Par exemple, c'est à *Polyeucte* que nous devons l'*Orpheline de la Chine*. Dans *Polyeucte*, *Pauline* raconte qu'autrefois elle aimait *Sévère*, que ce dernier, manquant alors de fortune, fut rejeté de

de ton avis, répliqua Damoville ; il n'est sans doute pas possible de comparer de bon-ne-foi Voltaire à Corneille & à Racine ; mais Voltaire a su se faire un parti qui domine aujourd'hui ; d'ailleurs, par la licence & la frivolité de ses écrits, il a séduit presque tous les gens du monde ; ainsi il faut bien céder au torrent....—Crois-tu sérieusement qu'une réputation acquise par l'intrigue, par la cabale, puisse être solide ?....—Du moins elle s'établit rapidement, voilà l'essentiel. La vie est courte, sa durée incertaine ; il est extravagant d'attendre patiemment un bien qu'on desire, quand on peut, avec de l'adresse & de l'activité, l'obtenir promptement.—Mais quel est-il, ce bien que tu desires ?—De la considération personnelle, des honneurs, de la fortune....

de ses parens, qui la forcèrent d'épouser Polyeucte : que depuis, elle a pris pour son mari un véritable attachement, & qu'elle est accablée d'inquiétudes, en songeant que Sévère, devenu tout puissant, est prêt à paraître, & qu'il pourra disposer du sort de Polyeucte, &c. Dans l'Orpheline de la Chine, *Idamé* dit exactement les mêmes choses. *Gengiskan*, jadis l'*obscur Témugin*, fut rejeté par ses parens ; cependant il arrive armé du pouvoir, *Idamé* craint tout pour son époux, &c. On pourroit citer bien d'autres exemples de ce genre, aussi frappans que celui-ci. Pour satisfaire la curiosité des jeunes Personnes à cet égard, on reviendra un jour sur cette matière, & on la traitera avec détail.

Qu'appeler-

274 LES DEUX REPUTATIONS,

—Qu'appelles-tu de la *considération personnelle*?
—Je veux être au nombre *des chefs* du
 parti dominant, je veux avoir *des amis, des*
partisans, des prôneurs, des protégés, des ennemis
—Des ennemis ?....—Oui ; il est néces-
 saire de pouvoir dire dans la société & dans
 une préface, *mes ennemis* ; d'ailleurs ils sont
 utiles à l'homme de lettres, ils lui fournis-
 sent l'occasion de prendre, lorsqu'il le veut,
 le ton intéressant d'un homme persécuté, &
 en même-temps de faire entendre avec finesse
 qu'il n'est haï que parce qu'il est envié ;
 pensée un peu usée, j'en conviens, mais si
 heureuse qu'elle n'a rien perdu de sa force,
 & qu'on la répète tous les jours avec le
 même succès ; en un mot, il est mille cir-
 constances où les ennemis sont véritable-
 ment précieux : on leur attribue les petits
 revers qu'on peut éprouver, chûtes, disgrâ-
 ces, tout est sur leur compte, & l'*ouvrage de*
la cabale,....—Tu ne veux donc qu'éblouir
 un moment ?—Je m'embarrasse fort peu de
 la réputation qui s'étend au-delà des bornes
 de la vie : une conduite opposée m'obtien-
 droit peut-être plus sûrement les éloges de
 la postérité ; mais je n'attache aucun prix à
 son approbation, je veux jouir tandis que
 j'existe, & je suis du nombre de ceux qui,
 par un calcul un peu personnel, mais *très-*
philosophique, ne veulent être riches que du-
 rant leur vie, & n'hésitent point à placer
 tous leurs biens à fond perdu. Je n'aime ni
 n'estime

n'estime assez les hommes pour former le projet romanesque de leur être utile; ils traitent infiniment mieux celui qui les amuse, & même qui les trompe, que celui qui cherche à les instruire.—L'Ecrivain qui les ennuie a toujours tort : on doit leur offrir la vérité sous des traits agréables, le sentiment embellir tout, il peut adoucir l'austérité de la morale, & donner du charme aux leçons mêmes de la *sagesse*.—Oui, & alors le public ne fera nul cas du *Moraliste*; il le placera dans la classe des *Romanciers*.—Si c'est à côté de *Richardson*, l'Auteur pourra se consoler.—Pour paroître *profond* aux yeux des gens du monde, il faut être ennuyeux.—Mais on n'est pas lu. . . . —Mais on est admiré : on ne fait qu'un ouvrage de ce genre, seulement pour établir sa réputation.....—Tu plaisantes sans doute. . . . —Je n'ai jamais parlé plus sérieusement : je vais t'en donner une preuve sans réplique. . . Nous sommes seuls, je puis compter sur ta discrétion ? . . . —Où tend ce préambule ? . . . —Si tu dévoilois ce que je vais te confier, je perdrais sans retour mes Protecteurs, mes amis, & toutes mes espérances.—Tu n'as pas besoin, je me flatte, d'être assuré...—Eh bien, il existe un petit ouvrage si singulièrement froid, si mortellement ennuyeux, qu'il est impossible d'avoir le courage de le lire de suite & de l'achever

en

en un jour, quoiqu'il n'ait qu'environ soixante pages ; on y trouve cependant de la raison, quelques idées ingénieuses, mais le style en est lourd, diffus, incorrect ; il manque également de pureté, de chaleur, & d'élégance ; cet ouvrage enfin n'offre pas un seul morceau digne d'être cité, & cependant il jouit de la plus grande réputation : pourquoi ? c'est que l'Auteur a beaucoup d'amis, que ces amis on vanté, exalté cette production. Après tout ces éloges, les gens du monde se sont bien gardé d'oser faire l'avou de l'ennui profond qu'elle leur avoit causé ; ils ont répété par air que c'est un chef-d'œuvre. Ceux même qui n'en ont lu que la première page, ou qui n'en connoissent que le titre, ne manquent pas de confirmer ce jugement ; & c'est ainsi que d'échos en échos, en gagnant seulement quelques voix, on obtient tous les suffrages : voilà pourquoi, mon ami, je me livre à l'intrigue, à l'esprit de parti ; voilà pourquoi j'attache un si grand prix aux éloges du *Philosophe de Ferney*....—Comment peuvent-ils te flatter ces éloges ? Ne les a-t-il pas prodigués toute sa vie à la médiocrité ? A-t-il jamais pu se résoudre à louer dignement les grands talens & le génie ? Rappelle-toi ses notes sur *Corneille*, que nous lisions à *Reims* avec tant d'indignation ! Souviens-toi de ses Jugemens sur *Crébillon*, *Jean-Baptiste*
Rousseau,

Rousseau, Boileau, la Fontaine (a). Ignoristu toutes les tentatives répétées qu'il a faites en prose & en vers pour tâcher de diminuer la gloire de l'Auteur de *Télémaque*? Ne fais-tu pas combien il haïssoit *Montesquieu*, & combien de fois il a tenté d'attaquer ses ouvrages? Enfin, oserois-tu dire en sa présence que J. J. Rousseau a du génie? N'as-tu pas lu cet affreux Libelle, honteux monument de la plus noire & de la plus basse envie? . . . — Calme-toi, mon cher Luzinconr, je fais tout cela parfaitement; mais que m'importe? Je ne suis point connu, j'ai besoin d'appui dans la carrière où je viens d'entrer: sa protection n'est pas seulement utile, elle est absolument nécessaire; il faut bien tâcher de l'obtenir. D'ailleurs, tu ne penses pas sans doute qu'il soit impossible de trouver, parmi ses partisans les plus zélés, des gens d'un mérite supérieur? — Non, assurément, on en peut citer, je le fais. . . — Eh bien, je mériterai d'être placé dans cette petite classe. . . — Mais songes-tu que ce parti, dont l'ancienne autorité t'en impose, a déjà beaucoup perdu de sa considération, & qu'il n'a plus qu'un moment à subsister? Il ne survivra point à son chef; & Voltaire a quatre-vingt ans.

(a) Voyez les Notes sur le Siècle de Louis XIV. La Fontaine, dit M. de Voltaire, n'a qu'un seul charme: celui du naturel.

278 LES DEUX REPUTATIONS,

Comme Luzincour achevoit ces mots, d'Arnay entra dans sa chambre, ce qui termina un entretien qui fit faire à Luzincour de tristes réflexions sur le caractère de son ami.

Quelques jours après, Damoville vint retrouver Luzincour pour lui proposer de le présenter dans une maison où se rassembloit tous les soirs, disoit-il, la meilleure compagnie de Paris. La maîtresse de la maison, ajouta-t-il, est une vieille femme, veuve d'un Financier. On dit qu'elle fut célèbre dans sa jeunesse par un douzaine d'aventures plus éclatantes que romanesques; mais aujourd'hui, rendue à la raison, à la société, elle vit *philosophiquement* dans le calme heureux des passions: le souvenir qu'elle conserve de ses anciennes erreurs, lui inspire pour les égaremens de la jeunesse, une *indulgence* qu'il est impossible de pousser plus loin: on n'a jamais été plus *tolérante*. Aussi, par un juste retour, lui passe-t-on sans peine son goût démesuré pour le pharaon, & quelques *parolis de campagne* qu'elle se permet assez fréquemment.—Et cette femme, dis-tu, voit la meilleure compagnie de Paris?—Assurément; elle a une bonne maison, un excellent souper, en faut-il davantage?—Je savois bien qu'il y a eu des femmes presque aussi méprisables, qui n'ont point été bannies de la société; mais toutes celles dont on m'a parlé étoient d'une naissance distinguée,

distinguée, & je concevois qu'en faveur d'une famille illustre & considérée, il étoit possible que le monde ne fit pas justice d'une semblable personne, si elle joignoit à une grande fortune, de l'esprit, & des agrémens. . . . Va, mon cher Luzincour, reprit Damoville, le monde n'est pas si délicat : Madame de Surval a cinquante-cinq ans, elle est bavarde, ennuyeuse, elle n'a pas le sens commun, & tu verras chez elle *toute la France*. Veux-tu que je t'y mène ce soir ?

....—Je ne demande pas mieux ; je desirerois vivement voir le monde & le connoître ; mais j'y porterai bien de la gaucherie & de la timidité, j'en ignore le ton & les usages.

....—Lis avec attention les *Romans* de Crébillon ; ils sont, j'en conviens, très-méprisable ; mais ils ont un mérite précieux, celui d'offrir un tableau fidèle du grand monde.—Je ne puis le croire. Je ne connois point le monde ; mais le seul bon-sens suffit pour m'apprendre qu'il est impossible que le vice ose jamais impunément se montrer avec effronterie. On ne peut le tolérer que lorsqu'il se voile ou se déguise. Un homme ne séduit point toutes les femmes, en laissant voir à découvert une ame perverse & la fatuité la plus grossière. Enfin je ne crois pas qu'un ton suffisant & familier soit le ton fait pour réussir dans le grand monde.—Mais, comment ne reviens-tu pas de tes préventions à cet égard, en voyant

que presque tous les Auteurs qui ont peint le monde s'accordent sur ce point ? Avec *Crébillon*, par exemple ? Tu fais grand cas des *Contes moraux* ? — Oui, assurément ; cependant ils ne me paroissent pas tous *Moraux*, à beaucoup près. L'Auteur convient lui-même (a) que *Lausus & Lydie*, *la Bergère des Alps*, *Annette & Lubin*, & les *Marriages Samnites*, ne sont point des *Contes Moraux* ; je ne crois pas qu'*Heureusement* soit plus *moral* ; je ne saisis pas mieux le but moral des *Contes* intitulés *le Scrupule*, *le Mariage Sylphe*, *Soliman II*, & *l'Amitié à l'Epreuve* ; il me semble qu'il n'y a rien de moins moral qu'*Alcibiade*, *Laurette*, & les *Quatre Flacons*. — Il est vrai qu'on trouve dans ces *Contes* des peintures un peu vives, & beaucoup plus d'esprit que de décence ; mais il ne s'agit pas d'examiner si le titre convient à l'ouvrage : il est question de savoir si l'Auteur s'est accordé ou non avec *Crébillon* dans le tableau qu'il a tracé du monde ? — Qui pourroit ne pas convenir que les conversations générales, les scènes du grand monde, le ton des hommes & des femmes dans les *Egaremens du Cœur & de l'Esprit*, ont le rapport le plus frappant & le plus exact avec toutes les peintures de ce genre qui se trouvent dans les *Contes Moraux*... — Eh bien, tu ne nieras pas qu'il ne soit universelle-

(a) Dans la Préface.

ment reconnu que les *Contes Moraux* présentent le tableau le plus vrai des mœurs, &—*Universellement reconnu !* Je l'ignore : je fais bien qu'en Province personne n'en doute ; mais il faudroit entendre là-dessus les gens du monde. . . . —L'Auteur est fait pour vivre dans la meilleur compagnie—Oui, assurément, mais on sait que *Crébillon* n'y fut jamais admis : comment seroit-il possible qu'il en eût deviné le ton ? Ainsi, quand l'Auteur des contes s'accorde avec lui sur ce point, n'est-il pas naturel de penser qu'au lieu de peindre d'après nature, il s'est (à cet égard) contenté de copier ?—Enfin, tu vas quitter ta société bourgeoise, tu vas voir le monde, & tu changeras bientôt d'opinion. . . .—Si le monde est tel que le représente les ouvrages dont nous parlons, je n'y resterai pas long-temps. Il ne vaut guères alors la peine d'être étudié : d'ailleurs, s'il offre des personnages aussi grossièrement ridicules & vicieux, l'Observateur n'a besoin ni de sagacité ni de finesse pour le connoître promptement.

Le soir même de cet entretien, Damoville conduisit Luzincour chez Madame de Surval. Il y avoit beaucoup de monde. On jouoit. La visite fut courte. Luzincour ne fit aucune remarque intéressante. La curiosité le ramena bientôt dans la même maison. En faveur de Damoville, Madame de Surval le prioit souvent à souper, & il

eut tout le tems d'observer avec détail un tableau si nouveau pour lui. Sa surprise étoit extrême en voyant que les Auteurs qu'il avoit accusé de ne pas connoître le monde, peignoient cependant fidèlement, quoiqu'avec des traits un peu forcés, toutes les scènes qui se passaient sous ses yeux.

Parmi les femmes qui venoient chez Madame de Surval, il y en avoit trois ou quatre, dont les noms étoient assez beaux pour que tout le monde pût les connoître, & elles paroissent intimement liées avec les autres. A l'égard des hommes, Luzincour y voyoit souvent les gens les plus distingués par leur naissance, leurs titres, & leurs emplois ; ainsi il ne pouvoit douter que le cercle dans lequel il se trouvoit ne fût, en effet, formé de ce qu'on appelle *bonne compagnie*. Damoville avoit les plus grands succès dans cette société, & sur-tout auprès des femmes : il faisoit des vers, des couplets, des impromptus ; il parloit avec confiance, & il éclipsait entièrement Luzincour, qui commençoit à perdre sa timidité, mais qui conservoit toute sa réserve.

Cependant au milieu de cette nombreuse société, Luzincour distingua un homme qui lui parut avoir une supériorité marquée sur tous les autres, & cet homme de son côté sut apprécier Luzincour. Il s'appeloit le Vicomte de Valrive. Il avoit trente-quatre ou trente-cinq ans, une figure intéressante

sante & spirituelle, des manières nobles, une politesse froide, & une conversation pleine d'agrément & de solidité. Luzincour s'aperçut facilement qu'un intérêt particulier l'attiroit chez Madame de Surval. Le Vicomte étoit amoureux d'une femme nommée Madame d'Herblay. Luzincour trouvoit dans tout sa conduite une bizarrerie qui lui sembloit inexplicable. Le Vicomte changeoit continuellement de ton & de manières. Avec Luzincour & deux ou trois autres hommes qui venoient rarement chez Madame de Surval, il étoit aimable & communicatif: il montrait alors autant de raison que d'esprit. Avec une infinité d'autres personnes, il étoit froid & silencieux: & lorsqu'il parloit aux femmes, son ton devenoit léger, familier, ironique, sur-tout quand il s'adressoit à celle dont il paroïssoit le plus occupé.

Malgré cette apparente bizarrerie, Luzincour sentoît fortifier chaque jour au fond de son cœur le penchant qui l'entraînoit vers le Vicomte. Ce sentiment étoit partagé, mais Luzincour n'avoit pu encore entretenir le Vicomte à son aise, c'est-à-dire, sans témoins. Le hasard lui offrit enfin l'occasion qu'il desiroit. Un soir, le Vicomte ne voulut point se mettre à table, & pendant tout le temps du souper, Luzincour se trouva seul avec lui dans le salon. Je suis charmé, dit le Vicomte, de pouvoir passer
une

284 LES DEUX REPUTATIONS,

une heure tête-à-tête avec vous : permettez-vous à l'intérêt extrême que vous m'inspirerez de vous faire quelques questions ? Je ne vous demanderai point à quel état vous vous destinez : vous aimez les lettres, vous les cultiverez avec succès, voilà ce qu'on peut facilement pénétrer ; mais, que faites-vous dans cette maison ? — Je voulois connoître le monde, l'étudier... — Cette étude ne peut être intéressante que dans la *bonne compagnie*. . . — Eh bien ? . . . — Eh bien ! Assurément, vous n'y êtes pas ici. . . . — Mais je vous y trouve. . . . — Les hommes de mon âge peuvent, sans conséquence & sans danger, se permettre quelquefois ces petits écarts : il n'y a que la curiosité, la passion du jeu, un moment de désœuvrement, ou une fantaisie passagère qui puissent attirer ici : voilà pourquoi vous y voyez quelques hommes que vous retrouverez dans le monde. — Et les femmes ? — Les femmes ! Il n'y en a pas une seule qui fût admise dans la *bonne compagnie*. . . . — Mais cependant, j'en vois trois ou quatre, qui par leur naissance, sont bien faites pour y être... — Aussi elles y ont été reçues dans leur première jeunesse, mais elles en ont été bannies. Un mari justement irrité a deux moyens de punir une femme coupable. Il la fait enfermer, ou il se sépare avec éclat en divulguant son déshonneur ; dans ce dernier cas, il la livre à la justice de la société,

ciété, qui ne manque jamais de la rejeter, sur-tout si cette femme ne trouve pas dans une famille illustre & considérée, les protecteurs les plus zélés & les plus ardens. Dans cette situation, si l'infortunée a pu conserver un reste de pudeur, elle fuira, elle ira dans une Province éloignée cacher sa honte & ses regrets ; mais si les passions en l'égarant ont avili son ame, elle ne quittera point Paris, elle saura braver avec audace le mépris public, elle achèvera de se rendre odieuse en excitant l'indignation & la haine qu'inspireront toujours l'effronterie & la perversité. Cependant il lui faut une société, elle la desire nombreuse. Il ne lui est plus permis d'être difficile sur le choix, elle s'unit avec toutes les femmes qui ont été, comme elle, exclues de la bonne compagnie ; elle en voit beaucoup d'autres qui n'y furent jamais admises ; enfin elle passe sa vie dans trois ou quatre maisons semblables à celle-ci, elle y prend le ton qu'elle y trouve établi, & elle ne s'y distingue que par une méchanceté égale au dérèglement de ses mœurs ; car pour se venger du monde qui la proscriit, les calomnies ne lui coûtent rien ; elle voudroit pouvoir persuader que les femmes qui refusent de la voir sont aussi méprisables qu'elle, & elle les déchire toutes sans distinction comme sans ménagement.

Enfin, s'écria Luzincour, d'un ton plein de satisfaction, je suis ici dans la plus mauvaise

286 LES DEUX REPUTATIONS,

vaïse compagnie ! . . . Assurément, reprit le Vicomte en riant ; cette découverte ne vous attriste pas ! — Elle m'enchanté ! Ainsi donc, tous ces ouvrages, où nous autres Provinciaux croyons trouver le tableau des mœurs, ne peignent que ce qu'on voit ici ? . . . Voilà tout ce qu'ils représentent. . . . Mais j'apperçois sur la cheminée un volume des *Contes Merveilleux*, lisons deux ou trois peintures de ce genre. Je suis sûr que vous les trouverez exagérées, même d'après ce que vous avez observé dans cette maison.

En disant ces mots, le Vicomte prend le livre, il ouvre au hasard : Bon, dit-il, voici *la Bonne Mère*. Ce Conte est un de ceux où l'on trouve le plus de portraits & de scènes du monde ; vous en rappelez-vous le sujet ? — Bien confusément. . . . — C'est une mère tendre & vertueuse qui se consacre à l'éducation de sa fille. Deux hommes prétendent à la main de la jeune *Emilie*. L'un est spirituel & sage, l'autre est un fat, qui ne laisse pas échapper une occasion de montrer sans aucun déguisement des sentimens bas & dénaturés, & le mépris des mœurs & de la décence. L'Auteur appelle cet odieux & ridicule personnage le *dangereux Verglan* : en effet, sans prendre la peine de feindre une passion qu'il n'éprouve pas, il se fait aimer de la modeste & sensible *Emilie*. La mère pénètre assez facilement le secret de sa fille ; mais sûre qu'*Emilie* finira par se détacher de

de Verglan, elle reçoit toujours ce dernier chez elle : à présent, lisons. “ L’arrangement du Marquis d’*Auberive* avec sa femme faisoit alors la nouvelle des soupers : on disoit qu’après une querelle assez vive & des plaintes amères de part & de autre sur leur mutuelle infidélité, ils étoient convenus qu’ils ne se devoient rien ; qu’ils avoient fini par rire de la sottise qu’ils avoient eue d’être jaloux sans être amoureux ; que d’*Auberive* consentoit à voir le Chevalier de Clange, amant de sa femme, & qu’elle avoit promis de son côté de recevoir le mieux du monde la Marquise de Talbe, à qui d’*Auberive* faisoit la cour ; que la paix avoit été ratifiée dans un souper, & que jamais deux couples d’amans n’avoient été de meilleure intelligence. A ce récit, Verglan s’écria que rien n’étoit plus sage...”

Il est bon de remarquer, dit le Vicomte, en s’interrompant, qu’*Emilie* est présente, & qu’elle ne perd pas un mot de ce récit & de cette conversation ; il faut que vous sachiez que dans la *bonne compagnie* il n’arrivera jamais qu’une jeune personne qui n’est point mariée, puisse entendre rien de semblable. Il n’existe point de mère qui souffrit devant sa fille un entretien aussi scandaleux ; & l’homme le plus inconsidéré, le plus dépravé, ne sera même pas tenté de manquer aux égards qui sont dûs à la jeunesse

nesses & à l'innocence ; ainsi voilà un fait absolument contre nos mœurs. L'histoire d'*Auberive* ne les peint pas mieux. On verra dans le monde des *maris insoucians*, qui savent tout & ne se fâchant de rien ; mais on n'y citera pas un seul exemple de ce que l'auteur des Contes appelle l'*Arrangement du Marquis d'Auberive* : le mari & la femme se confiant leur *mutuelle infidélité*, & *finissant par en rire*....cette *paix ratifiée* par une partie carée, dans laquelle *les deux couples d'amans sont de si bonne intelligence*....tous ces détails ne présentent que des tableaux aussi chimériques que révoltans. Le monde peut quelquefois pardonner à celui qui s'égare, il n'excuse j'amaïs celui qui s'avilit. Une indécence fait de sang-froid, l'oubli des bien-séances, sont à ses yeux des torts flétrissans que rien ne répare....Je dois vous dire encore qu'on ne trouve point le *ton du monde* dans le morceau que nous venons de lire. La Marquise de Talbe, à qui d'*Auberive* fait la cour, est une phrase de si mauvais ton, qu'on ne l'emploieroit même pas dans la société de Madame de Surval (a).

(a) Pourquoi cette phrase est-elle de mauvais ton ? Je n'en fais rien. Il y en a une infinité d'autres que l'usage proferit avec aussi peu de raison. Ainsi il est impossible que l'esprit le plus juste & le plus délicat, puisse deviner ces petites conventions, puisqu'elles sont communément aussi puériles que déraisonnables : mais lorsqu'on veut peindre le monde, il faut le connaître.

Mais, poursuivons notre lecture. *Verglan*, dans une longue conversation, soutient toujours que d'Auberive a pris un *parti excellent* : il dit qu'autrefois un mari devenoit le ridicule objet du mépris public au premier faux pas que faisoit Madame ; il approuve les mœurs actuelles, il fait l'éloge du parjure, de l'adultère, il ajoute que cela donne envie de se marier : son rival, *Belzors*, combat ses opinions avec autant de sentiment que d'esprit ; la bonne mère mêle à cet entretien quelques réflexions : Emilie écoute, enfin on annonce le Marquis d'Auberive ; ici reprenons notre lecture. —

“ Ah, Marquis, tu viens fort à propos, lui
 “ dit Verglan ; dis-nous, je te prie, si ton
 “ histoire est vraie ? On prétend que ta
 “ femme te passa la rhubarbe, & que tu lui
 “ passe le fené ? — Bon, quelle folie ! dit
 “ d'Auberive avec indolence. — J'ai soutenu
 “ que rien n'étoit plus raisonnable ; mais
 “ voilà Belzors qui te condamne sans ap-
 “ pel. — Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'en
 “ eût pas fait autant ? Ma femme est jeune
 “ & jolie ; elle est coquette, cela est tout
 “ simple ; au fond pourtant je la crois fort
 “ honnête ; mais quand elle le feroit un peu
 “ moins, il faut bien que justice se fasse....
 “ Je n'ai jusqu'ici reçu que des éloges :
 “ rien n'est plus naturel que mon procédé,
 “ & tout le monde m'en félicite comme de

notre, & ce n'est que dans le monde que cette con-
 noissance peut s'acquérir.

“ quelque chose de merveilleux : il semble
 “ qu’on ne me croyoit pas assez de bon sens
 “ pour prendre un parti raisonnable.....Au
 “ reste, comment se porte la Marquise, de-
 “ manda Madame du Troène pour changer
 “ de propos ?—A merveille, Madame.... Je
 “ gage, dit Verglan, que tu la reprendras
 “ quelque jour.—Ma foi, cela pourroit
 “ bien être : déjà même hier au sortir de
 “ table, je me suis surpris lui disant des
 “ douceurs....”

Ah, par exemple, interrompit Luzin-
 cour, cela est incroyable ! Je vous demande,
 reprit le Vicomte, si vous avez jamais vu
 dans cette maison-ci rien qui ressemble à
 cela ?—Jamais. Une semblable effronterie
 est hors de toute vraisemblance.—Et songez
 toujours que cette scène se passe chez la
 femme du monde la plus respectable, & en
 présence de sa fille qui n’est pas mariée.
 Tout cela n’ouvre point les yeux d’Emilie ;
 Son cœur excusoit dans Verglan le tort d’avoir
 pris les mœurs de son siècle.... Sa mère la mène
 à la Comédie, Verglan vient dans la loge.
 On jouoit *Inès & Nanine* ; Belzors s’atten-
 drit, fond en larmes : Verglan se moque de
 sa sensibilité. En sortant on rencontre un
 Chevalier Dolcet en grand deuil. - Il a hé-
 rité d’un vieil oncle à lui. Verglan en féli-
 citant le Chevalier sur ses dix mille écus de
 rente, ne laisse pas échapper cette occasion
 de montrer un mauvais cœur & les senti-
 mens les plus vils, Emilie est témoin de
 cette

cette scène, & elle ne peut se détacher de Verglan. Le soir elle le voit jouer au tritrac avec Belzors : Verglan est le plus mauvais joueur du monde, Belzors est d'une noblesse extrême : Emilie soupire, *j'admire l'un, dit-elle, & j'aime l'autre.*

Le lendemain Madame du Troène va se promener aux Tuileries avec sa fille. Verglan s'y trouve, Madame du Troène le retient auprès d'elle : lisons encore ce morceau.... “ L’allée superbe que ce bassin cou-
“ ronne, étoit remplie de ces jeunes Nym-
“ phes, qui, par leurs charmes & leurs ta-
“ lens, attirent les desirs sur leurs pas.
“ Verglan les connoissoit toutes, & leur
“ sourioit en les suivant des yeux. Celle-ci,
“ disoit-il, *c’est Fatmé* : rien n’est plus ten-
“ dre, plus sensible : elle vit comme un
“ ange avec Cléon : il lui a donné vingt
“ mille écus en six mois, ils s’aiment com-
“ me deux tourterelles.... Celle-là est la cé-
“ lébre *Corinne* : sa maison est le temple du
“ luxe, ses soupers sont les plus brillans de
“ Paris ; elle en fait les honneurs avec des
“ graces qui nous enchantent... Cette blonde
“ si modeste.... a trois amans.... Elle ira loin,
“ sur ma parole, & je le lui ai prédit. . . .
“ Vous êtes donc dans sa confidence, de-
“ manda Madame du Troène ? . . . — Oh
“ oui ; ce n’est pas avec moi qu’elles dissi-
“ mulent ; elles me connoissent, elles savent
“ bien qu’on ne m’en impose pas....”

Comment est-il possible d'imaginer, interrompit Luzincour, qu'un homme puisse tenir de semblables discours devant la jeune personne qu'il désire épouser?—Et même en présence de quelque femme honnête que ce pût être, eût-elle cinquante ans. . . . Cependant Madame du Troène emmène Verglan chez elle. Le soir, elle reçoit la visite d'une jeune Veuve, qui parle d'une manière touchante du mari qu'elle a perdu. Verglan se moque de sa douleur, & lui conseille d'épouser, pour se consoler, un *joli homme*. . . . Emilie parvient enfin à surmonter son penchant pour Verglan, elle renonce à lui & elle épouse Belzors. . . .

Et voilà, dit Luzincour, ce qu'on appelle dans la Champagne la peinture du monde & des mœurs, & voilà pourquoi, dans les grandes villes de Province, on trouve tant de jeunes gens qui ont le ton & les sentimens de Verglan ! ils veulent imiter *l'homme à la mode, l'homme qui tourne le tête*, ils croient être cet *homme dangereux*, en prenant ce ton ridicule autant qu'extravagant, & en affichant des mœurs corrompues. Ajoutez à cela, reprit le Vicomte, que ce jeune homme, ainsi gâté, s'il vient à Paris, & s'il est introduit d'abord dans la bonne compagnie, y sera si mal reçu, & s'y trouvera tellement déplacé, qu'il ne lui sera pas possible d'y rester ; il ira chercher les sociétés où l'on suppose de pareilles manières, & c'est-là qu'il

qu'il se fixera. Ainsi un fat, en lisant les ouvrages dont nous parlons, deviendra par calcul l'imitateur d'un scélérat. Les personnes foibles & faciles à séduire perdront une partie de leurs principes, en croyant qu'on peut impunément, dans le monde, se livrer à toutes ses passions, & mépriser ouvertement les lois, la décence & les mœurs ; enfin l'homme vertueux & sensible, en adoptant cette affligeante erreur, détestera, fuira le monde, & fait pour aimer la société, deviendra sauvage & misantrope.

—Les Auteurs qui ont ainsi, par ignorance, calomnié le monde, ont dû se faire bien des ennemis....—Point du tout : dans les portraits qu'ils ont tracés, personne n'a pu se reconnoître ; personne ne s'est fâché. *Fénelon* peignit la Cour ; le tableau étoit fidèle, on trouva des ressemblances parfaites, on imagina des allusions, des applications, & l'Auteur de *Télémaque* fut haï.



NOTES

D U

TROISIÈME VOLUME.

(31.) **BAREGE**, célèbre par ses eaux minérales est situé au pied des Pyrénées. Ce Village n'est habitable que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Octobre; à cette époque, les habitans se retirent à Luz, ou dans d'autres Bourgs de la vallée de Barège, qui contient dix-sept Villages & la petite Ville de Luz. Les Habitans emportent avec eux tout ce qu'ils possèdent, même leurs portes & leurs fenêtres, parce que les voleurs osent gravir les monceaux de neige pour aller piller les maisons. Barège est à quelques lieues de Bagnères. Il y a aussi à Bagnères des eaux minerales. La situation de ce dernier Village est charmante. Il est voisin de la belle vallée de Campan. On trouve à cinq lieues de Barège la cascade de Gavarny, l'une des plus hautes que l'on connoisse.

(52) Tous les détails relatifs aux *Frères Moraves* sont conformes à la vérité; ceux que je vais donner encore seront aussi exacts.

L'habitation des Frères *Hernutes* ou Moraves, est immense, & située de la manière la plus agréable. Les Frères Moraves respirent l'air le plus sain de la Hollande: l'eau de *Zafl* est excellente; avantage extrêmement rare dans ce pays. Leurs jardins sont aussi beaux que vastes. La maison est composée de plusieurs grands corps-de-logis. Dans cette énorme enceinte, toutes les femmes veuves & sans enfans couchent dans la même salle, & mangent ensemble dans une espèce de réfectoire. La même chose est observée pour les filles, pour les hommes veufs & sans enfans, & pour les garçons: ainsi les personnes libres des deux sexes sont séparées les unes des autres. Il n'est pas permis aux Frères veufs & garçons d'aller dans les salles des veuves & des filles. Ils ne peuvent se rencontrer que dans les jardins, ne se voyant d'ailleurs qu'à l'Eglise, où ils sont encore séparés. Les femmes mariées vivent avec leurs maris & leurs enfans, & forment de petits menages particuliers. Toutes les femmes ont des justes, & pour coiffure le petit *Beguin* Hollandois, attaché sous le cou avec un ruban, dont la couleur les distingue. Le ruban des femmes mariées est bleu, celui des veuves est blanc, celui des filles est rouge. Ils s'appellent tous entr'eux *frère & sœur*, & paroissent étroitement unis. Leurs logemens sont de la plus grande simplicité; mais on y trouve une propreté recherchée. Ce sont les plus anciens Frères qui ont le soin de l'administration de la maison. C'est aussi à eux que s'adressent les Frères & Sœurs qui veulent se marier.

Leur

Leur Eglise est très-vaste; on n'y voit ni ornemens ni tableaux. La forme de cette Eglise est carrée: deux grandes tribunes, soutenues par des colonnes, occupent deux côtés de cette Eglise. Dans l'une est une orgue. Aux deux autres côtés de l'Eglise sont rangés des bancs. L'un de ces côtés est pour les hommes, l'autre en face est pour les femmes. Ces dernières arrivent par la porte qui est du côté de leurs bancs. Les hommes de même. Ainsi les hommes & les femmes sont séparés dans l'Eglise, & ils y entrent & en sortent par des portes différentes. A-peu-près au milieu de l'Eglise, est un Frère assis vis-à-vis une petite table, sur laquelle est un gros Livre. Tout le monde est assis dans l'Eglise. Les hommes n'ont point de chapeaux: ils ne se mettent jamais à genoux, & n'ont point de Livres d'heures. Seulement à la fin de leur prière, ils se lèvent tous un moment avant de s'en aller. La cérémonie commence ainsi: l'orgue joue; ensuite le Frère, qui est à la petite table, chante seul d'abord; il s'arrête; tout le monde lui répond en chœur. Durant ce temps, l'orgue accompagne en *piano*. Cette musique est d'un effet ravissant: elle est douce, touchante, majestueuse. Après la musique, le Frère placé à la petite table, fait une espèce de sermon ou d'exhortation (en Allemand) ce qui termine la cérémonie. Ils s'assemblent dans cette Eglise tous les jours deux fois. La première, à sept heures du soir: la seconde, à neuf heures, toujours du soir. Trois fois la semaine on prêche à la première prière. Les autres jours, à cette prière, on lit les Saintes Ecritures. Leur prière ne dure jamais plus de quarante minutes. Il règne dans cette maison un air de modestie, de pureté, de simplicité & d'union qui

dispose à l'attendrissement. Tout y travaille, tout y est occupé, tout y paroît paisible, heureux & sage. Voilà ce que j'ai vu à *Zaff*. Voici les détails que je trouve dans l'Encyclopédie, relativement à cet établissement. Les *Moraves*, reste de la Secte des Hussites, sont répandus en grand nombre sur les frontières de Pologne, de Bohême & de Moravie (a), d'ou vraisemblablement ils ont pris le nom de *Moraves*, & celui d'*Hernutes*, du nom de leur principale résidence en Luzace, contrée d'Allemagne. Ils subsistent en plusieurs maisons qui n'ont d'autres liaisons entr'elles que la conformité de vie & d'institut. Le Comte de Zinzendorf, Patriarche, ou Chef des Frères unis, est mort en 1760. Ce Seigneur Allemand s'étoit fait Membre & Protecteur zélé de cette Société, avant lui opprimée & presque éteinte; mais qu'il a rétablie & soutenue de sa fortune & de son crédit. Nous avons en Auvergne, d'anciennes familles de Laboureurs, qui vivent, de temps immémorial, dans une parfaite société. On nomme en tête les *Quitard Pinon*, comme ceux qui prouvent 500 ans d'association: On nomme encore les *Arnand*, les *Pradel*, les *Bonnemoy*, les *Tournel*, & les *Anglades*, anciens & sages Roturiers, dont l'origine se perd dans l'obscurité des temps. Chacune de ces familles forme différentes branches, qui habitent une maison commune, & dont les enfans se marient ensemble, de façon pourtant que chacun des Consorts n'établit guères qu'un fils dans la communauté pour entretenir la branche que ce fils doit représenter un jour après

(a) On trouve en Amérique, à Philadelphie, un établissement de *Frères Moraves*, absolument semblable à celui de *Zaff*.

la mort de son père ; branches dont ils ont fixé le nombre par une loi de famille, en conséquence de laquelle ils marient au-dehors les enfans surnuméraires des deux sexes. De quelque valeur que soit la portion du père dans les biens communs, ces enfans surnuméraires s'en croient exclus de droit, moyennant une somme fixée différemment dans chaque communauté, & qui est chez les *Pinon* de 500 livres pour les garçons, & de 200 livres pour les filles. Usage injuste ; mais du reste leurs Réglemens sont fort bons, & leurs Loix très-sages.

(53) “ Les *Sapins* sont des arbres résineux qui
 “ deviennent fort hauts, & qui se plaisent dans
 “ les pays froids. On peut diviser les *Sapins* en
 “ deux ordres ; savoir : les *Sapins* proprement
 “ dits, & les *Picéas* ou *Epicias*, *pece* ou *pesse*... Les
 “ *Sapins* fournissent de la térébenthine, liquide
 “ qu'on appelle en Angleterre *Baume commun* de
 “ *Gilead* Les *Picéas* ne donnent point de
 “ térébenthine ; mais il sort de leur écorce un suc
 “ épais, ou une résine qui s'épaissit, devient
 “ concrète & semblable à des grains d'encens
 “ commun. C'est avec cette résine que l'on fait
 “ ce qu'on nomme *Poir de Bourgogne* On
 “ voit sur le *Monte Pilate*, en Suisse, un *Sapin*
 “ remarquable. De sa tige, qui a plus de huit
 “ pieds de circonférence, sortent à quinze pieds
 “ de terre neuf branches d'environ un pied de
 “ diamètre & de six pieds de long. De l'extré-
 “ mité de chaque branche s'élève un *Sapin* fort
 “ gros, de sorte que cet arbre imite un lustre
 “ garni de ses bougies.” *M. de Bomarè.*

(54) “ Le *Chêne* est un arbre utile dans toutes
 “ les parties. On fait usage de son écorce ré-

“ duite en poudre, & sous le nom de *Tan brut* (a),
 “ pour préparer les cuirs. Son aubier (b), son
 “ bois, & même le cœur du bois, ont la même
 “ propriété, à quelque différence près. L'écorce
 “ qui a passé les cuirs, se nomme *Tan préparé*.
 “ On en fait usage pour faire des couches dans les
 “ terrés chaudes. *Le Guy* est une plante para-
 “ site (c), qui vient sur plusieurs arbres, & parti-
 “ culièrement sur le Chêne. Les Druides, anciens
 “ Prêtres Gaulois, cueilloient le *Guy* de Chêne
 “ avec de grandes cérémonies.” *M. de Bgmarc*.

(55) Il est très-vrai qu'il existe une méthode
 avec laquelle un enfant, docile & appliqué, ap-
 prend à lire très-couramment en quinze leçons ;
 & pour l'enfant le plus borné, quatre mois sont
 plus que suffisans ; tandis qu'avec la méthode or-
 dinaire, il faut dix-huit mois ou deux ans. L'an-
 cienne méthode consiste, comme on fait, à faire
 connoître aux enfans toutes les lettres de l'Al-
 phabet, & à leur apprendre ensuite la formation
 des syllabes, c'est-à-dire, toutes les combinaisons
 de ces Lettres, deux-à-deux, trois-à-trois, &c. Et
 comme le nombre de ces combinaisons est très-
 considérable, puisqu'il y a vingt-deux Lettres à
 combiner, & que d'ailleurs il n'y a le plus souvent
 aucun rapport entre le son composé des Lettres
 qui forment chaque syllabe, & les sons particu-

(a) D'où vient le nom de *Tanneur*, donné aux ou-
 vriers.

(b) L'*Aubier*, est la couche qui se trouve entre l'é-
 corce & le cœur de tous les arbres.

(c) Les plantes *Parasites*, sont des espèces de plantes
 qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes, sur
 lesquelles elles s'attachent.

liers

liers de chacune de ces Lettres, cette méthode est nécessairement aussi longue que pénible & ennuyeuse pour les enfans.

Celle de M. Berthaud, au contraire, est très-courte, parce qu'elle borne à quatre-vingt-huit le nombre des combinaisons nécessaires des Lettres si considérable dans la méthode ordinaire. Il a découvert, en effet, que tous les mots de la langue Françoisse ne sont composés que de quatre-vingt-huit consonnances différentes; de manière que connoissant la formation de ces quatre-vingt-huit consonnances (sans connoître en détail les Lettres qui les composent) on fait lire: & comme il a appliqué une figure à chacune de ces consonnances, l'enfant les retient avec facilité, & ordinairement il ne lui faut pas plus de deux mois pour apprendre à lire couramment. Cette méthode ne peut pas être expliquée ici plus en détail, & on est obligé de renvoyer à l'Ouvrage même qui l'explique. Il a pour titre: *Quadrille des enfans, ou Systeme nouveau de Lecture*. Il se vend à Paris, chez Couturier, Quai des Augustins. L'Editeur de la dernière édition de cet Ouvrage (dédié aux Enfans de S. A. S. M. le Duc de Chartres) est M. Alexandre, la seule personne qui sache enseigner à lire de cette manière. Il demeure rue Montmartre, au coin de la rue Plâmière. Il est d'autant plus extraordinaire que cette méthode ne soit pas universellement adoptée, qu'il y a près de quarante ans qu'elle est inventée. Mais telle est la constance de l'attachement aux vieilles routines, quelque peu fondée qu'elle puisse être.

(56) Une Françoisse, Elisabeth-Sophie Cbéron, se distingua également dans la Peinture, la Poésie & la Musique. Elle jouoit de plusieurs instrumens.

Elle

Elle savoit le Latin, l'Italien & l'Espagnol. Elle peignoit supérieurement le Portrait; mais toujours d'une manière allégorique, & ingénieuse. Elle a fait d'ailleurs plusieurs beaux Tableaux d'Histoire. Dans la même année, elle fut reçue, en qualité de Poëte, à l'Académie de Ricovrati, à Padoue, & en qualité de Peintre à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, à Paris. Elle se maria à 60 ans : elle épousa son ami intime, un Ingénieur nommé M. Hay, qui étoit de son âge. Elle mourut à 63 ans, l'an 1711 (a).

Catherine Duchemin, femme de Girardon, Sculpteur; *Geneviève de Boulogne*, & sa sœur *Madeline de Boulogne*, sont encore trois Françaises qui se sont particulièrement distinguées dans la Peinture. Passons aux Etrangères.

Anna di Rosa, surnommée *Anella de Massina*, du nom de son Maître. Elle peignit l'Histoire avec le plus grand succès (b). *Sopbonisbe Angosciola Lomellina*, d'une famille noble de Crémone, eut une grande réputation, & la mérita. Philippe II,

(a) *Elisabeth-Sophie Chéron* eut plusieurs Elèves. Se deux nièces, Mesdemoiselles de la Croix, qui eurent beaucoup de talent. Les tableaux d'histoire les plus estimés de Mademoiselle Chéron, sont une Fuite en Egypte, avec un beau fond de paysage, où l'on voit la Vierge endormie, & les Anges prenant soin de l'Enfant Jésus. 2°. *Cassandre* interrogeant un Génie, sur la destinée de la Ville de Troie. 3°. Une Annonciation. 4°. Jésus-Christ au tombeau. 5°. Un Saint-Thomas, d'Aquin. Mademoiselle Chéron a laissé plusieurs Poësies très-agreables; entre autres un petit Poëme, qui a pour titre les *Cerises renversées*, dans lequel on trouve de la facilité, de la gaité & de l'imagination.

(b) *Anna di Rosa*, périt à 36 ans, victime de la jalousie. Elle fut poignardée par *Augustin Beltrano*, son mari, abusé par d'injustes soupçons.

Roi d'Espagne, l'attira à Madrid. Il la combla de bienfaits, & lui fit faire le mariage le plus brillant. Etant devenue veuve, elle épousa en secondes noces *Orazio Lomellini*, d'une des plus illustres Familles de la République de Gènes. Elle enseigna elle-même les principes de son Art à ses trois sœurs, *Europe, Anne, & Lucie*, qui peignirent avec succès. . . *Sophonisbe* parvint à une extrême vieillesse, & mourut en 1620. . . *Laïvinia Fontana & Antonia Pinelli*, de Bologne, méritent aussi d'être placées parmi les Peintres célèbres. *Maria-Elena Panzackia*, née à Bologne en 1668, peignit supérieurement les Paysages. . . *Lucia Cassalina*, née en 1677, peignit avec un égal succès le Portrait & l'Histoire. Elle épousa *Félicie Torelli*, un des meilleurs Peintres de son temps. . . *Calherine Tarabotti*, Elève d'Alexandre Varotari, mérita d'être placée au rang des plus habiles Artistes Vénitiens. La sœur de Varotari, nommée *Claire* peignoit parfaitement le Portrait. *Barbara Burini*, née en 1700, eut autant de talent que toutes celles qu'on vient de nommer.

Les Ecoles Flamandes & Hollandoises ont produit des femmes aussi célèbres. On a déjà parlé de la fameuse *Sibylle Mérian*. Une autre fille illustre se distingua comme elle par une rare réunion de talens & de connoissances. *Anna Waffer* naquit à Zurich. Elle aima les Lettres, fit de bons Vers & de charmans Tableaux. Elle peignoit agréablement à l'huile; mais elle excella dans la miniaturer. Elle mourut en 1713, à l'âge de 34 ans. Mademoiselle *Veijst*, née à Alvers en 1680. Elle savoit le Latin, parloit plusieurs langues, & peignoit le Portrait & l'Histoire. Tous les Artistes le plus célèbres se sont accordés à louer la fraîcheur de son coloris & la pureté de son dessin.

Elle se fixa à Londres, & y mourut. *Maria Van-Oosterwick*, est, à juste titre, placée au rang des meilleurs Artistes de la Hollande. Elle ne peignoit que des fleurs & des fruits; mais elle porta ce genre au plus haut point de perfection. Elle mourut en 1693. . . . *Henriette Vanpée Volter*, Elève de son père, née à Amsterdam, se distingua dans la miniature. Elle mourut en 1741. . . *Rachel Rujsch Van-Pool*, naquit à Amsterdam, & fut une des femmes qui honora le plus son pays par ses mœurs & par ses talens. Jeune, sans Maître, sans autre secours que son goût pour le dessin, on la vit copier tout ce qui la frappoit en Peinture & Estampes. Enfin, on lui donna pour Maître Guillaume Van-Aelst, célèbre pour les fruits & les fleurs. Elle se fit, dans ce genre, la plus grande réputation. L'Académie de la Haye la reçut au nombre de ses Membres, ainsi que Van-pool, son mari, qui étoit bon Peintre. L'Electeur Palatin envoya à Rachel Van-Pool un Diplôme, qui la nommoit Peintre de la Cour de Dusseldorp. Ce Prince lui écrivit une Lettre qu'il accompagna d'un présent magnifique; & il tint son enfant sur les Fonts de Baptême. Rachel peignit aussi bien à 86 ans qu'à 30. Elle mourut âgée de 86 ans, en 1750. Le célèbre Van-Huypen a excellé dans le même genre. Il n'eut pour Elève que la fille d'un nommé Haverman, qui fit des progrès étonnans, au point même d'exciter la jalousie de son Maître.

Le temps n'a pu nous faire perdre les noms de toutes les femmes de l'Antiquité qui se sont distinguées dans la Peinture. Les plus célèbres sont:
 " Timarette, fille de Micon, & qui a excellé
 " dans cet Art.

" Irène, fille & Elève de Cratinus.

" Calypso.

" Alcisthène.

“ Alcisthène.

“ Aristarète, Elève de son père Néarchus,

“ Lala de Cyfique. Personne n'eut le pinceau plus léger. Elle grava aussi sur l'ivoire.

“ Olympias, dont Pline fait mention.”

Extrait des différens Ouvrages publiés sur la Vie des Peintres, par M. P. D. L. F. tom. I.

J'ai recueilli dans l'Ouvrage que je viens de citer, quelques traits peu connus, & qui m'ont paru intéressans & curieux. J'ai pensé qu'on les liroit avec plaisir, & qu'ils pourroient exciter l'émulation des enfans destinés à devenir Artistes.

“ Polignotus, fils d'Agloophon, Peintre célèbre chez les Anciens, vivoit environ 440 ans avant J. C. Il mit le premier de l'expression dans les villages ; & après avoir fait plusieurs Ouvrages à Delphes, & sous un portique d'Athènes, dont il ne voulut recevoir aucun paiement, il fut honoré, par le Conseil des Amphictions, du remerciement solemnel de toute la Grèce, qui lui ordonna, aux dépens du Public, des logements dans toutes les Villes, lui décerna des couronnes d'or, & lui assigna des places distinguées au Theatre.

“ Apollodore, Peintre d'Athènes, vivoit l'an 404 avant J. C. Il ouvrit une nouvelle carrière, & donna naissance au beau siècle de la Peinture chez les Grecs. Il eut les plus grands talens ; mais ce qui lui fait plus d'honneur encore, c'est qu'il fut exempt de la jalousie, foiblesse si ordinaire aux Artistes. Il fit des vers à la louange de Zeuxis, son rival, dans lesquels il s'avoit inférieur à ce grand homme.

“ Pamphile se fit une réputation très-brillante dans le siècle même de Parrhasius & de Zeuxis. Il avoit au-dessus des autres Peintres les avan-

“ tages

“ tages que donnent la culture des Belles-Lettres,
 “ & l'étude des Sciences. Pour donner plus de
 “ dignité à son Art, il obtint un décret public,
 “ qui défendoit aux Esclaves de s'y appliquer.”

“ Pausias, Disciple de Pamphile & d'Erignus,
 “ fut le premier qui peignit les lambris & les
 “ voûtes des Palais. Il immortalisa la Bouquetière
 “ Glycère, dont il étoit amoureux, en la repré-
 “ sentant composant une guirlande de fleurs.”

“ Métrodore fut en même-temps grand Philo-
 “ sophe & grand Peintre. Il éleva les enfans de
 “ Paul Emile, & peignit son triomphe. Ce Héros
 “ avoit demandé deux hommes pour ces deux
 “ objets. Métrodore fut regardé comme le plus
 “ capable de les remplir avec un égal succès.”

“ Quintus-Pédus, Peintre Romain, sous le
 “ règne d'Auguste, se distingua dans cet Art,
 “ quoiqu'il fût muet de naissance.”

“ Nous allons passer maintenant aux Peintres
 modernes.”

“ On avoit commencé à connoître la Peinture,
 “ à Florence, vers l'an 1000 de J. C. Des Grecs
 “ y avoient été appelés de Constantinople pour
 “ peindre en Mosaïque le Chœur d'une Eglise.
 “ Cependant on ne voit point que cet Art se soit
 “ perfectionné jusqu'en l'année 1211 que naquit
 “ Jean Cimabue. Cet Artiste fit plusieurs grands
 “ Ouvrages, qui furent l'époque de l'extinction
 “ du goût gothique & barbare, qui, depuis si
 “ long-temps, dégradait les beaux Arts. Cimabue
 “ étoit aussi bon Architecte. La protection que
 “ lui accorda Charles d'Anjou, Roi de Naples,
 “ fut un des moyens qui servit le plus au progrès
 “ de cet Art. Cimabue mourut en 1300. . . . Le
 “ Giotto fut Elève de Cimabue. Son père, qui étoit
 “ Laboureur, lui faisoit garder ses troupeaux.”

“ Giotto

" Giotto s'amusoit à les peindre. Cimabue, qui
 " vint à passer lorsqu'il étoit livré à cette occu-
 " pation, l'engagea à le suivre à Florence; &
 " bientôt Giotto égala son Maître. Il fit en-
 " tr'autres Portraits celui du Dante. Il peignit
 " aussi le paysage & les animaux. Comblé d'hon-
 " neurs & de richesses, il mourut en 1336.

" Antoine Solario, Serrurier, surnommé le
 " Zingaro, devint amoureux de la fille de Cola
 " Antonia, qui, dédaignant son état, lui dit qu'il
 " la lui donneroit lorsqu'il feroit aussi habile
 " Peintre que lui. Solario voyagea, étudia, &
 " parvint par ses talens à épouser celle pour la-
 " quelle il s'étoit fait Peintre. Il devint encore
 " bon Architecte. Il vécut 73 ans, & mourut
 " en 1455. Il a laissé beaucoup des Disciples,
 " qui sont devenus d'excellens Artistes.

" André Verrochio s'appliqua à la Peinture &
 " à la Sculpture, & s'instruisit des principes de
 " l'Architecture, de la Perspective & de la Géo-
 " métrie. Il réunit encore à ces talens ceux de
 " la Gravure & de la Musique. Son Ecole est
 " celle où se sont formés les meilleurs Artistes
 " de son temps, tels que Pierre Pérugin & Léo-
 " nard de Vinci. André Verrochio est le premier
 " qui ait essayé & réussi à mouler le visage des
 " personnes, tant vivantes que mortes, pour en
 " prendre la ressemblance. Il mourut en 1488.

" Guido Reni, connu sous le nom de Guide,
 " naquit à Bologne, en 1575. Il apprit les pre-
 " miers principes de la Peinture de Denis Cal-
 " vart, bon Peintre Flamand. Il passa ensuite
 " dans l'Ecole de Louis Carrache. L'Albane &
 " Jusepin, Peintres célèbres, étoient ses amis.
 " L'œil étoit, selon le Guide, la partie du visage
 " la plus difficile à bien représenter. C'est celle

ou

“ où il s'est le plus appliqué, & qu'il a rendu
 “ plus parfaitement qu'aucun autre Artiste. Son
 “ Ecole étoit composée de près de 200 Etudiens.
 “ Il mourut en 1641 (a).

“ Antoine *Balestra*, grand Peintre de l'Ecole
 “ Vénitienne, mourut en 1740, âgé de 74 ans.
 “ Une singularité le distingue, c'est qu'il ne pei-
 “ gnit parfaitement que dans sa vieillesse.

“ *Giovanni Francesco Barbieri*, surnommé le
 “ *Guerchin*, du mot *Guercio*, qui signifie louche,
 “ naquit à *Cervo*, en 1590, près de Bologne.
 “ Aucun Peintre n'a travaillé plus vite que ce
 “ grand Artiste. Pressé par des Religieux de faire
 “ un Père Eternel pour leur Maître-Autel, la
 “ veille de leur Fête; il le peignit aux flambeaux,
 “ dans une nuit. Il mourut en 1666 (b).

“ *Augustin Metelli* naquit dans la misère, à
 “ Bologne. Il étoit déjà si habile à l'âge de 17
 “ ans, qu'il fut recherché par une riche Architecte
 “ qui voulut partager sa fortune avec lui, & l'a-

(a) Le plus beau Tableau du Guide, est en Italie, à
 Bologne, dans le Palais Sampieri: il représente Saint-
 Pierre dans la prison, gémissant sur son péché.

(b) On voit en Italie à *Capodimonte*, près de Naples,
 un tableau du Guerchin très-frappant. C'est une Magde-
 leine peinte à-mi corps. L'Artiste a rejeuni ce sujet
 usé, par la manière dont il l'a traité. Sa Magdeleine
 n'exprime point le désespoir: elle offre l'image d'un sen-
 timent plus réfléchi & plus profond. Sa tête est ap-
 puyée sur une de ses mains; & dans cette attitude mé-
 lancolique, elle contemple la Couronne d'épines du San-
 veur, posé sur une table. Son visage réunit à beauté
 céleste, une expression aussi touchante que sublime, &
 qui représente avec une parfaite vérité, toutes les réflex-
 ions qu'une semblable méditation peut faire naître.

“ dopter

" adopter pour fils. Metelli refusa ses offres pour
 " ne pas abandonner son père & sa mère. Par la
 " suite, il fut en Espagne, où Phillipe IV le
 " combla de bienfaits. Metelli joignoit plusieurs
 " talens à son Art. Il étoit excellent Architecte;
 " il avoit de la Littérature, & faisoit de bons
 " Vers. Il mourut, à Madrid, en 1666.

" Le Chevalier *Stanzioni*, Napolitain, se rendit
 " célèbre dans la Peinture & dans l'Architecture.
 " Il a écrit en quatre Livres, pleins d'utiles ré-
 " flexions, la Vie des Peintres & des Sculpteurs
 " de son pays. Il vécut 96 ans, & mourut l'an
 " 1681 (a).

" *Juán Fernandès Ximenes de Navarreta*, connu
 " sous le nom de *el Mudo*, le muet, est appelé
 " par les plus grands Artistes, le *Titien Espagnol*.
 " Il fut muet de naissance, ce qu'on attribua à
 " sa parfaite surdité. Il fut en Italie, & passa plu-
 " sieurs années dans l'Ecole du Titien. Ses talens
 " furent célébrés par les plus fameux Poëtes Es-
 " pagnols. Il mourut en Espagne, en 1572 (b).

(a) *Joseph Ribéira*, surnommé l'*Espagnolet*, Peintre
 Espagnol, naquit dans la misère. Il acquit de grands
 talens & fut très-laborieux. Un Cardinal le prit chez
 lui, l'Espagnolet se trouvant dans l'aisance, s'aperçut
 qu'il devenoit paresseux. Il se sauva de chez le Cardi-
 nal, par cette seule raison. Il reprit le goût du travail,
 & fit une grande fortune. Il mourut en 1746.

(b) *Jean Holbein*, surnommé le Jeune, Peintre Alle-
 mand, ne peignit que de la main gauche. Il a peint à
Besse, ce qu'on appelle la *danse de la Mort*. C'est la
 Mort détruisant toutes les grandeurs humaines. J'ai
 vu ce tableau; il ne m'a pas été possible d'en sentir la
 beauté; mais tous les connoisseurs l'admirent. Holbein
 mourut à Londres en 1554.

Ecoles Flamandes, Hollandoises & Françoises.

“ *Louis de Deyster*, né à Bruges, fut grand
 “ Peintre. Son goût tenoit de l'Ecole d'Italie. Il
 “ s'amusa à faire des Clavecins, des Orgues, des
 “ Violons & des Horloges. *Anne Deyster*, sa
 “ fille, dessinoit bien, & a fait des Copies des
 “ Tableaux de son père, que l'on a souvent prises
 “ pour les Originaux. Elle réunissoit à ce talent
 “ celui de la Musique, jouoit de tous les instru-
 “ mens, & supérieurement du Clavecin. *Deyster*
 “ mourut en 1711.

“ *Octavius Van-Veen*, bon Peintre, mourut à
 “ Bruxelles en 1634, laissant deux filles, *Gertrude*
 “ & *Cornélie*, qui ont excellé dans la Peinture.

“ *Gérard Terburg*, né dans la Province d'Over-
 “ issel, excellent Artiste, mourut en 1681. Il eut
 “ pour Disciples *Netscher*, *Courson*, *Koetz*, &
 “ ses propres sœurs. *Marie Terburg*, sa fille,
 “ ébauchoit ses Ouvrages, qui, finis ensuite par
 “ *Terburg*, étoient aussi estimés que s'ils eussent
 “ été totalement de sa main.

“ *Jean Both*, né à Utrecht, fut surnommé
 “ *Both d'Italie*, à cause du long séjour qu'il y
 “ fit avec *André Both* son frère. Il réussit si bien
 “ à imiter la fraîcheur des paysages de *Claude*
 “ *Lorrain*, que la réputation de *Claude* en fut
 “ diminuée, d'autant plus que les figures qu'*André*
 “ *Both* plaçoit dans les paysages de son frère, étoient
 “ infiniment supérieures à celles de *Claude*.
 “ Ces deux Artistes furent toujours étroitement
 “ unis ; & leurs Tableaux, faits par deux mains
 “ différentes, ne paroissent l'ouvrage que du
 “ même pinceau. *Jean Both* ayant eu le malheur,
 “ en 1650, de perdre son frère, qui se noya,
 “ mourut

" mourut de chagrin la même année à l'âge de
" 40 ans.

" *Pierre de Laar* fut surnommé *Bamboche*,
" en Italie, à cause de la bizarre conformation
" de sa taille, ou plutôt parce qu'il est l'Auteur
" du genre de Peinture grotesque, dans lequel
" il mettoit des figures qu'on appeloit *Bambo-*
" *cbades*, Il voyagea en France & en Italie, &
" mourut à Harlem, en 1675, âgé de 62 ans (a).

(a) Le célèbre *Didier Erasme*, né à Rotterdam, & si connu par ses Ouvrages de Littérature, étoit excellent Peintre. Le mérite de ses Tableaux est attesté par les Artistes du temps. Il en orna le Monastère d'*Emmaus*, détruit aujourd'hui. On ne voit pas qu'aucun de ses Tableaux ait été conservé.

Adrien Van-der-Weff, est le Peintre Hollandois qui a montré le plus de goût & de génie : il naquit à Rotterdam en 1659 : il s'attachoit à peindre l'Histoire en petit. Il fut comblé des bienfaits de l'Electeur Palatin, qui le créa Chevalier. *Van-der-Weff* mourut à Amsterdam, l'an 1727. On voit à Dusseldorp une nombreuse Collection de Tableaux de cet Artiste. Parmi ces Tableaux, on en trouve un qui est un chef-d'œuvre d'expression ; il représente notre Seigneur sur la Croix, la Vierge évanouie & une Magdeleine à genoux, pleurant & regardant la Vierge. Cette figure de Magdeleine est admirable, par le pathétique & la vérité de son expression.

Il existe présentement en Flandres, plusieurs Peintres d'un mérite supérieur, entr'autres M. Lyens, à Bruxelles ; M. Heryens, à Malines ; M. Veragen, à Louvain, tous les trois Peintres d'Histoire. Le dernier n'a dû son talent qu'à lui seul, & sa célébrité qu'à la générosité de M. Lyens. Tous les Peintres de Flandres, étonnés de voir circuler dans le commerce d'excellens Tableaux, sans nom d'Auteur, & connoissant à la fraîcheur de la peinture, qu'ils étoient faits nouvellement,

“ On peut regarder *Jean Cousin* comme le premier Peintre François qui se soit distingué.

s'informoient en vain d'où ces tableaux pouvoient venir. M. Lyens, plus frappé qu'un autre de singularité, voulut absolument découvrir le Peintre anonyme, qui méritoit si bien d'être connu. Il voyage dans toutes les Villes de la Flandre & se fait conduire chez tous les jeunes Peintres qu'on lui indique. Enfin il arrive à Louvain. Après avoir parcouru la Ville, il étoit prêt à la quitter sans avoir trouvé ce qu'il cherchoit, lorsqu'on lui dit qu'il existe encore dans Louvain, un homme qui s'amuse à peindre, mais qui ne travaille que pour subsister, dont personne ne connoît les Ouvrages, & qui, sans doute, n'est qu'un barbouiller, aussi mauvais qu'obscur. M. Lyens va chez cet homme, dont la femme établie tout le jour dans une petite boutique sur la rue, vendoit des allumettes. Le mari étoit renfermé dans un grenier. M. Lyens y monte : le logement & la simplicité de l'homme qu'il y trouve, ne ranime pas ses espérances ; cependant il demande à voir un Tableau. Je n'en ai qu'un de fait, dit l'homme, mais il y a beaucoup d'ouvrage, & il est très-cher—Le vendrez-vous ?—Oh ! de celui-là, j'en veux quatre louis, je ne le donnerai pas à moins, il y a trois mois que j'y travaille.—Voyons-le.....A ces mots le bon homme va prendre son Tableau, & le présente à M. Lyens, qui s'écrie avec transport, *enfin je l'ai trouvé !* Le reste de la conversation mit le comble à l'étonnement de M. Lyens, lorsqu'il apprit que cet excellent Peintre n'avoit jamais eu de Maître, qu'il étoit l'Elève de la seule nature, qu'il ne se doutoit pas de son talent, & que depuis quinze ans il vendoit constamment ses Tableaux à un brocanteur, assez malhonnête, pour abuser de sa simplicité & de sa situation, en lui donnant un aussi vil prix de ces mêmes Tableaux, qu'il revendoit excessivement cher. M. Lyens eut la gloire d'arracher à l'obscurité, des talens qu'il admiroit. Il fit connoître M. Varagen, il le produisit.

“ Il naquit près de Sens. Il vivoit en 1589, & se fit une grande réputation sous des règnes de Henri II, François II, Charles IX & Henri III. Il exerça la Sculpture avec succès. Il savoit la Géométrie, l'Anatomie, & étoit habile dans l'Architecture. Il a beaucoup peint sur les vitrages, genre très-estimé alors. Il a fait aussi des Tableaux sur toile.

“ *Simon Vouet* mourut en 1641. La plupart des Peintres qui se sont distingués dans le dernier siècle, ont été ses Elèves, tels que le Brun, le Sueur, le Valentin, Jean Baptiste Mole, Aubin, Claude Vouet, François Perrier, Pierre Mignard, Nicolas Chaperon, Charles Poerson, Dorigny le père, Louis & Henri Testelin, Alphonse Dufresnoi, & plusieurs autres.

“ *Charles-Alphonse Dufresnoi* étoit bon Poète & bon Peinture : il savoit le Latin, le Grec, la Géométrie, & il étoit habile dans l'Architecture. Aucun peintre n'a tant approché du Titien que Dufresnoi. Il a laissé un très-beau Poème sur la Peinture, qui a été traduit dans toutes les Langues. Il mourut en France, sa patrie, l'an 1665.

“ *Claude Gellée*, dit le Lorrain, fameux Paysagiste, naquit dans le Diocèse de Toul en Lorraine, & mourut à Rome, en 1682, âgé de 82 ans.

“ *Sébastien Bourdon*, grand Peintre François, mourut à Paris, en 1671, âgé de 55 ans. On trouve à Paris beaucoup d'Ouvrages de ce Peintre, entr'autres dans l'Eglise de Notre-Dame,

produisit, & M. Varagen ne doit qu'à ce noble & généreux Artiste, & sa réputation & sa fortune considérable qu'il possède aujourd'hui.

“ le *Crucifement de S. Pierre*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

“ *Eustache le Sueur* naquit à Paris l'an 1617, & devint Peintre sublime, sans avoir jamais été en Italie. Il fut chargé de faire les Tableaux du Cloître des Chartreux à Paris, Ouvrage immortel, & qui a fait comparer cet Artiste à Raphaël.

“ Le célèbre le *Brun* naquit à Paris, & mourut en 1690. A 12 ans il fit le Portrait de son aïeul. On voit, dans la Collection du Palais-Royal, deux Tableaux qu'il peignit à 14 ans; l'un représente Hercule domptant les chevaux de Diomède; l'autre, le même Héros offrant un sacrifice. Louis XIV chargea le Brun de représenter les principaux événemens de son règne. Le Brun, sous d'ingénieuses allégoires, fut réunir la Fable à l'Histoire, & par cet assemblage heureux, former une sorte de Poëme épique des actions de ce grand Monarque dont il a enrichi la Galerie de Versailles. Le Roi chargea encore le Brun d'ornier la Galerie du Louvre des plus beaux trians de la vie d'Alexandre. Entre les plus beaux Tableaux de cet Artiste, on distingue: le Matyre de S. Etienne, & celui de S. André, à Notre-Dame; une Madeleine pénitente, aux Carmelites de la rue Saint-Jacques; la Résurrection de Jésus-Christ, dans l'Eglise du Saint-Sépulcre, rue Saint-Denis; une Présentation au Temple, chez les Capucins du Fauxbourg Saint-Jacques; la voûte de la Chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice, représentant une Assomption, est regardée comme un de ses plus beaux ouvrages; le fameux Tableau où Moïse présente aux Israélites le serpent d'airain, dans le Couvent

“ des

“ des Religieux de Picpus; S. Charles à genoux,
 “ implorant la clémence divine en faveur de la
 “ ville de Milan, à St. Nicolas du Chardonneret;
 “ le Massacre des Innocens, au Palais Royal, &c.
 “ *Jean Jouvenet*, grand Peintre, étant devenu
 “ paralytique de la main droite, parvint, à force
 “ de travail, à peindre avec un égal succès de
 “ la main gauche. *Restout*, son neveu, fut son
 “ meilleur Elève. Jouvenet mourut en 1717.
 “ *Antoine Coypel* fut reçu à l'Académie de Pein-
 “ ture à l'âge de 20 ans. Il mourut en 1722.
 “ *François le Moine* naquit à Paris. Lorsqu'il
 “ eut peint la Coupole de la Chapelle de la
 “ Vierge dans l'Eglise de S. Sulpice, où il repré-
 “ senta une Assomption, Louis XIV le choisit
 “ pour peindre le grand Salon de Versailles,
 “ qu'on appela depuis *le Salon d'Hercule*. Le
 “ Moine y représenta l'Apothéose de ce Héros.
 “ Cette grand & magnifique composition ras-
 “ semble plus de 140 figures soutenues d'un socle,
 “ dans le milieu duquel sont placés les principaux
 “ travaux d'Hercule, représentés par des figures
 “ feintes en Stuc. Tout l'ouvrage est distribué
 “ en plusieurs groupés. En 1736, après quatre
 “ années d'un travail assidu, cet ouvrage se trouva
 “ terminé. Il doit être regardé comme le plus
 “ grand qui soit en Europe, & comme un mo-
 “ nument immortel des talens de son Auteur.
 “ Un violent chagrin altéra la raison de ce grand
 “ Artiste. Il se donna plusieurs coups d'épée,
 “ dont il mourut en 1737, âgé de 49 ans. Le
 “ Moine avoit fait un petit voyage en Italie,
 “ mail il n'y avoit passé en tout que six mois.
 “ Ses principaux Elèves furent, Boucher, Na-
 “ toire, Nonotte, le Bel & Challes.

“ *Jean Petitot* est regardé comme le premier
 “ qui ait porté la Peinture en Email au plus haut
 “ point de perfection. Il naquit à Genève en 1607,
 “ & fut d’abord Joaillier. Vandick ayant vu de
 “ ses ouvrages, lui conseilla de s’appliquer au
 “ portrait, & le reçut au nombre de ses Disci-
 “ ples. Il acquit un talent supérieur; Bordier,
 “ qui devint son beau-frère, le secondoit, en
 “ peignant les habillemens & les coiffures, de ses
 “ portraits. Petitot fut très-consideré par Charles
 “ premier, Roi d’Angleterre. Après la mort tra-
 “ gique de ce Monarque, il s’attacha à Charles II,
 “ & le suivit en France. Louis XIV retint ce
 “ Peintre à son service. Petitot fut reçu à l’Aca-
 “ démie. Il passa 36 ans à Paris, où il partagea
 “ avec Bordier un million qu’ils avoient amassés
 “ ensemble, sans avoir jamais eu le moindre
 “ différent. A la révocation de l’Edit de Nantes,
 “ Petitot se retira dans son Pays. Il mourut dans
 “ le Canton de Berne, en 1691, âgé de 84 ans.”

J’ai pensé que les Enfans qui liront cet Ouvrage,
 ne seroient pas fâchés de trouver à la suite de
 cet extrait, une liste des principaux Sculptures,
 anciens & modernes, & un petit Abrégé de l’His-
 toire de l’Architecture. J’ai tiré ces extraits de
 l’Encyclopédie; &, ainsi que j’ai fait dans l’extrait
 précédent, j’ai ajouté quelques notes que m’ont
 fournies les journaux de mes voyages, & sur
 l’exactitude desquelles on peut compter.

Sculptures anciens.

“ Les noms des Sculpteurs Egyptiens n’ont
 “ pas passé jusqu’à nous, & les Grecs ont effacé
 “ tous ceux de Rome.

“ *Appollonius*

“ *Appollonius & Tauriscus*, tous deux Rhodiens, firent conjointement cet antique si célèbre de Zéthus & Amphion, attachant Dircé (a) à un Taureau. Tout est du même bloc de marbre, jusqu’ aux cordes. Ce bel ouvrage subsiste encore, & est célèbre sous le nom du *Taureau Farnèse* (b).

“ *Phidias*, natif d’Athènes, florissoit vers l’an du monde 3556, dans la quatre-vingt-troisième Olympiade. Ce fut lui qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l’espérance de la victoire, avoient apporté pour en ériger un Trophée. In en fit une *Némésis*, Déesse qui avoit pour fonction d’humilier les hommes superbes. Le chef-d’œuvre de Phidias fut son Jupiter Olympien, qu’on crut devoir mettre au nombre des

(a) Dircé étoit Reine de Thèbes. Lycus, pour l’épouser, avoit répudié Antiope. Jupiter alors s’attacha à cette dernière. Il prit pour la tromper la forme de Lycus, & se raccommoda avec elle. Dircé croyant que Lycus revoyoit Antiope, la fit enfermer & lui fit souffrir une infinité de maux. Antiope enfin s’échappa, & alla accoucher sur le Mont Cythéron de Zéthus & d’Amphion, qu’elle donna à élever à des Bergers. Ces deux jeunes Princes, par la suite, pour venger leur mère, eurent la barbarie d’attacher Dircé à la queue d’un taureau furieux, qui la mit en pièces. Amphion & Zéthus ne se quittèrent jamais : ils inventèrent la Musique. Amphion bâtit les murs de Thèbes avec les accords de sa lyre. Les pierres sensibles à cette mélodie, se rangeoient d’elles-mêmes à leur place. *Dictionnaire de la Fable*.

(b) *Cet antique* est beaucoup plus remarquable par le volume prodigieux du bloc de marbre, que par le beauté de l’Ouvrage.

“ sept merveilles du monde. Phidias fut inspiré,
 “ dans la construction de son Jupiter, par un
 “ esprit de vengeance contre les Athéniens,
 “ desquels il avoit lieu de se plaindre, & par le
 “ desir d’ôter à son ingrate Patrie la gloire d’avoir
 “ son plus bel ouvrage, dont les Eléens furent
 “ possesseurs. Pour honorer la mémoire de l’Ar-
 “ tiste, ils créèrent, en faveur de ses ascendans,
 “ une nouvelle charge, dont toute la fonction
 “ consistoit à avoir soin de cette Statue. Cette
 “ Statue, d’or & d’yvoire, haute de 60 pieds,
 “ fit le désespoir de tous les grands Statuaires,
 “ qui vinrent après. La Minerve d’Athènes de
 “ Phidias, dit Plin, a 26 coudées de hauteur
 “ (39 pieds). Elle est d’or & d’yvoire, Sur le
 “ bord du bouclier de la Déesse, Phidias a repré-
 “ senté en bas-relief le combat des Amazones,
 “ & dans le dedans celui des Dieux & des Géans;
 “ il a représenté le combat des Centaures & des
 “ Lapithes sur la chaussure de la Déesse; il a
 “ décoré la base de la Statue par un bas-relief
 “ qui représente la naissance de Pandore. On
 “ voit dans cette composition la naissance de
 “ vingt autres Dieux. Les connoisseurs admirent
 “ surtout le Serpent & le Sphinx de bronze sur
 “ lequel la Déesse appuie sa lance. Les beautés
 “ de détail qu’on vient de lire n’ont été décrites
 “ que par Plin. Leur travail étoit en pure perte
 “ pour les Spectateurs, parce qu’en donnant même
 “ au Bouclier de Minerve dix pieds de diamètre,
 “ on ne pouvoit distinguer ces ornemens d’assez
 “ près pour en juger, sur une figure d’environ
 “ quarante pieds (a) de proportion, & qui d’ail-

(a) Les boucliers des Anciens n’étoient pas ronds,
 ils avoient une forme elliptique, & ils étoient exces-
 sivement

" leurs étoit placée sur un pied-d'estal qui l'éle-
 " voit encore. Aussi n'est ce pas dans ces petits
 " objets que consistoit le principal mérite de la
 " statue de Minerva.

" *Polyclète* naquit à Sicyone, ville du Pélopo-
 " nèse, & florissoit en la quatre-vingt septièm
 " olympiade; ses ouvrages étoient sans prix.
 " Celui qui lui acquit le plus de réputation, fut
 " la statue d'un *Doryphore*, c'est-à-dire, d'un
 " Garde des Rois de Perse. Dans cette statue,
 " toutes les proportions du corps humain étoient
 " si heureusement observées, qu'on venoit la
 " consulter de tous côtés comme un parfait
 " modèle, ce qui la fit appeller par les Connois-
 " seurs *la règle*.

" *Zénodore* florissoit du temps de l'Empereur
 " Néron. Il se distingua par une prodigieuse
 " statue de Mercure, & ensuite par la *colosse*
 " *de Néron (b)*, d'environ cent dix ou cent-
 " vingt pieds de hauteur. Vespasien fit ôter la
 " tête de Néron, & mettre à sa place celle
 " d'Apollon, ornée de sept rayons, dont chacun
 " avoit vingt-deux pieds & demi.

" *Callicrate*. On ne sait pas dans quel temps
 " il avécut. On dit qu'il gravoit un vers d'Homère
 " sur un grain de millet; qu'il fit un chariot d'i-
 " voire qu'on pouvoit cacher sous l'aile d'un

sivement grands. Sur toutes les pierres gravées anti-
 ques, on voit les guerriers porter des boucliers pres-
 qu'aussi grands qu'eux.

(b) Une des plus belles ruines de Rome, le *Calisé*,
 tire, dit-on, son nom d'une statue *colossale* de Néron,
 qui y étoit jadis. C'étoit dans le Colisée que se don-
 noient les combats de Gladiateurs. Le Pape Benoît
 XIV a gâté l'intérieur de cet admirable monument,
 en le remplissant de petites chapelles,

" mouche,

“ mouche, & des fourmis d'ivoire dont on pou-
voit distinguer les membres.

“ Une réflexion singulière de M. de Caylus
tombe sur ce qu'on ne trouve. sur les statues
Grecques qui nous sont demeurées, aucun des
noms que Plin nous a rapportés ; & pour le
prouver, voici la liste des noms qui sont véri-
tablement du temps des ouvrages, & qui est
tirée de la Préface sur les Pierres gravées de
M. le Baron Stock, Savant également exact &
bon Connoisseur.

“ La Vénus de Médicis (a) porte le nom de
Cléomènes, fils d'Apollodore, Athénien.

“ L'Hercule Farnèse, celui de Glycon, Athé-
nien.

“ La Pallas du Jardin Ludovisi (à Rome)
d'Antibocus, fils d'Illas.

“ Sur le Gladiateur, au Palais Borghèse,
(à Rome) Agasias, fils d'Oxybée, Ephésien.

“ Le Torse du Belvédère (b) est d'Apollonius,
fils de Nestor, Athénien.

“ Chez le Cardinal Albani, on lit sur un bas-
relief représentant des Bacchantes & un Faune,
Callimaque, (c). L'Apothéose d'Homère porte

(a) Cette belle Statue est à Florence, dans la Galerie
du Grand-Duc.

(b) On appelle à Rome le torse antique, ou torse
d'Hercule, le tronc d'une figure d'homme ; ce torse a
la plus grande réputation, il se voit au Muséum. Le
Gladiateur combattant, est au Palais Borghèse ; le Gla-
diateur mourant, au Capitole. Le Capitole a été re-
bâti par Michel-Ange.

(c) La Vigne Albani, hors de murs de Rome, est un
des plus beaux Palais de l'Italie ; il est immense, d'une
superbe architecture ; on y trouve des obélisques, des
fontaines, des colonnes de marbres précieux, des bas-
reliefs,

" sur un vase, dans le Palais Colonne, *Arche-
luis*, fils d'*Apollonius*.

" L'étonnement s'étend encore sur ce que Plin
" ne désigne aucun des ouvrages qu'on vient de
" citer. Le *Laocoon* (a) & la *Dirce* sont les seuls
" dont il parle. D'un autre côté, il ne faut pas
" être surpris du silence de *Pausanias* sur toutes
" les belles Statues de Rome ; quand il a fait
" le voyage de la Grèce, il se pouvoit qu'elles
" fussent déjà transportées en Italie : car depuis
" environ 300 ans les Romains travailloient à
" dépouiller la Grèce de ses Tableaux & de ses

reliefs, & les plus belles Statues antiques. Il y a
quelques Tableaux & un plafond de Mengs. On voit
aussi dans ce magnifique Palais, une chose qu'on dit
être unique, c'est une Statue antique de *Satireffe*, on
prétent qu'on n'avoit jamais vu de semblables figures
qu'en bas-reliefs.

(a) *Laocoon*, fils de *Priam* & d'*Hécube*, & Grand
Prêtre d'*Apollon*, s'opposa aux Troyens, lorsqu'ils vou-
lurent faire entrer le cheval de bois dans la Ville ;
mais ils ne voulurent pas le croire : en même-temps
deux énormes serpens qui sortirent de la mer, vinrent
attaquer ses enfans au pied d'un autel ; il courut à
leur secours, & fut étouffé comme eux, dans les
nœuds que ces monstres faisoient avec leur corps.

Dictionnaire de la Fable.

Le Sculpteur Grec a représenté le moment où *Laocoon* & ses enfans, ne pouvant se débarrasser des ser-
pens, sont prêts à expirer. Ce morceau de sculpture
est admirable ; cependant on trouve que les enfans de
Laocoon sont trop petits. La plus belle & la plus
parfaite de toutes les Statues antiques, celle que les
ignorans mêmes ne peuvent voir sans être saisis d'ad-
miration, c'est l'*Apollon* du Belvédér. *Apollon* y
est représenté dans le moment où il vient de tuer le
serpent *Pithon*.

" Statues

" Statues. La sculpture des Romains, sans avoir
 " été portée si haut, eut un règne beaucoup
 " plus court. Elle languissoit déjà sous Tibère,
 " Caius, Claude & Néron. On regarde le buste
 " de Caracalla comme le dernier soupir de la
 " Sculpture Romaine. Enfin, elle étoit morte
 " lors de la première prise de Rome par Alaric,
 " & ne ressuscita que sous les Pontificats de
 " Jules II & de Léon X. C'est-là ce qu'on
 " nomme la Sculpture moderne."

Sculptures Modernes.

" Donato, né à Florence, vivoit dans le quin-
 " zième siècle. Le Sénat de Venise le choisit pour
 " la statue équestre de bronze, que la Répu-
 " blique fit élever à Gattamelata, ce quand Ca-
 " pitaine, qui, de la plus basse extraction, étoit
 " parvenu jusqu'au grade de Général des Armées
 " des Vénétiens, & leur avoit fait remporter
 " plusieurs victoires remarquables ; mais le chef-
 " d'œuvre de Donato étoit une Judith coupant
 " la tête d'Holopherne.

" Ressi Propertia florissoit à Bologne, sous le
 " Pontificat de Clément VII ; la Musique qu'elle
 " possédoit faisoit son amusement, & la Sculp-
 " ture son occupation. D'abord elle modela des
 " Figures de terre qu'elle dessinoit ; ensuite elle
 " travailla sur le bois ; enfin, elle travailla sur
 " la pierre, & fit pour décorer la façade de l'E-
 " glise de St. Pétrone, plusieurs statues de marbre
 " qui lui méritèrent l'éloge des Connoisseurs ;
 " mais une passion malheureuse pour un jeune
 " homme qui n'y répondit point, la jeta dans une
 " langueur qui précipita la fin de ses jours. Le
 " Chef-d'œuvre de Propertia, & son dernier
 " ouvrage,

“ ouvrage, fut un bas-relief représentant l’histoire de la femme de Putiphar & de Joseph.

“ *Jean Goujon*, Parisien, florissoit sous les règnes de François premier & de Henri II. Un

“ Auteur moderne le nomme *le Corrège de la Sculpture*, parce qu’il a toujours consulté les

“ Grâces. Personne n’a mieux entendu que lui les figures de demi-relief. Rien n’est plus

“ beau en ce genre que sa Fontaine des Innocens, rue Saint-Denis à Paris. On voyoit

“ des ouvrages de Goujon à la porte Saint-Antoine. Il fut encore bon Architecte.

“ *Nicolas Bachelier* fut Elève de Michel-Ange.

“ Etant à Toulouse sous le règne de François

“ premier, il y établit le bon goût, & en bannit

“ la manière Gothique qui avoit été en usage

“ jusqu’alors.

“ *Baccio Bandinelli*, né à Florence, fut un

“ Sculpteur fort estimé. C’est lui qui a restauré

“ le bras droit du groupe de Laocoon. Il

“ mourut en 1559.

“ *Jean de Bologne*, mort à Florence vers le

“ commencement du dix-septième siècle, fut un

“ excellent sculpteur. Il orna la Place pub-

“ lique de Florence de ce groupe de marbre

“ que l’on y voit encore, & qui représente l’en-

“ lèvement d’une Sabine. Le Cheval sur lequel

“ on a mis depuis la Statue de Henri IV, au

“ milieu du Pont Neuf à Paris, est de ce grand

“ Maître.

“ *Jean Gonelli*, surnommé *l’Aveugle de Cam-*

“ *bassi*, du nom de sa patrie en Toscane, mourut

“ à Rome, sous le Pontificat d’Urbain VIII. Elève

“ de *Pierre Tacca*, il annonçoit du génie; mais

“ il perdit la vue à l’âge de 20 ans. Ce malheur

“ ne l’empêcha pas d’exercer la Sculpture, en

“ se laissant guider par le seul sentiment du tact.

“ C’est

C'est ainsi qu'il représenta Côme premier,
Grand-duc de Toscane, & qu'il fit avec
succès plusieurs autres ouvrages.

Pierre Pugin, admirable Sculpteur, bon Pein-
tre, excellent Architecte, naquit à Marseille
en 1623. Il embellit Toulon, Marseille, &
Aix, de plusieurs Tableaux qui font encore
l'honneur des Eglises des Capucins & des Jé-
suites. Tels sont une Annonciation, le Baptême
de Constantin, le Tableau qu'on appelle *le*
Salvateur du Monde; l'éducation d'Achille, est
le dernier ouvrage qu'il ait fait en ce genre.
Milon Crétoniate est la première & la plus
belle statue qui ait paru à Versailles de la main
du Pugin. Cet admirable Artiste est mort à
Marseille en 1694, âgé de 72 ans.

Jacques Sarazin, né à Noyon, étoit con-
temporain du Pugin. On voit de ce célèbre
Artiste, dans l'Eglise des Carmelites du Faux-
bourg Saint-Jacques, le Tombeau du Cardinal
de Bérulle, &c. Parmi ses ouvrages pour Ver-
sailles, on ne doit pas oublier de citer le
Groupe de Rémus & de Romulus, allaités
par une Chèvre: & à Marly une autre Groupe
également estimé, représentant deux Enfans
qui se jouent avec un Bouc.

Théodon, né en France dans le dix-septième
siècle, fut habile Sculpteur.

Algarde, Italien, florissoit vers le milieu du
dix-septième siècle. Entr'autres ouvrages de
cet Artiste supérieur, on admire son bas-re-
lief, qui représente St. Pierre & St. Paul en
l'air, menaçant Attila, qui venoit pour sac-
cager Rome. Ce bas-relief sert de Tableau
à un des petits Autels de la Basilique de Saint-
Pierre.

Michel

" *Michel Anguier* ; mort en 1680, frère de
 " *François Anguier*, se distingua dans le même
 " Art que lui. Il est bien connu par l'Amphi-
 " trite de Marbre qu'on voit dans le Parc de
 " Versailles, par les ouvrages de la Porte Saint-
 " Denis, par les figures du Portail du Val-de-
 " Grâce, & par d'autres.

" *Jean-Laurent Bernini*, appelé le *Cavalier Ber-*
 " *nin*, naquit à Naples en 1598 ; Louis XIV le
 " fit venir à Paris en 1665.

" *François Desjardins*, natif de Bréda, & mort
 " en 1694, a exécuté le monument de la Place
 " de Victoires à Paris.

" *François Girardon*, né à Troye en Cham-
 " pagne, a presqu'égalé l'Antiquité, par les Bains
 " d'Apollon, par le Tombeau du Cardinal de
 " Richelieu, qui est dans l'Eglise de la Sorbonne,
 " & par la Statue de Louis XIV, qui est à la
 " Place Vendôme. Il a fait aussi un beau buste
 " de Despréaux. Girardon est mort en 1698.

" *Jean-Baptiste Tuby*, dit le *Romain*, tient
 " un rang distingué parmi les Artistes qui ont
 " paru sous le règne de Louis XIV. C'est le
 " Brun qui a tracé le plan du beau mausolée du
 " Vicomte de Turenne, enterré à Saint-Denis ;
 " & c'est Tuby qui l'a exécuté. On y voit l'Im-
 " mortalité qui tient d'une main une couronne
 " de laurier, & qui soutient de l'autre ce grand
 " homme. La Sagesse & la Vertu sont à ses
 " côtés ; la première étonné du coup funeste qui
 " enlève ce héros à la France, l'autre est plon-
 " gée dans la consternation. Tuby mourut à
 " Paris en 1700.

" *Zumbo*, né à Syracuse, devint Sculpteur sans
 " autre maître que son génie. Il ne se servit
 " dans tous ses ouvrages que d'une cire coloriée
 " qu'il préparoit d'une manière particulière.

“ *Warin & le Bel* avoient eu ce secret avant lui ;
 “ mais les morceaux que notre Artiste fit avec
 “ cette matière, excelloient sur tous les autres en
 “ ce genre pour leur perfection. Zumbo exécuta,
 “ pour le Grand-Duc de Toscane, ce sujet re-
 “ nommé sous le nom de *la Corruzione*, ouvrage
 “ curieux pour la vérité, l’intelligence, & les con-
 “ noissances qui s’y font remarquer. Ce sont
 “ cinq figures coloriées au naturel, dont la pre-
 “ mière représente un homme mourant, la se-
 “ conde un corps mort, la troisième un corps qui
 “ commence à se corrompre, la quatrième un
 “ corps qui est corrompu, & la cinquième un ca-
 “ davre plein de pourriture, que l’on ne sauroit
 “ regarder sans être saisi d’une espèce d’horreur.
 “ Le Grand-Duc plaça cet Ouvrage dans son ca-
 “ binet (a). Zumbo mourut à Paris en 1701.

“ *Jean-Balibazar Keller*, Artiste incompa-
 “ rable dans l’art de fondre en bronze, naquit
 “ à Zurich. Il s’établit en France, où il réussit
 “ le dernier Décembre, 1692, dans la statue éque-
 “ stre de Louis XIV, qui est haute de vingt pieds,
 “ & toute d’une pièce, comme on la voit dans la
 “ Place Vendôme. Il y a d’autres ouvrages ad-
 “ mirables de sa main dans le Jardin de Ver-
 “ sailles, & ailleurs. Louis XIV lui donna
 “ l’Intendance de la Fonderie de l’Arsenal. Il
 “ mourut en 1702. Son frère, *Jean Jacques*,
 “ fut aussi très-habile dans la même profession.

“ *Pierre le Gros*, né à Paris, en 1666, mort
 “ à Rome, en 1719, a eu part aux plus superbes
 “ morceaux de sculpture qui ayent été faits dans
 “ cette Capitale des beaux-Arts. Tel est son re-
 “ lief de Louis Gonzague, qui fut posé sur l’au-
 “ tel du Collège Romain, & qui a été gravé. Tel

(a) A Florence, où on le voit encore.

“ est son bas-relief du Mont-de-Piété, son tom-
 “ beau du Cardinal *Cassanata*, la statue mou-
 “ rante de Stanislas Koska, au Noviciat des Jé-
 “ suites (a) : tel est encore le groupe du Tri-
 “ omphe de la Religion sur l'Hérésie, qui orne
 “ l'Eglise du *Giesu*. On connoit à Paris le bas-
 “ relief fait par ce célèbre Artiste pour l'Eglise
 “ de Saint-Jacques des Incurables.

“ *Antoine Coysevox* naquit à Lyon en 1640.
 “ Le grand escalier, les jardins, la galerie de
 “ Versailles sont ornés de ses morceaux de sculp-
 “ ture. Il a fait encore des mausolées qui déco-
 “ rent plusieurs Eglises de Paris. On connoit les
 “ deux groupes prodigieux de Mercure & de la
 “ Renommée, assis sur des chevaux ailés, qui ont
 “ été posés dans les jardins de Marly en 1702.
 “ Chaque groupe, soutenu d'un trophée, a été
 “ taillé d'un bloc de marbre, & tous deux tra-
 “ vaillés avec un feu surprenant & une correc-
 “ tion peu commune, n'ont pas coûté deux ans
 “ de travail à ce célèbre Artiste : cependant cet
 “ ouvrage souffriroit peut-être la comparaison

(a) Le Noviciat des Jésuites s'appelle aujourd'hui l'E-
 glise de St-André. Elle est magnifiquement décorée. Le
 Tableau du maître-autel, qui représente le martyr de
 Saint-André, est de Guillaume Courtois, dit le *Bour-
 guignon*. On voit, dans l'intérieur de la maison, la
 chambre qui fut occupée par Saint Stanislas, on en a fait
 une Chapelle. On y trouve la Statue de ce Saint, repré-
 senté mourant sur un lit, les yeux déjà fermés ; il tient
 un Crucifix. Cette Statue de Legros, a beaucoup de ré-
 putation ; elle offre de beaux détails, mais elle manque
 d'expression, le visage est trop plein, les mains trop gros-
 ses, la figure paroît représenter le sommeil & non une ago-
 nie. Le Saint est dans son habit de Religieux, sa robe
 est de marbre noir, la figure de marbre blanc. On a déjà
 dit que cette bigarure est de mauvais goût.

“ avec le *Marcus Curtius* du Cavalier Bernin qui
 “ est à Versailles. Coysevox mourut en 1720.

“ *Nicolas Coustou*, né à Lyon en 1658, & mort à
 “ Paris en 1733, fut élève de Coysevox. Sans
 “ entrer dans le détail de ses ouvrages, il suffit
 “ ce citer la belle statue de l'Empereur Com-
 “ mode, représenté en Hercule, & qui est dans
 “ les Jardins de Versailles ; la statue pédestre de
 “ Jules-César, le groupe des fleuves représen-
 “ tant la *Seine* & la *Marne*, qu'on voit aux Tui-
 “ leries, & le superbe groupe placé derrière le
 “ maître-autel de l'Eglise de Notre-Dame à Pa-
 “ ris, qu'on appelle le *Vœu de Louis XIII*. Son
 “ nom célèbre dans les Arts, est encore soutenu
 “ avec distinction par MM. Coustou de la mê-
 “ me Académie. Il y a eu beaucoup d'autres
 “ bons Sculpteurs.

“ Les anciens Auteurs donnent aux Egyptiens
 “ l'avantage d'avoir élevé les premiers des bâti-
 “ mens symétriques & proportionnés ; mais on
 “ doit regarder la Grèce comme le berceau de
 “ la bonne architecture (a). Elle parvint chez
 “ les Romains à son plus haut degré de per-
 “ fection, sous le règne d'Auguste (b). Elle com-
 “ mença à être négligée sous celui de Tibère &
 “ de Néron. Trajan la releva, Alexandre Sévère
 “ la protégea, mais il ne put empêcher qu'elle
 “ ne fût entraînée dans la chute de l'Empire
 “ d'Occident, & qu'elle ne tombât dans un
 “ oubli dont elle ne put se relever de plusieurs
 “ siècles. Alors se forma une nouvelle manière

(a) Le beau temps de l'Architecture, chez les Grecs,
 fut le siècle de *Périclès*.

(b) Le fameux Panthéon fut bâti sous le règne d'Au-
 guste.

“ de bâtir que l'on nomma *gothique*, & qui a
 “ subsisté jusqu'à ce que Charlemagne entreprit
 “ de rétablir l'ancienne. L'Architecture alors
 “ donna dans un excès opposé, en devenant
 “ trop légère. Les Architectes de ce temps-là
 “ faisoient consister les beautés de leur archi-
 “ tecture dans une délicatesse & une profusion
 “ d'ornemens jusqu'alors inconnus ; goût qu'ils
 “ reçurent des Arabes & des Maures, qui ap-
 “ portèrent ce genre en France des pays méridi-
 “ tionaux, comme les Vandales & les Goths
 “ avoient apporté du Nord le goût pesant &
 “ gothique. Ce n'est guères que dans les deux
 “ derniers siècles que les Architectes de France
 “ & d'Italie s'appliquèrent à retrouver la pre-
 “ mière simplicité, la beauté & la proportion de
 “ de l'ancienne architecture.”

On ne trouve, dans l'Encyclopédie, aucun détail sur les Architectes célèbres. La continuation de cet extrait est tirée d'un Ouvrage estimable en deux volumes, qui a pour titre : *Vies des Architectes anciens & modernes, traduites de l'Italien par M. Pingeron.*

Outre les six ordres d'architecture, *Le Toscan*, *le Corinthien*, *l'Ionique*, *le Dorique*, *le Composite* & *le Rustique*, il y en a encore deux autres bâtards, dit M. Pingeron, l'ordre *Attique* & le *Cariatique*.

L'ordre *Attique* consiste seulement en pilastres. On le place au-dessus d'un grand ordre & au dernier étage d'un bâtiment. L'ordre *Cariatique* admet au lieu de colonnes, des figures de femmes qui supportent un entablement (a). Elles repré-

(a) *Entablement*, est l'assemblage de toutes les moulures horizontales, qui termine un édifice ou chacun des

sentent des captives *Cariennes* : de-là est venu le mot *Cariatique*, qui a été donné à l'Ordre. Voici le trait d'histoire qui a donné lieu à l'Ordre Cariatique.

“ Les Cariens s'étant joint aux Perses, d'autres Grecs leur déclarèrent la guerre, prirent leur ville, passèrent les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes en captivité. Ils ne se contentèrent pas de conduire les Cariennes, comme esclaves, dans le triomphe de leurs Généraux, ils voulurent encore que les Architectes fissent soutenir les entablemens des bâtimens publics par des figures de femmes qui

Ordres dont il est composé. La partie inférieure de l'entablement, se nomme *architrave*, celle du milieu *frise*, & la plus exhaussée *corniche*. Les *triglyphes*, sont de petits rectangles saillans, ornés de cannelures, qui partagent à distances égales la longueur de la frise. Cet ornement est particulièrement affecté à l'Ordre Dorique. La partie de la frise comprise entre deux triglyphes, s'appelle *métope*, & la pureté des proportions exige que cette *métope* soit quarrée. Les petites consoles renversées qui paroissent soutenir la saillie de la corniche, se nomment *mutules*, dans les Ordres Toscan & Dorique, & *modillons* dans les autres. Le *fust* d'une colonne ou d'un pilastre, est la partie comprise entre la base & le chapiteau. On appelle *refends*, les canneleurs horizontales qui imitent la jonction des assises de pierre, & dont la hauteur des murs est quelquefois divisée à égale distance. On nomme *soubassement*, la partie la plus inférieure de celles qui distinguent les étages ; dans la façade d'un édifice, le soubassement sert à décorer le rez-de-chaussée, comme les ordres qu'il supporte servent à décorer un ou plusieurs étages.

On a pris ces définitions dans un Ouvrage, intitulé *Journal des Arts & des Modes*,

“ les

“ les représentoient. C’est ainsi qu’elles furent
“ substituées aux colonnes. Les Lacédémoniens
“ firent la même chose après la bataille de Pla-
“ tée. Ils bâtirent une vaste galerie qu’ils appe-
“ lèrent *Persanne*, dont la voûte, étoit soutenue
“ par des statues habillées comme les captifs
“ qu’ils avoient faites sur les Perses.

“ L’histoire nous apprend que Ninus bâtit Ni-
“ nive, dont le plan étoit un quarré long, qui
“ avoit environ vingt-quatre lieues de France
“ de circuit. Cette ville célèbre étoit environnée
“ de murailles si épaisses, que trois chariots pou-
“ voient y passer de front. Elles avoient cent
“ pieds d’élévation, & tiroient leur défense de
“ quinze cent tours, dont chacune avoit cent
“ pieds de haut. Sémiramis ne se contenta point
“ d’une ville aussi vaste ; elle fit construire dans
“ son voisinage la fameuse Babylone, qui for-
“ moit un quarré parfait. Chaque côté avoit cinq
“ lieues de France, & renfermoit vingt-cinq
“ portes de bronze. L’Euphrate passoit au milieu
“ de la ville. On voyoit aux deux extrémités les
“ Palais des Souverains. Ces Palais renfermoient
“ des terrasses soutenues par des arcades. On
“ voyoit encore à Babylone le magnifique tem-
“ ple de Jupiter Bélus, qui avoit près de deux
“ cent-douze toises d’élévation, & autant de
“ largeur vers sa base. Il consistoit en huit tours
“ quarrées, placées les unes sur les autres, &
“ dont la largeur diminuoit par degrés. On a
“ cru voir dans ce vaste édifice un reste de la
“ tour de Babel, que S. Jérôme croyoit être
“ élevée de trois mille trois cent soixante-dix-
“ neuf toises. On prétend que les Ninus, les
“ Bélus, les Sémiramis ordonnèrent non-seule-
“ ment les édifices surprenans dont on veint de
“ parler

“ parler, mais qu'ils en firent les plans, & pré-
 “ sidèrent à leur exécution.

“ *Troponius* & *Agamède*, qui vivoient 1400
 “ ans avant J. C., sont les premiers Architectes
 “ Grecs dont l'histoire fasse mention (a).

“ *Théodore*, qui vivoit 700 ans avant J. C.,
 “ étoit Architecte & Sculpteur. Il passe pour
 “ l'inventeur de la règle, du niveau, du tour, &
 “ des serrures (b).

“ *Satyrus* & *Pitée* furent chargés des dessins
 “ & de la conduite du tombeau qu'Artémise fit
 “ élever dans Halicarnasse à Mausole, Roi de
 “ Carie.

“ *Dinocrate* fut l'Architecte qu'Alexandre
 “ employa dans la fondation d'Alexandrie.

“ *Cossutius* fut le premier Architecte Romain
 “ qui bâtit à la manière des Grecs, 200 ans avant
 “ J. C.

“ *Vitruve Pollion* vivoit sous l'Empire d'Au-
 “ guste, auquel il dédia son Traité sur l'Archi-
 “ tecture. Ce Traité nous est resté.

“ *Apollodore* construisit la fameuse colonne
 “ Trajane. L'ouvrage le plus célèbre de Trajan
 “ & d'Apollodore, est le pont qu'ils firent bâtir
 “ sur le Danube. Il fut construit dans la basse
 “ Hongrie ; on voit encore les vestiges des piles.
 “ Le pont avoit plus de 300 pieds de haut. Sa
 “ longueur étoit d'environ 800 perches, qui font
 “ une demi-lieue. Les deux extrémités du pont
 “ étoient défendues par deux forteresses (c). Ce

(a) Voyez leur Histoire dans le Dictionnaire de la Fable.

(b) *Calus*, neveu de Dédale, qu'Ovide appelle *Per-
 dix* inventa la scie & le compas.

(c) C'est une question très-importante parmi les Na-
 turalistes, que de savoir combien la nature emploie de
 temps

“ pont n'est cependant rien en comparaison de
 “ ceux qu'on voit à la Chine. On en cite un
 “ entre les plus fameux, qui a cent arches si
 “ élevées, que les vaisseaux passent dessous à
 “ pleines voiles. Toute la construction est de
 “ gros blocs de marbre blanc, surmontés d'une
 “ balustrade dont les *acrotères* ou piédestaux
 “ portent des deux côtés des lions de la même
 “ matière. La Chine a plusieurs ponts qui vont
 “ d'une montagne à l'autre. On voit près de la
 “ ville de *Kin-tung* un pont de bois qui est sou-
 “ tenu par vingt chaînes de fer, qui sont toutes
 “ attachées d'une montagne à l'autre.

“ Adrien, après la mort de Trajan, fit bâtir
 “ un temple sur ses propres dessins. Il envoya
 “ les plans à Apollodore, qui se contenta de ré-
 “ pondre que si les Déeses & les autres statues
 “ qui étoient assises dans le temple, avoient envie
 “ de se lever, elles courroient risque de se casser
 “ la tête contre les voûtes. Cette critique coûta,
 “ dit-on, la vie à Apollodore.

temps pour pétrifier des corps un peu considérables. Feu
 l'Empereur Duc de Lorraine, a souhaité qu'on découvrit
 quelques moyens pour fixer l'âge des pétrifications. Il
 donna ordre à son Ambassadeur à la Cour de Constanti-
 nople, de demander la permission de faire retirer du Da-
 nube, un des piliers du Pont de Trajan, ce qui fut accordé.
 On en retira un, avec beaucoup de peine, & il s'est trouvé
 que la pétrification ne s'y est avancée que de trois quarts
 de pouce dans 1500 ans ; mais il y a certaines eaux dans
 lesquelles cette transmutation se fait beaucoup plus promp-
 tement. Au reste, la pétrification paroît en général se
 former beaucoup plus lentement dans les terrains poreux
 & un peu humides, que dans l'eau même. *M. de Bo-*
mare.

“ *Nicon*

“ *Nicon*, père du fameux Médecin *Gallien*,
 “ étoit Architecte. *Gallien* avoit lui-même des
 “ connoissances dans l’architecture, & nous en a
 “ laissé de bon principes.

“ *Sennamar*, Architecte Arabe, florissoit dans
 “ le quinzième siècle. Il bâtit deux palais, dont
 “ l’un se nomme *Sédir*, & l’autre *Kbaervarnack*,
 “ que les Arabes ont mis au rang des merveilles
 “ du monde, & avec juste raison, si les particu-
 “ larités qu’on nous en raconte ne sont point
 “ fabuleuses. Une seule pierre lioit, on ne fait
 “ comment, toutes les parties de ces édifices, de
 “ sorte que, si on l’eût ôtée, tout le bâtiment fût
 “ tombé en ruine.

“ *Antenius* éleva, avec *Isidore* de Milèt, le fa-
 “ meux temple de Sainte-Sophie à Constanti-
 “ nople, par ordre de l’Empereur Justinien. Ce
 “ vaste édifice avoit d’abord été bâti par Con-
 “ stantin. Il fut brûlé plusieurs fois & rétabli.
 “ Justinien voulut en faire un temple magnifique.
 “ Ce monument occupe le sommet d’une petite
 “ colline qui domine la ville. Le plan de Sainte-
 “ Sophie est presque un quarré parfait ; car cette
 “ Eglise a 252 pieds de long, sur 228 de large.
 “ On compte 80 pieds depuis le centre de la
 “ coupole de Sainte-Sophie jusqu’au pavé. L’E-
 “ glise est remplie de colonnes de marbre, de
 “ porphyre, &c. On entre dans l’Eglise par neuf
 “ magnifiques portes de bronze. L’albâtre, le
 “ serpent, le porphyre, la nacre de perle, les
 “ cornalines ne sont point épargnés, tant en de-
 “ dans que dans les dehors de cet édifice. An-
 “ tenius fut non-seulement Architecte, mais il
 “ étoit encore Sculpteur & habile Méchani-
 “ cien.

“ *Busquette*,

“ *Busquetto*, Grec d'origine, fut chargé, en 1016, de bâtir la Cathédrale de Pise, l'une des plus belles de ce temps.

“ *Guillame* ou *Williams*, Allemand, bâtit, en 1174, avec *Bonano & Thomonazo*, Sculpteurs Pisans, le fameux clocher de Pise. Cet édifice, qui est entièrement de marbre, a 250 palmes (a) de haut. Il doit sa célébrité à son inclinaison, qui est de 17 palmes hors de son a-plomb; ce qui provient d'un accident arrivé durant sa construction. Le même accident est arrivé à la tour de la *Garisende* à Boulogne: cette dernière est cependant moins inclinée.

“ *Suger*, Abbé de S. Denis, passa pour l'un des hommes de son temps les plus versés dans l'architecture.

“ *Robert de Covey*, mort en 1311, fut chargé d'achever l'Eglise de Saint-Nicaise de Rheims, qui est estimée pour la délicatesse de ses ornemens, & pour la beauté des proportions.

“ *Guillaume Wickam*, Anglois, mort en 1404, donna le plan du Palais de Windsor, & de la magnifique Cathédrale de Winchester.

“ *Brunelleschi*, Florentin, mort en 1440, fut un célèbre Architecte. Il construisit à Florence le Palais *Pitti*, résidence actuelle du Grand-Duc de Toscane.

“ *Le Bramante*, mort en 1514. Le joli petit temple rond que l'on admire au milieu du cloître de Saint-Pierre-Montorio, est un des ouvrages les plus estimés du Bramante. Le Bramante jeta les fondemens de Saint-Pierre de Rome. Les Architectes ses successeurs firent

(a) Dans les lieux où la palme est en usage, elle contient environ huit pouces trois lignes.

" tant de changemens aux deffins qu'il avoit
 " donnés, qu'il ne reste plus rien du projet du
 " Bramante.

" *Le Sansovin*, mort en 1570, fut un célèbre
 " Architecte. Son plus bel ouvrage est la bibli-
 " othèque de Saint-Marc à Venise.

" *Philibert de l'Orme*, mort en 1577, naquit
 " à Lyon. Il s'attacha à bannir de l'Architecture
 " le goût Gothique, pour y substituer celui de
 " l'ancienne Grèce. Il fit construire l'escalier
 " en fer-à-cheval du Palais de Fontainebleau.

" *Vignole*, mort en 1573, naquit dans le Mo-
 " dénois : il a fait un traité des cinq ordres d'ar-
 " chitecture.

" *Vasari*, Italien, mort en 1574, étoit bon
 " Peintre & bon Architecte.

" *Palladio*, fameux Architecte, mort en 1580,
 " naquit à Vicence. Venise est remplie de ses
 " ouvrages. Le célèbre Théâtre Olympique
 " de Vicence est de lui.

" *Bartholomeo Ammanati*, Florentin, mort en
 " 1586, se distingua dans la sculpture, & se
 " fit une grande reputation dans l'architecture ;
 " c'est lui qui acheva le Palais Pitti.

" *Constantin de Servi*, Florentin, mort en 1622,
 " fut Peintre, Ingénieur, & Architecte. Le grand
 " Sophi de Perse le demanda au Grand-Duc
 " Come II. de Médicis. Il demeura un an en
 " Perse. On ignore ce qu'il y fit.

" *Jacques Desbrosses*, célèbre Architecte Fran-
 " çois, fleurit sous le règne de Marie de Médicis.
 " Il donna le deffin du Palais du Luxembourg.
 " On vante beaucoup aussi le deffin que cet Ar-
 " chitecte a donné de la façade de l'Eglise de
 " Saint-Gervais. Elle est décorée de trois ordres.
 " Les statues qui l'accompagnent sont lourdes &

“ de mauvaise exécution. Desbrosses fit construire
 “ le célèbre aqueduc d'Arcueil.

“ *Inigo Jones*, mort en 1652, naquit à Lon-
 “ dres. Ses principaux ouvrages sont à White-
 “ hall, le magnifique Palais appelé Banqueting-
 “ house, le Palais de Lindsey à Londres, l'Eglise
 “ de Saint-Paul à Covent-Garden, &c. L'Architecte Webb fut son Elève & son gendre.

“ *François Mansard*, mort en 1666, naquit à
 “ Paris. Il a fait beaucoup d'ouvrages, & jeta
 “ les fondemens du Val-de-Grâce. Il passe pour
 “ l'Inventeur de ces appartemens sous le toit, que
 “ les François appellent à la *Mansarde*.

“ *Jacques-Var-Campen*, Hollandois, mort en
 “ 1638; il a rebâti, dans un goût très-majestueux,
 “ l'Hôtel-de-ville d'Amsterdam, qui avoit été
 “ consumé par les flammes. C'est le plus bel édi-
 “ fice de touté la Hollande. Cet Artiste peignoit
 “ aussi. Il étoit riche & d'une famille Noble, &
 “ il ne tira aucun salaire de ses peintures & de
 “ ses dessins.

“ *François Boromini*, Italien, mort en 1667;
 “ il embellit le Palais *Spada*. Il y fit une galerie
 “ en colonnades, dont la perspective est telle, que
 “ la scène paroît trois fois plus longue qu'elle ne
 “ l'est réellement. La décoration de cette gale-
 “ rie a donné au Cavalier Bernin l'idée de la fa-
 “ meuse *Scala Regia* (a).

“ *Le Cavalier Bernin*, mort en 1680; il étoit
 “ fils d'un Sculpteur. Il fit, à l'âge de dix ans,
 “ une tête de marbre que l'on voit aujourd'hui
 “ à Sainté Praxède, & qui mérita les suffrages
 “ de tous les Connoisseurs. Le Pape Paul V vou-

(a) Les connoisseurs regardent le Boromini comme un
 Architecte sans génie & de mauvais goût.

" lut le voir travailler, & il acheva, devant lui,
 " le modèle d'une tête de Saint-Paul en une
 " demi-heure. Le Bernin avoit à peine 17 ans,
 " qu'on voyoit déjà dans Rome plusieurs beaux
 " ouvrages de sa composition, parmi lesquels on
 " compte le beau groupe d'Apollon & Daphné.
 " Urbain VIII, devenu Pape, dit au Bernin :
 " *Vous êtes bien heureux de voir le Cardinal*
 " *Maffeo Barberini élevé au Pontificat ; mais*
 " *son bonheur est au-dessus du vôtre, puisque*
 " *Bernin vit sous son règne.* Bernin s'appliqua
 " en même-temps à la Peinture, à la Sculpture,
 " à l'Architecture ; il exécuta en bronze la Con-
 " fession de Saint-Pierre (a) ; la Fontaine de la
 " Place Navone ; quatre figures colossales, re-
 " présentant les quatre principaux Fleuves de
 " la Terre : le Nil, le Danube, l'Euphrate, le
 " Niger. Ces figures sont assises sur une énorme
 " masse de rochers, d'où l'eau tombe.... Le même
 " Artiste donna le dessin de la Fontaine dite *la*
 " *Barcacia* (mauvaise barque) qui est à Rome
 " dans la Place d'Espagne. Il suppléa en quelque
 " manière à la difficulté d'y faire jaillir les eaux
 " à une certaine élévation. La Barcacia repré-
 " sente une grande barque qui coule à fond au
 " milieu d'un bassin ovale. L'effort qu'elle fait
 " en enfonçant, est sensé faire jaillir l'eau au-
 " dessus de l'endroit où elle entre : cette idée
 " suppose qu'elle ne doit pas s'élever bien haut.
 " C'est ainsi qu'un Artiste habile tire parti des
 " défauts même de la Nature. Le Bernin fit
 " beaucoup d'autres ouvrages fameux, entre au-
 " tres, ce superbe escalier à côté de Saint-Pierre,

(a) C'est-à-dire, le baldaquin, l'autel, &c. de Sainte-Pierre.

" dont la petite galerie du *Boromini* lui donna,
 " dit-on, l'idée (a). La charmante Eglise du
 " Noviciat des Jésuites à Rome, est encore du
 " Bernin. Un de ses plus beaux morceaux de
 " Sculpture est le groupe de Sainte-Thérèse,
 " ravie en extase, avec un Ange qui lui perce
 " le cœur d'un trait enflammé. Cette statue est à
 " Rome, dans l'Eglise de Notre-Dame de la
 " Victoire (b). Le Bernin regardoit le fameux
 " *Torje* antique comme le morceau de sculpture
 " le plus parfait. Le Bernin étoit actif, labo-
 " rieux, plein de feu, colère, mais bon Chrétien,
 " charitable & vertueux. Il aimoit la Comédie,
 " & la jouoit supérieurement à l'improvisu. Il

(a) Il fit aussi la place & la colonnade de Saint-
 Pierre, & dans l'Eglise de Saint-Pierre, les tombeaux
 d'Urbain VIII, & d'Alexandre VII. Ce dernier tom-
 beau est au-dessus d'une porte qui forme un enfoncement
 obscur, & comme une espèce d'antré. Le Bernin a tiré
 le plus grand parti de cette position. Une draperie
 tombe en forme de rideau sur la porte; la mort placée
 dessous, soulève le rideau, & se montre à moitié. Le
 Pape est entre la *Vérité* & la *Charité*. L'une lui montre
 le spectre effrayant qui s'approche, l'autre le console & le
 rassure.

(b) L'expression du visage de Sainte-Thérèse est sub-
 lime; la figure de l'Ange est ravissante: mais la draperie
 de la Sainte ne vaut rien; elle est beaucoup trop chargée
 de petits plis. Ce morceau de sculpture est placé dans
 une niche élevée; une petite fenêtre qui se trouve dans
 le haut, forme, par le jour qu'elle donne, une gloire
 brillante à l'Ange, ce qui produit un effet très-heureux.

“ vint en France. Louis XIV le combla de marques de distinction (a).

“ *Claud Perrault*, Architecte François, mort
 “ en 1688, fut à la fois Médecin, Peintre,
 “ Musicien, Architecte, Ingénieur, Physicien, &
 “ Anatomiste. Ce Savant fit un dessin pour la
 “ façade du Louvre, qui mérita la préférence
 “ sur tous ceux qui furent présentés. C’est cette
 “ superbe façade qui surprit le Cavalier Bernin,
 “ & qui est en effet le plus beau morceau d’Ar-
 “ chitecture qui soit dans les différens palais des
 “ Souverains de l’Europe. Perrault inventa quel-
 “ ques machines très-ingénieuses pour transporter
 “ & pour élever des pierres énormes. Perrault
 “ fit encore construire un arc de triomphe su-
 “ perbe, qui étoit à la Porte Saint-Antoine, &
 “ l’Observatoire, qui est le plus beau de l’Europe.
 “ Lorsque Perrault fut admis à l’Académie des
 “ Sciences, il n’exerçoit plus la Médecine que
 “ pour sa famille, pour ses amis, & pour les
 “ pauvres. Il publia quatre volumes, sous le titre
 “ d’*Essais de Physique*; il mit encore au jour
 “ un Recueil de Machines de son invention.
 “ Charles Perrault, frère de l’Architecte, fit un
 “ ouvrage, intitulé, *Parallèle des Anciens & des*
 “ *Modernes*, où il donnoit la préférence entière
 “ à ces derniers sur les premiers, ce qui attira
 “ aux deux frères la haine de Boileau.... Perrault
 “ s’exerça, avec une feule d’Artistes François, à
 “ la recherche d’un nouvel ordre d’Architecture,
 “ & ne trouva rien qu’un chapiteau Corinthien,
 “ dont les feuillages étoient ridiculement rem-

(a) On voit en France, de cet Artiste célèbre, le buste
 de Louis XIV, & la statue de *Marcus Curtius*, au-delà de
 la pièce des *Suisses* à Versailles.

“ placés par des plumes d’Autruche, les colonnes
 “ repréentoient des troncs d’arbres...

“ *François Blondel*, mort en 1688, a donné les
 “ dessins des Portes de Saint-Denis & de Saint-
 “ Antoine, à Paris. La première est très-belle
 “ (a); la seconde n’avoit de remarquable que
 “ quelques morceaux de sculpture.

“ *Jules Hardouin-Mansard*, fils d’une sœur de
 “ François Mansard, prit le nom de cet Archi-
 “ tecte. Le grand ouvrage d’Hardouin-Mansard
 “ est le Château de Versailles. Il donna le plan
 “ de la Place des Victoires; il finit la fameuse
 “ Eglise des Invalides, commencée par *Libéral*
 “ *Briant*, & éleva la Coupole, qui est la plus
 “ belle de Paris. Il mourut en 1708.

“ *François Galli Bibiena*, Italien, mort en
 “ 1739, fut, ainsi que son frère, Architecte &
 “ Peintre célèbre. Il fit le beau Théâtre de
 “ Vérone.

“ *Christophe Wren*, Anglois, mourut en 1723.
 “ Cet Artiste, à l’âge de 16 ans, avoit déjà fait
 “ des découvertes dans l’Astronomie & la Mé-
 “ chanique; il donna le dessin de la fameuse Eglise
 “ de Saint-Paul de Londres, que l’on commença
 “ à bâtir en 1672, & qui fut achevée en 1710.
 “ Cet Architecte posa la première pierre, & son
 “ fils y mit la dernière.

“ *Jacques Gabriel*, né à Paris, & mort en 1742,
 “ commença le Pont Royal, qui fut achevé par
 “ le Frère Romain.

“ *Nicolas Salvi*, Italien, fut Poëte & Archi-
 “ tecte. Il mourut en 1751.

(a) Blondel fit toutes les inscriptions Latines de ce monument. Il étoit d’ailleurs grand Mathématicien.

“ *Boffrand*, mort en 1754. Il a construit le
 “ fameux puits de Bicêtre (a).”

Cette nomenclature est beaucoup plus étendue
 dans le livre d'où j'ai tiré cet extrait ; l'Auteur
 cite plusieurs grands Seigneurs Italiens, qui se
 sont entièrement livrés à l'étude de l'Architec-
 ture, & qui y ont excellé. Il ne parle point de
Vanvitelli, Architecte moderne très-célèbre. C'est
 lui qui a fait l'élégant & magnifique escalier du
 Palais Neuf de *Caserte* auprès de Naples, & au
 Roi de Naples : *Vanvitelli* est mort il y a envi-
 ron neuf ou dix ans.

(77) “ La première Musique des Romains leur
 “ vint des Etrusques, & ce n'étoit qu'une Musique
 “ grossière & sans aucuns principes ; mais depuis
 “ ils prirent la Musique des Grecs, & la trans-
 “ portèrent en Italie. Le premier Romain qui
 “ écrivit sur la Musique, fut le fameux Architecte
 “ Vitruve.....Si la Grèce eut ses Timothées &
 “ ses Tyrsées qui firent de si grands effets sur
 “ leurs contemporains, l'Italie a ses *Stradella* &
 “ ses *Palma*, qui, dit-on, en ont fait d'aussi
 “ étonnans. *Stradella*, en jouant du violon,
 “ attendri l'ame d'un Scélérat qui avoit eu le

(a) Il fut fait en 1733, 34, 35 ; sa profondeur est de 28
 toises & demie, qui font 171 pieds, quinze pieds de dia-
 mètre dans œuvre, & neuf pieds de hauteur d'eau intarif-
 fable, parce que tout le fond a été creusé dans le roc, où
 sont les sources. On a pratiqué dans le mur, à deux toises
 au-dessus du niveau de l'eau, une rétraite d'une toise avec
 un appui de fer au niveau du mur, dans toute sa circon-
 férence, pour les ouvriers & les matériaux nécessaires à
 son entretien & à des réparations. *Dict. Hist. de la Ville
 de Paris.*

“ projet

“ projet de l’assassiner. Palma, Chanteur Napolitain, se laisse surprendre par un créancier qui veut le faire arrêter ; Palma, pour toute réponse à ses injures & à ses menaces, chante plusieurs arriettes, en s’accompagnant du Clavecin : la fureur du Créancier s’adoucit peu-à-peu, & se calme si parfaitement, que non-seulement il remet la dette, mais donne à Palma dix pièces d’or pour l’aider à payer d’autres Créanciers (a).... Les différentes notes que l’on trouve dans la Musique écrite au quatorzième siècle, & jusqu’au seizième, étoient au nombre de cinq, & s’appeloient *maxime, longue, brève, semi-brève, minime*. La noire, la croche, & la double-croche n’étoient pas encore en usage.”

Musiciens Grecs.

“ *Antimaque* étoit grand Musicien, & composa plusieurs Poèmes (b). Un jour qu’il en lisoit

(a) “ On raconte que le célèbre Farinelli, jouant le rôle d’un Héros captif, imploroit dans un air très-touchant, sa grâce & celle de sa maîtresse, auprès d’un Tyran farouche & cruel, qui les avoit fait ses prisonniers. L’Acteur qui représentoit le Tyran fut tellement attendri par les accens plaintifs de Farinelli, qu’au lieu de lui refuser sa demande comme le portoit la Pièce, il oublia entièrement son caractère fondit en larmes, & serra le Captif dans ses bras.”

Voyage en Sicile & à Malthe, traduit de l’Anglois de M. Brydone, second Volume.

(b) Chez les Grecs, tout Poète étoit Musicien. Pindare composoit ses Odes, les mettoit en Musique, & les chantoit aux Jeux Olympiques. Tout le monde sait que la fameuse Corine enleva cinq fois le prix à Pindare.

“ dans

“ dans une assemblée. voyant que tous ses audi-
 “ teurs s’ennuyoient, & se retiroient successive-
 “ ment, mais que Platon seul restoit : *Je lirai*
 “ *toujours*, s’écria-t-il ; *Platon vaut seul une as-*
 “ *semblée.*”

“ *Damophile*, femme de Pamphile, & amie de
 “ Sapho, composa des Hymnes, qui se chantoient
 “ en l’honneur de Diane. A l’exemple de Sapho,
 “ Damophile tenoit des assemblées où les jeunes
 “ filles les plus spirituelles venoient apprendre la
 “ Poésie & la Musique. Damophile composa
 “ plusieurs Poèmes.

“ *Lamia*, la plus fameuse joueuse de flûte de
 “ son temps, fut regardée comme un prodige,
 “ par sa beauté, son esprit, & ses talens. Plutarque
 “ & Ahenée assurent qu’elle reçut partout les
 “ plus grands honneurs.

“ *Nanno*, *Neméade*, *Télézilla-Nesta*, furent en-
 “ core de fameuses Musiciennes.

“ *Thymele*, femme célèbre, inventa la Danse
 “ Théâtrale, &c...”

Cette nomenclature est aussi étendue qu’inté-
 ressante dans l’ouvrage de M. de la Borde ; je
 me bornerai (dans la vue d’exciter l’émulation
 des jeunes personnes) à extraire de cet ouvrage
 une courte notice sur la vie des plus célèbres
 Musiciennes modernes.

“ *Marguerite Archinta*, d’une grande famille
 “ de Milan, joignoit aux grâces de la figure les
 “ talens agréables de la Poésie & de la Musique.
 “ Elle composa beaucoup de Chansons & de Ma-
 “ drigaux, & les mit en Musique. Elle vivoit
 “ vers le commencement du seizième siècle.

“ *Julie Varèze*, Religieuse, se fit admirer par
 “ ses talens en Musique, & par la beauté de son
 “ chant. Elle faisoit aussi de bons vers.

“ *Marie-*

" *Marie-Marguerite Costa*, Romaine, femme
 " d'une vaste érudition, s'exerça avec succès en
 " différens genres de Littérature. Elle a fait les
 " Poèmes de plusieurs Opéras.

" *Faufline Bordon*, Vénitienne, femme du
 " célèbre Compositeur Jean-Adolphe *Hasse*, sur-
 " nommé *il Sassone*, & Musicienne du premier
 " ordre, inventa un nouveau genre de chant,
 " pour lequel il falloit une agilité surprenante,
 " une netteté, une précision qui faisoit d'admi-
 " ration. Elle avoit l'art de soutenir sa voix
 " avec force, & de reprendre haleine sans qu'on
 " s'en apperçût. Elle parut sur le Théâtre de
 " Venise en 1716.

" *Dauphine de Sartre*, femme de M. le Marquis
 " de Robias, possédoit parfaitement la Philo-
 " sophie ancienne & moderne, l'Algèbre & les
 " autres parties des Mathématiques. La Musique
 " faisoit son amusement. Elle composoit facile-
 " ment, chantoit fort bien, & jouoit du Clave-
 " cin, du Théorbe, & du Luth. Elle mourut à
 " Arles, en 1685.

" *Elisabeth-Claude-Jacquet de la Guerre*, née
 " à Paris, fit connoître, dès sa plus grande jeu-
 " nesse, les dispositions extraordinaires qu'elle
 " avoit pour la Musique. A quinze ans elle joua
 " du Clavecin devant le Roi. Madame de Mon-
 " tespan la garda trois ou quatre ans auprès d'elle.
 " Elisabeth épousa *Martin de la Guerre*, Organiste.
 " Elle a donné au Public *Céphale & Procris*, pa-
 " roles de *Duché*; trois Livres de *Cantates*; un
 " Recueil de pièces de Clavecin; un recueil de
 " Sonates; un *Te Deum* à grands Chœurs, qu'elle
 " fit exécuter, en 1721. dans la Chapelle du
 " Louvre, pour la convalescence du Roi. Elle
 " mourut en 1729.

" *Madame*

" *Madame la Marquise de la Mézangère, née*
 " en 1693, jouoit supérieurement du Clavecin ;
 " elle avoit aussi du talent pour la composition,
 " qu'elle savoit parfaitement ; mais elle n'a jamais
 " voulu rendre public aucun de ses ouvrages.
 " *Madame la Marquise de Gange, sa fille, morte*
 " en 1741, jouoit du Clavecin aussi-bien que
 " *Madame de la Mézangère, & n'avoit jamais*
 " en d'autres leçons que celles de sa mère. En
 " outre, *Madame de la Mézangère, éleva chez*
 " elle un enfant, & par les bons principes qu'elle
 " lui enseigna, lui fit faire de tels progrès, qu'il
 " est devenu Maître de Clavecin de la Reine &
 " des Enfans de France (a). "

Essais sur la Musique.

(a) " *Jean-Marie le Clair* naquit à Byon : son pre-
 " mier goût fut celui de la danse, & il fit à Rouen les
 " premiers essais de ses talens. Par un hasard singulier,
 " le fameux Dupré étoit alors violon dans l'Orchestre de
 " la Comédie : mais tous deux mécontents de leurs ta-
 " lens, se rendirent justice & changèrent de place : Du-
 " pré devint le plus grand Danseur qui ait jamais existé,
 " & le Clair ouvrit bientôt à l'harmonie une nouvelle
 " carrière. En rentrant chez lui après avoir soupé en
 " Ville, la nuit du 22 Octobre, 1764, il fut assassiné sans
 " qu'on ait jamais pu savoir par qui." *Essais sur la Mu-*
sique.

FIN DU TROISIEME VOLUME.



